U d'/of OTTAWA
39003002042298

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/clbritsdaulef00lef

J. LE FEVRE DEUMIER

CÉLÉBRITÉS D'AUTREFOIS

ESSAIS

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

Le Comte de Rivarol
L'Abbé Maury
Carloman de Rulhière
L'Abbé de Bernis
Bailly
Lamotte - Houdart

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

MDCCCLIII

285
.L43
1853

M. LE COMTE DE RIVAROL.

I.

On vient de publier une nouvelle édition des œuvres de Rivarol. C'est une bonne fortune dont il faut se féliciter. Nous ne sommes pas d'un siècle où le commerce des vivants ait beaucoup d'attraits, et l'on n'a que trop souvent raison de lui préférer la société plus calme et plus sereine des morts. On aime à se réfugier près d'eux contre les agitations du jour; on les évoque, pour oublier dans leur entretien, placide jusqu'en ses écarts, nos tempêtes de bavardages parlementaires, si récentes encore que l'oreille nous en tinte d'effroi. Je me plais tant avec les morts, me disait un de leurs courtisans, que j'en ai toujours à chaque repas un ou deux à ma table, ce qui a l'avantage inappréciable de n'être pas ruineux et de m'épargner les frais d'amabilité. L'exemple peut être bon à suivre; mais, comme toutes les sociétés possibles, celle des défunts est très-mêlée, et, avant de

Universitas
BIBLIOTHECA

se les présenter, avant de les introduire dans sa maison, nous croyons utile de les choisir. Il est pour cela nécessaire de les connaître et d'aller aux informations.

Au nombre de ceux qu'on doit être le plus pressé d'admettre dans son intimité, il faut citer en première ligne un des hommes les plus remarquables qu'ait vus briller la fin du XVIIIe siècle, M. le comte de Rivarol. On assure qu'il n'était pas même baron, pas même chevalier, et ne se nommait pas plus Rivarol que moi; *adhuc sub judice lis est*. Comment s'appelait-il réellement? Est-ce Parcieux, Longchamps ou Riverot? On n'a jamais eu sur ce point de notions bien positives, et il n'est pas probable qu'on l'éclaircisse.

Il ne serait pas à la rigueur impossible que ses prétentions fussent fondées, et qu'il descendît, plus ou moins directement, des fameux comtes lombards de Rivarola. Peu importe. Si sa famille n'était pas noble, son esprit était de qualité, et c'est là ce qui nous intéresse. Légitime ou bâtard, il me semble qu'on a quelque droit de porter le nom qu'on illustre ou qu'on recommande. Qu'il aît été ce qu'on voudra pendant sa vie, il n'en sera pas moins, toute sa mort, M. le comte de Rivarol.

Quoi qu'il en soit de ses ancêtres qui demeurent

douteux, on donne pour certain qu'il débarqua sur cette terre en l'an de grâce 1754, à Bagnolles, dans le bas Languedoc, où son père tenait depuis trente ans l'hôtellerie des *Trois-Pigeons*. C'est dans ce bourg, suivant Champfort, que le nommé Riverot, père de M. le comte de Rivarol, exerçait sa profession hospitalière avec une noblesse qui préparait celle de son fils, et faisait à juste prix noces et festins. Aucuns disent que ses auteurs n'avaient pas même le rang d'aubergistes, et ne furent jamais que de simples cabaretiers. Les grands hommes du XVIIe siècle allaient au cabaret, écrivait Cerutti : celui-ci y est né. Il n'y a rien là de déshonorant, et, si le fait est vrai, Rivarol fils avait de qui tenir en enivrant son monde. Voiture, que Boileau compare si ingénieusement à Horace, était fils d'un marchand de vin, et il a grisé l'hôtel de Rambouillet de ses gentillesses, sans qu'on songeât à le prendre à mal. Il ne lui servait pourtant que de la piquette.

Quant à son émule en noblesse, on ne sait trop quelle fut son éducation, et s'il est vrai qu'il se destinât à l'état ecclésiastique : il paraît seulement qu'il ne fit pas de mauvaises études, et que, se trouvant à vingt ans trop bien renté d'esprit pour s'inhumer à vie dans une province, il vint vers 1774 chercher fortune à Paris. Ce n'est pas la fortune qu'il y ren-

contra; mais il y acquit lestement une réputation, qui en tient quelquefois lieu et fait prendre la pauvreté en patience. Le nouveau-venu avait plus d'un genre de distinctions et il sut en profiter, ce qui est presque aussi rare que de les avoir. A une imagination vive et sémillante, ce qu'il n'ignorait pas, il joignait une supériorité physique qui n'est point à dédaigner. Il était grand, bien tourné et d'une belle figure. Il ne l'ignorait pas non plus, et il se persuada facilement que, si on ne l'écoutait pas causer, on le regarderait parler. On le regarda et on l'écouta

Encouragé par ce double triomphe, dont il ne fut pas le dernier à s'apercevoir, il se fit presque aussitôt, et à juste titre, compter parmi les hommes les plus recherchés de son temps. Remarqué le premier jour, il fut admiré le second, et célèbre le troisième. Ce qui n'est pas à mes yeux moins extraordinaire que cette rapidité de renommée, c'est qu'il garda ce qu'il avait eu si peu de peine à conquérir. Il n'a confié son secret à personne, et on le devinerait, que cela ne servirait pas à grand'chose. Ce n'est pas le tout, disait Viotti à un de ses élèves, d'avoir un bon violon : il faut savoir en jouer.

Ce qui a le plus contribué à sa célébrité, ce n'est peut-être pas tant la vivacité sans égale de son esprit, que l'aisance et l'aplomb de ses reparties, le

négligé cavalier de ses bons mots, et le privilége, devenu si peu commun, le privilége, si vanté par lui, de n'avoir rien fait. Il n'eut pas, heureusement pour nous, la sagesse d'être fidèle à sa dévotion pour l'oisiveté. Las de ne régner que par des saillies qui s'envolent, il essaya de les fixer, et, comme n'a pas manqué de le dire un de ses ennemis : « Après avoir parlé ses livres, il se mit à les écrire. » C'était bien téméraire ! mais il avait du bonheur, on ne s'en aperçut pas.

Si Rivarol ne se dépensait pas tout entier dans les salons, il dépensait cependant beaucoup, assez pour se faire supposer plus riche qu'il ne l'était. Il fit la même chose en rédigeant ses pensées; il eut toujours l'art de se laisser soupçonner une réserve de trésors qui n'attendaient que l'occasion de se montrer. Une autre habileté de sa part, ce fut de déguiser si bien le travail, si par hasard il y avait travail, qu'on ne pût jamais s'imaginer que ses ouvrages étaient des œuvres. On ne crut pas le lire : on crut encore l'entendre, et on l'applaudit.

« Rousseau, disait-il, a des cris et des gestes dans son style. Il n'écrit point, il est toujours à la tribune. » Il se souvenait un peu de lui-même en peignant ainsi Rousseau. Ses phrases à lui ne crient ni ne gesticulent, mais on y retrouve le caprice et le décousu de nos duels de

paroles. Montaigne accuse les savants de son temps de porter dans leur conversation une suffisance *livresque*. Rivarol aurait, si c'en est un, le tort tout opposé : celui de communiquer à sa plume l'allure un peu trop primesautière de sa langue On dirait que cette plume n'est pour lui qu'un petit instrument magique, grâce au quel il est permis de converser tout seul. Cela est si vrai, que, lorsqu'on le lit avec attention, il semble quelquefois que ses pages remuent comme des lèvres et font du bruit comme une voix. Il se peut que ses livres n'en soient pas moins bons; mais cette résonnance inusitée me paraît devoir nuire à leur durée; en un mot, ils ne portent pas assez le caractère et le cachet de la réflexion. Ils ne captivent qu'un moment, et, ils ont beau nous plaire, on est disposé à les traiter comme une de ces causeries séduisantes dont on a peine à se souvenir dès qu'elle est terminée.

« Ses idées s'élaborent en secret, lisons-nous dans la *Satire des satires*; ensuite il les passe à la filière de la conversation; il essaie ainsi les petites gaîtés qu'il destine à la presse; il récite son esprit avant de le vendre; il babille d'avance tous ses pamphlets; il improvise le libelle avec une prestesse qui laisse bien loin de lui les Corilla et les Baldinotti. »

On ne connaissait encore de lui qu'une foule de

traits charmants, qui étaient le plus souvent des épigrammes, et des lettres sur le poème des *Jardins,* où, en jugeant Delille au point de vue du passé, il avait eu le mérite, fort contestable alors, de se mettre au point de vue de l'avenir, quand il fit paraître son discours sur l'universalité de la langue française. Ce discours, qui remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin, fit soupçonner aux cercles de Paris que le plus fin et le plus enjoué de leurs causeurs cachait peut-être un penseur sérieux. Quoique les couronnes, quelles qu'elles soient, n'encouragent volontiers que les révoltes et n'attirent guère que des envieux, cet ouvrage lui valut de nombreux éloges, l'estime de Buffon et les félicitations du grand Frédéric. Ce qu'il y a de mieux dans ces suffrages, c'est que ce n'étaient pas des complaisances.

Est-ce à dire que ce chapitre d'éloquence philologique soit un chef-d'œuvre et fût digne de tout le bruit qu'on en a fait? nous sommes fort loin de le penser. Aujourd'hui qu'il n'a plus le prestige de la nouveauté, on a quelque peine à comprendre et les applaudissements enthousiastes qu'il obtint, et les reproches, presque aussi flatteurs que des louanges, qu'on lui prodigua de tous côtés. Quoiqu'il n'y ait pas à hésiter sur le talent qu'il décèle, ce n'est pas là, je crois, la véritable cause de ce bon accueil. La première de toutes est

qu'on ne s'attendait pas à ce talent, et l'inattendu prête singulièrement à la reconnaissance. S'il est vrai, comme le veut Edmund Burke, que l'imprévu soit une des sources du sublime, il est encore plus sûrement celle de nos succès. On avait ri mainte et mainte fois des boutades satiriques de Rivarol, mais on fut étonné de voir ce censeur frivole et malicieux de nos travers passer du dialogue du chou et du navet à des idées sévères et d'un ordre élevé, devenir tout-à-coup un philosophe aussi disert qu'ingénieux, ne voyant pas toujours juste, mais voyant loin, et d'une subtilité qui touche à la profondeur; on lui tint compte du plaisir de la surprise.

Quant à cette profondeur, qu'il atteint quelquefois, il la devait à une organisation d'élite plus qu'à ses études et à son savoir. Ses connaissances étaient variées, mais superficielles; et, si elles lui fournissent de temps en temps des rapports lumineux, il n'en déduit pas toutes les conséquences qu'un esprit plus habitué à se replier sur lui-même en eût infailliblement tirées. Il devine beaucoup et ne cherche pas assez, ce qui est une raison de ne pas trouver. On sent partout, en le lisant, un défaut de méditation qui empêche la confiance et nous fait mettre à chaque instant en question la vérité ou l'aperçu nouveau qu'il nous présente. Aussi pensons-nous souvent de son ou-

vrage ce qu'il pensait lui-même de quelques autres : le lecteur y rencontre toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Le vice, que nous signalons dans ce discours, n'est malheureusement pas le seul que nous ayons à y reprendre. Le manque de méditation entraîne le manque d'ordonnance et de composition. Il n'y a là ni plan, ni divisions. Les idées se succèdent avec la rapidité de l'improvisation; elles se succèdent et ne s'enchaînent pas. Dès qu'il en rencontre une heureuse, il la place n'importe où, de peur de la perdre, et aussi pour s'éviter le soin d'en chercher une autre, s'inquiétant peu de savoir si elle ne serait pas mieux ailleurs que là où il la met. C'est un lapidaire qui ne daigne pas être joaillier, et ne veut pas s'occuper de monter ses diamants. Comme ils ne sont pas tous vrais, ils y perdent beaucoup.

Un autre reproche, qu'on lui adressa jadis, qu'on ne lui ferait certainement pas aujourd'hui, c'est celui d'être trop brillant, d'abuser des métaphores et des figures, de plus viser à éblouir qu'à éclairer. Ceux qui se plaignaient ainsi de sa richesse n'accusaient, je le crains, que leur indigence. Son style a de l'éclat, il est généralement clair, concis, incisif, mais il n'a rien d'étourdissant. Il n'y a chez lui ni tropes désordonnés, ni excès ou intempérance d'images. Seulement elles

ne sont pas toujours originales et bien choisies. On regrette, par exemple, de l'entendre dire que Louis XIV fut le véritable Apollon du Parnasse français, ou que, semblables aux Grecs, nous avons toujours eu dans le temple de la Gloire un autel pour les Grâces. Il fallait laisser ces gracieusetés à M. Dorat, ou à M. de Pezay, qu'il a tant persiflés. Quand on écrit sur l'universalité de la langue française, il est ridicule d'aller chercher ses exemples dans les pots de pommade ou les fanfreluches d'un dameret.

Si remarquable qu'il fût, cet ouvrage n'était pas d'assez longue haleine pour ébranler son renom d'auteur *in partibus*. Il perdait, il est vrai, l'avantage de n'avoir rien fait, et les jaloux ne manquèrent pas de s'écrier que dans son discours il se moquait de toutes les langues, surtout de la langue française. Mais ce n'était là qu'une épigramme, et outre que sous ce rapport il avait de quoi rendre, il n'était pas homme à se grossir tellement l'importance de son œuvre, qu'il crût avoir forfait à la paresse, et être devenu homme de lettres sans le vouloir. Il n'était toujours, à ses propres yeux, qu'un homme du grand monde, qui s'était laissé aller à prouver qu'il avait assez d'esprit pour faire un livre, mais qui n'en faisait pas.

Malgré cette désinvolture philosophique et ces airs duc et pair fourvoyé par mégarde dans la littéra-

ture, il n'était pas aussi insensible, qu'il voulait bien le dire, et qu'on pourrait le croire, à la réputation qu'on se fait par ses écrits. Il n'eût peut-être pas sacrifié son indolence pour le plaisir d'être le rival de Champfort ou de Rhulière, mais l'idée de devenir un Montesquieu l'empêchait quelquefois de dormir, et il eût volontiers dérogé à ses principes d'insouciance pour obtenir un brevet de génie. Cela dit, il faut avouer qu'il prit un singulier moyen d'arriver à ce diplôme. Ne pouvant s'astreindre au labeur sévère et régulier qu'exige la composition, il essaya d'une sorte de concordat entre son esprit et sa paresse, et au lieu d'entreprendre quelque noble et grand ouvrage, il s'occupa de publier l'étude qu'il avait faite d'un grand auteur. Quelqu'importance qu'elle puisse avoir pour celui qui s'y livre, une telle étude n'est jamais qu'un travail secondaire : elle peut préparer la gloire, mais ne la donne pas ; ce n'était pas la peine de se compromettre pour si peu.

Pour se rompre aux difficultés de la langue, et se façonner de longue main à bien rendre ses idées, Rivarol s'était persuadé de bonne heure qu'il n'était rien de mieux que de lutter contre les idées d'un grand homme étranger, que de faire joûter ses expressions contre les siennes. Il s'était soigneusement exercé à ce genre d'escrime littéraire, et, en sa qualité de descen-

dant putatif de quelque Altesse italienne, c'était le Dante qu'il avait pris pour maître d'armes. Il eût peut-être bien fait d'en prendre un moins rude et d'une élégance plus conforme à ses dispositions; mais cela ne nous regarde pas. Il avait eu ses raisons pour préférer le Dante, et, de la *Divine Comédie,* il avait choisi, pour l'habiller à la moderne, le poëme alors si peu connu de l'*Enfer*. Il croyait retrouver là sa famille, et ce fut une traduction de ce poëme qu'il imprima.

Cette version, vantée tout d'abord à outrance, est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre de méprise et d'erreur. Rivarol s'est complétement trompé sur le but que doit se fixer un traducteur; il a oublié le génie de son modèle, pour lui prêter de son talent. Il a totalement effacé sous son vernis de dix-huitième siècle cette poésie âpre et naïve du vieux Gibelin. Figurez-vous Homère ou Moïse enluminé par le cavalier Marino, et brodé des mignardises de l'Adone! Curieuse et soignée, cette miniature d'un géant est moins un portrait qu'une métamorphose, et une métamorphose qui n'est pas d'Ovide.

Cette contrefaçon de l'*Enfer* n'en fut pas moins reçue comme si elle venait du paradis, et cela se comprend. L'envie se réserve pour les contemporains : elle ne s'offusque qu'à demi des louanges qu'on adresse à ceux

qui ne les entendent pas ; elle pardonne aux morts, et le vivant qui les réveille passe par-dessus le marché. Ce qui s'explique plus difficilement, c'est la lettre de Buffon, qui écrivit à l'auteur que ce qu'il voulait bien appeler une traduction n'était qu'une suite de créations. Cela ne dénote pour moi qu'une chose, c'est que l'oracle de Montbard n'avait lu ni l'original ni la copie. Créer le Dante est un peu fort ! Rivarol en était incapable, et Buffon lui-même s'en fût très mal tiré.

Pour rendre complétement justice à cet ouvrage, il est juste d'ajouter que ce qu'on a le moins remarqué est précisément ce qu'il y a de plus remarquable, la préface. C'est un morceau de critique éloquent, et qui semble prouver qu'il connaissait mieux l'inflexible poëte qu'il ne l'interprétait. On n'en est que plus déconcerté de voir que, le connaissant, il l'ait défiguré. C'est peu, comme l'eût dit Chénier, de lui mettre du rouge : il lui a mis des mouches.

Fatigué de ces laborieuses libéralités, M. le comte de Rivarol reprit, avec ses habitudes d'avarice, ses mœurs de sybarite et de grand seigneur, fréquentant le beau monde et les petits soupers, éparpillant partout ses farandoles d'impromptus, se couchant quand les autres se lèvent, ne se levant que pour aller baguenauder au spectacle ou dans les boudoirs. N'ayant pas de patrimoine, n'y suppléant pas par ses travaux,

puisqu'il ne faisait rien, et que ce qu'il avait fait ne lui rapportait guère que des compliments et des politesses, comment s'y prenait-il pour vivre et mener ce train de gentilhomme? Ceci est un problème, ou, si vous l'aimez mieux, une énigme dont on ne sait pas le mot. Il avait sans doute des ressources cachées, et, nous aimons à le croire, honorables; mais on en est là-dessus réduit aux conjectures. Ce qui n'en est pas une, c'est qu'il avait de l'esprit à revendre, et que, si on lui achetait ses saillies, si on les lui payait ce qu'elles valent, il devait être fort à son aise.

Quoiqu'on lui ait sans doute, comme à tous les riches, prêté plus de bons mots qu'il n'en a dit, il est certain qu'il en a dit beaucoup et qu'il serait presque aussi difficile de les compter que de les faire : nous ne nous y hasarderons pas. Nous n'essaierons même pas d'en rappeler quelques-uns. Ceux qu'on cite font toujours regretter ceux qu'on passe. Il est d'ailleurs fort difficile de choisir, et ne pouvant recréer sa conversation, il vaut mieux la laisser deviner. Ce n'est pas tout-à-fait impossible quand on le lit avec attention, car, ainsi que l'a remarqué son ami M. de Chénedollé, il se laissait lui-même surprendre à la coquetterie de sa parole, et ramassait comme dans un carquois une partie de ses traits dans ses livres, ceux qu'il lançait et ceux qu'il avait oublié de lancer. Écrire, on le sait, n'était pour

lui que causer tout seul. Il n'a pas assez, pour nos plaisirs, prolongé ce mode d'entretien.

Pendant les deux années qui suivirent la publication de *l'Enfer,* sa plume se tut, mais sa langue ne se tint pas tranquille. Il se fit en ce peu de temps autant d'ennemis qu'il dispersa d'épigrammes, c'est-à-dire une foule. Ses sarcasmes lui en attirèrent de violents; mais il n'était pas facile de le vaincre à ce genre de combat, et il finissait toujours par tuer ceux qui l'avaient blessé, témoin l'abbé de Vauxcelles. Ce pauvre prédicateur, non content d'avoir à se reprocher quelques oraisons funèbres, sembla vouloir préparer la sienne en attaquant Rivarol. « Jamais, dit un jour celui-ci en affectant de faire son éloge, jamais on ne sent mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur. »

Non content de ces victoires légèrement gagnées, il voulut visiter à tête reposée son champ de bataille, et ce fut pour achever ceux de ses adversaires qui respiraient encore, qu'il publia en 1787 son petit almanach des grands hommes, dédié à l'illustre Cailhava de Lestandoux. Quelques-uns des plus récalcitrants se rebiffèrent contre leur mort, mais la plupart d'entre eux n'y survécurent pas. Ils avaient, à tout prendre, bien tort de se fâcher; au lieu de les laisser s'enterrer

silencieusement dans leur ineptie, Rivarol les a confits et embaumés dans ses plaisanteries.

Il existait en ce temps-là presque autant de mauvais poëtes qu'aujourd'hui. C'est peut-être invraisemblable, mais vrai; et un fait non moins historique, c'est que ces superbes inconnus, d'autant plus anonymes qu'ils disaient plus haut leur nom, n'avaient pas moins de vanité que tant de coryphées de nos jours, dont on ne connaît que les prétentions. Ce sont tous ces patriciens du ridicule qu'il fallut tirer de leurs cachettes pour révéler leur blason, et enregistrer leurs titres.

La forme originale de cette satire contribua beaucoup à l'accréditer. Elle a été, depuis, souvent imitée, et même avec succès : c'est un mérite de plus pour l'inventeur. On doit avouer, du reste, qu'il a été servi à souhait par son époque : il eût fabriqué les saints de son calendrier, qu'il n'eût pas réussi à les faire meilleurs. C'est M. Andebez de Montgaubet, M. Brutel de Champlevart, M. Bourignon, M. de Lormel de la Rotière; ce sont à coup sûr de très jolis noms, qui font rire rien qu'à les entendre; mais il y a trop de richesses de ce genre, et ces merveilles dérisoires finissent par devenir monotones. Après avoir salué d'un sourire MM. Groubert de Groubenthal et d'Ysambert de la Fossarderie, on est un peu refroidi

sur la splendeur syllabique de M. Fenouillot Falbaire de Quingey, ou de M. Thomas Minau de la Mistringue. Plus leurs signatures sont comiques, plus il était indispensable de varier les éloges dont ils sont l'objet. C'est ce que leur mordant panégyriste ne s'est pas assez donné la peine de faire. Les pointes de ses flèches ne sont pas toutes très acérées, et, dans le trajet d'un siècle à l'autre, le fiel sardonique dont il les trempait s'est un peu éventé. On peut le regretter, mais il ne faut pas être trop exigeant pour un recueil d'épigrammes qui ont fait leur service et leur temps de blessures. S'il y en a là-dedans quelques-unes qui sont mortes avec ceux qu'elles ont touchés, peut-être même avant, il y en a d'autres qui ne sont pas près de mourir ; elles sont aussi vivaces que la sottise.

« Par quelle ascension inconcevable, dit un journaliste du temps, s'est-il élevé jusqu'à la haute conception de son petit almanach ! Sa magie créa tout-à-coup un peuple de grands hommes. Deucalion jetant des pierres derrière lui, et Jupiter transformant les fourmis en hommes, pour repeupler l'île d'Égine, parurent moins féconds ; fécondité d'autant plus merveilleuse qu'elle ne lui coûta qu'une seule plaisanterie : une seule plaisanterie a rempli deux ou trois cents pages. Son talent procède comme la nature : économe dans les moyens, prodigue dans les formes. »

Il y a bien un peu de vrai dans cette critique. Il est certain que Rivarol n'a pas assez diversifié la tournure de ses articles, mais quelques-uns de ses sarcasmes sont d'une franchise et d'une finesse qui ne laissent rien à désirer. Nous en citerons ici deux ou trois, que Voltaire, dans ses bons jours, eût été fort aise de trouver, et dont un sur lui-même est aussi piquant qu'ingénieux.

« M. Grouvelle. Un des plus profonds métaphysiciens en vers qui existent au XVIIIe siècle. Ayant conspiré avec trois cents jeunes poëtes à la gloire du prince Léopold de Brunswick, il fit une ode que nous méditons encore. Son caractère est aussi remarquable que son talent. Le jour où on donna pour la dernière fois la première représentation de sa pièce, *l'Épreuve délicate*, M. Grouvelle montra une gaîté qui charma ses amis, et dit des bons mots que ses ennemis retinrent.

« M. Marchand de la Viéville. Auteur d'un millier de fables, qui n'ont encore instruit, charmé ou corrigé que quelques maisons particulières, où il les lit assidûment. Ce poëte, à qui on reproche quelquefois sa gloire privée, et qu'on voudrait rendre à la nation, rejette la faute sur les libraires de Paris, qui s'obstinent de concert, et depuis dix ans, à ne pas imprimer son recueil. Voici le mot de cette conjuration! Ce n'est pas que les libraires dédaignent M. de la Vié-

ville : ils ne sont que trop sûrs de le vendre; mais ils tremblent pour La Fontaine, qui resterait dans leur boutique.

« M. LE COMTE DE RIVAROL. Cet écrivain n'eût jamais brillé dans cet almanach, et le jour de l'immortalité ne se fût jamais levé pour lui, si M. le marquis de Ximenès n'eût bien voulu, pour le tirer de son obscurité, l'aider puissamment d'une inscription en vers, destinée à parer le buste du Roi. Cette petite inscription fit un bruit incroyable. Le *Journal de Paris* s'en chargea, et c'est là que M. le marquis de Ximenès en donna l'investiture à M. de Rivarol, dont le nom, depuis cette époque, figure assez bien dans toute la littérature qu'on dit légère. Les *Étrennes d'Apollon,* l'ayant enregistrée dans la même année, achevèrent de donner à M. de Rivarol une gloire irrémédiable. Notre Notice redressera sans doute le plagiat et l'erreur; et quoique ceci ne soit pas un vol, mais un don, il n'en restera pas moins que la délicatesse de l'un devait s'opposer à la générosité de l'autre..... On ne connaît sous le nom de M. de Rivarol que cette inscription. »

Un bon ouvrage peut passer inaperçu; cela même n'est pas rare. Une méchanceté, c'est différent : elle a pour trompettes ceux qu'elle fait crier et ceux qu'elle fait rire. Celle-ci fut acclamée de toutes les façons,

et Rivarol ne sut bientôt plus à quelle injure entendre. Il n'est rien resté de ces invectives, mais quelques hommes distingués crurent généreux de prendre en main la cause des opprimés, et ils la défendirent avec plus de virulence que de bon goût. Cerutti publia contre l'offenseur la *Satire universelle,* qui n'est qu'un pamphlet dont personne ne se souvient, et Chénier un Dialogue imité du *Pauvre Diable,* où quelques jolis vers se noient dans des flots de grossièretés. Ce qu'il y eut de mieux dans ce débordement de vengeances, c'est la remarque d'une femme : « Qu'il fallait être abandonné de Dieu pour faire preuve d'une aussi malheureuse érudition que celle de M. de Rivarol, » et ce mot de Boufflers : « Il faut que M. le comte connaisse bien mauvaise compagnie. » L'épigramme était digne des siennes : il aurait dû la faire, pour la prévenir.

S'il n'avait racheté ses erreurs de poëte par son talent de prosateur, ce serait peut-être ici le cas de parler de ses vers ; ils auraient pu lui assigner une place distinguée entre M. Raté et M. Roux de la Pinardière. Je crois, en effet, difficile d'en faire de plus mauvais, et il aurait dû se garder de les montrer aux gens. Sauf quelques parodies spirituelles et passablement tournées, Molière eût envoyé le tout tenir compagnie au sonnet d'Oronte. Rivarol est capable de dire à une

femme que « son innocence repose sur les plus aimables pivots, » et dans un madrigal où il l'exhorte à rester ignorante, il ne fera pas difficulté de lui écrire :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

On n'est pas damné pour si peu, mais M. le chevalier Cubière de Palmézeaux, qu'il a tympanisé, n'a rien fait de plus misérable. C'est joindre sa platitude aux minauderies pompadouresques de M. de Bernis. Quand on a tant d'esprit en prose, on devrait bien s'apercevoir des sottises qu'on dit en vers.

II.

Tandis que, assisté de son courtier ordinaire d'épigrammes, M. le marquis de Champcenetz, Rivarol présidait ainsi les assises de la littérature et faisait, en les flagellant, parader sous nos yeux les Grotesques de la presse, la gaîté française était bien près de disparaître ou de subir une longue éclipse; on venait d'entendre le dernier tintement de ses grelots. Les

cartes politiques, battues à la fois par les ambitieux, les intrigants, les dupes et les enthousiastes, commençaient à se brouiller d'une terrible manière, et la révolution s'annonçait. Ce fut, à vrai dire, le beau moment de Rivarol : et, sous l'habit pailleté de l'homme de cour, il ne fallut que des yeux pour voir saillir les muscles de l'athlète. Il prit d'abord part aux escarmouches du jour par ses lettres à M. Necker sur la morale et la religion. On y reconnaît sa verve et son esprit, sa phrase nette et colorée, l'écrivain qui donne beaucoup sans tenir tout ce qu'il promet, et laisse, volontairement ou non, entrevoir plus de talent qu'il n'en déploie; mais le plan de ces lettres est vague : le raisonnement n'en est pas serré; c'est toujours l'improvisateur une plume à la main. Il se rappelle trop la stratégie fantasque de Voltaire, et ne se souvient pas assez de la polémique de Pascal; il aurait pu chercher à les concilier.

Une fois qu'elle eut levé son drapeau, la révolution ne devait plus s'arrêter; mais Rivarol entreprit de lui barrer le chemin. Je crois bien qu'il y eut un peu de vanité dans son opposition; mais une vanité qui se jette au devant du péril pour le conjurer, cela ressemble à de la grandeur d'âme, et cette vertu n'est pas si commune qu'il en faille dédaigner l'ombre. Notre gentilhomme d'auberge, qui s'était fait comte

de sa pleine autorité, devint un des plus intrépides champions de la noblesse, qui le récompensa quelquefois de son courage par des brocards aussi bons que ses réponses, je veux dire fort méchants. Après s'être de son propre mouvement banni des rangs du tiers-état, il crut de son devoir et de son honneur de défendre sa caste d'adoption, et il n'y fit pas défaut.

Informé de l'avenir par sa sagacité, il s'arma de toutes pièces dès l'origine contre les crimes qu'il prévoyait. Les vices de la cour ont commencé la révolution, disait-il, les vices du peuple l'achèveront : paroles profondes, qu'on ne serait pas étonné d'entendre sortir de la bouche de M. de Maistre, et qui peut passer pour une prophétie. Il en prononça plus d'une de cette espèce. Celle-ci, entre autres, qui prouve que s'il plaidait d'office pour l'aristocratie, il ne s'abusait pas sur la faiblesse de ses clients et ne leur mâchait pas la vérité : « La populace de Paris, et celle même de toutes les villes du royaume, ont encore bien des crimes à faire avant d'égaler les sottises des grands. » Il y a, ce me semble, quelque magnanimité à se ranger volontairement d'un parti qu'on mesure de si haut.

Nonobstant ses prévisions, et la conscience de plaider, pour n'y rien gagner, une cause déjà perdue, il ne cessa pendant deux ans de faire d'héroïques efforts pour prévenir les invasions de la démagogie. Nous en

avons pour témoins les pages nombreuses de son *Journal politique et national*. Son énergie y devance, souvent avec bonheur, les éloquentes incartades de Burke. Il parle de ce qui est comme eût pu le faire Junius : il écrit ce qui sera comme si c'était de l'histoire. Il se fait, pour les juger, la postérité des événements qu'il devine.

Les feuilles de ce journal, qu'on a récemment réimprimées dans la collection des Mémoires sur la Révolution, avec le titre de *Mémoires de Rivarol*, avaient été primitivement réunies et publiées par son frère, sous le titre plus juste de *Tableau historique et politique de l'Assemblée constituante*. Cela ne se lit pas aujourd'hui sans difficulté, bien que l'auteur s'y dessine et s'y déploie à son avantage. Il y fait preuve d'une rare énergie et d'une généreuse indépendance d'esprit, disant à chacun son fait sans ménagement ni réticence. Il s'exprime non pas seulement avec l'orgueil du gentilhomme blessé, mais avec le sentiment de la dignité des lettres méconnue, outragée par la morgue de l'ignorance, et qu'on ne cesse d'insulter que dans la tourmente, lorsqu'on ne sait plus quelle puissance invoquer. « Les cours, dit-il, se recommandent quelquefois aux gens de lettres, comme les impies invoquent les saints dans le péril, mais tout aussi inutilement : la sottise mérite toujours ses malheurs. »

Quoi qu'il en soit de ces Mémoires ou de ce journal, Burke lui écrivit que cet ouvrage serait mis à côté des *Annales* de Tacite. L'éloge nous semble légèrement hyperbolique. Il n'y faut voir sans doute qu'un trait de complaisance pour une fraternité d'opinion, ou croire que, si l'orateur anglais savait bien le latin, il n'était pas aussi expert sur le français. Nous conviendrons sans peine qu'il se rencontre en ce volume quelques pensées vigoureuses, rendues avec une singulière précision, mais il n'y en a pas assez pour justifier une pareille comparaison. Puis, tout occupé du présent, Rivarol, même quand il prophétise, sort trop rarement de son siècle; nous, qui n'en sommes plus, nous ne le suivons parfois qu'avec ennui. Il nous faut faire effort pour être dans la confidence de ses allusions, de ses craintes, de ses ressentiments. Tacite est bien un autre maître. En écrivant pour son époque, il écrit pour tous les temps comme pour tous les pays. L'un s'occupe de quelques individus, l'autre de l'humanité. Il en résulte qu'on ne fait que consulter Rivarol; on apprend Tacite par cœur.

Quoique l'approche des malheurs publics eût rendu son esprit, sinon plus méditatif, au moins plus sérieux, on le voit à tout instant dans ce livre sur le point de rentrer dans l'épigramme. Il ne la fuit qu'à son corps défendant, et souvent il ne s'en défend pas

du tout. Témoin ce qu'il dit de Mirabeau : « Cet homme est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.» La plupart du temps, il se venge de ses frayeurs par des sarcasmes, dont l'indignation tourne trop court au rire et qui nous blessent comme des anachronismes. Quand on devine les hommes qui seront les bourreaux de 93, ce n'est pas avec des joujoux qu'il faut leur faire la guerre : on ne réussit par là qu'à les égratigner. La meilleure arme pour les combattre, c'est le fer rouge qui les marque.

Ce fut sans doute, pour se débarrasser des remarques plaisantes qui venaient déranger sa colère, tandis qu'il fulminait contre les constituants, qu'il se ligua avec Peltier pour rédiger les *Actes des Apôtres*, qui étaient le Charivari de cette époque. Là il était plus à son aise et l'on y peut relever plus d'une bonne ligne de sa façon. Peut-être allaient-elles mieux au but que les traits les mieux trempés du journal national; mais on ne sait trop qu'en dire aujourd'hui. Pour mon compte, je ne connais rien de moins gai que les gaîtés politiques. Charmantes en naissant, elles sont une heure après vieilles et inintelligibles. Ce sont des éclats de rire sans écho, qui ne s'entendent pas à deux pieds du cercle où on les pousse. Ce qu'il y a de plus triste dans les ménippées de Rivarol, c'est qu'on est, en les lisant, dans le secret de leur inutilité. Ce sont

des obus refroidis, qui se sont éteints au milieu de nos désordres, sans effrayer une ambition et sans tuer un vice.

Si le dénoûment n'eût pas été si terrible, ce serait réellement aujourd'hui une comédie digne de Beaumarchais, de voir la noblesse, disséminée par la crainte, se rallier en espoir autour du trône sous la bannière d'un journal de roturier : et ce, à la voix de M. le comte de Rivarol, le fils d'un tavernier gascon, soutenu de M. le marquis de Champcenetz, l'héritier présomptif d'un concierge des Tuileries. Quand on songe, après cela, que son plus fervent défenseur à la tribune était l'abbé Maury, le fils d'un savetier de village, qui ne reconnaîtrait dans ces étranges préludes un signe avant-coureur d'un bouleversement complet et de l'avénement du peuple au pouvoir? Ce qu'il y a de sûr, c'est que nos journalistes firent tout au monde pour le retarder, et que, marchand-traiteur ou portier, personne ne mit, au service d'une société qui s'écroulait, plus de verve et d'esprit que n'en mirent nos deux volontaires dans la rédaction des *Actes des Apôtres*. Leur courage les perdit, sans profiter au salut de qui que ce soit.

Persécuté comme les nobles, qui n'étaient plus, suivant lui, que les mânes de leurs ancêtres, et dont il épousait fièrement la décadence, Rivarol fut forcé d'é-

migrer pour se soustraire à l'échafaud. Champcenetz, moins connu, se crut protégé par son obscurité, et voulut demeurer en France. Ce fut malheureusement Robespierre qui se chargea de l'y retenir, et l'on sait de quelle nature étaient ses permis de résidence. L'infortuné périt quelques jours avant le 9 thermidor, et d'une manière digne de son professeur de bons mots, en demandant s'il n'y avait pas moyen de se faire remplacer, comme dans la garde nationale. Un pareil sang-froid à pareille heure vaut bien des parchemins.

III.

Rivarol se réfugia d'abord à Bruxelles. C'est de là qu'il écrivit ses lettres au duc de Brunswick et à la noblesse française. Ce fut, avec la *Vie de Lafayette*, qu'il appelle le général Morphée, son dernier essai de polémique, et il n'eût fait ni l'un ni l'autre qu'il n'y aurait pas de quoi s'affliger. Depuis il erra, abandonné à toutes les vicissitudes de l'émigration, de Londres à Hambourg, de Hambourg à Berlin, dispersant son esprit comme sa vie, rêvant des in-folio, et n'écrivant çà et là que de belles pages, qui font regretter celles

qu'il n'a pas écrites. Ce fut peut-être l'époque où il a le moins travaillé, celle où il fut le plus fidèle à ses dogmes de paresse, et peut-être aussi pourtant la plus pleine et la plus occupée. Ses combats contre la révolution avaient mûri et agrandi son intelligence. Le spectacle imposant d'une société qui se dissout et se débat contre sa dissolution l'avait profondément frappé, et il emportait partout avec lui, se promettant toujours de le faire et ne le faisant jamais, le plan d'un ouvrage qu'il regardait comme le préservatif des catastrophes sociales.

On peut douter de l'efficacité du remède : il est plus facile de démolir que de sauver un peuple avec des phrases. Mais ce qui ne sauve pas les États peut mettre un nom à l'abri des caprices de la mémoire : et il est fâcheux que l'auteur n'ait pas eu le temps ou la patience de s'assurer cet asile. Ce livre, qui lui faisait espérer une place à côté de Montesquieu, et dont il parlait quelquefois, comme s'il était à la veille de paraître, n'exista jamais que dans sa tête, et il est douteux qu'il en ait écrit beaucoup plus que n'en cite M. de Chénedollé dans les notes du *Génie de l'Homme*. C'est assez pour en prévoir la portée, pour évaluer ce que le monde politique a perdu. Quand ce qui pouvait naître n'est pas né, il me semble que cela peut s'appeler une perte.

Les désordres, les égarements subversifs, dont il avait été le témoin, et qu'il attribuait au défaut de centre et de direction, à la ruine du pouvoir, à l'éparpillement de l'autorité, dont chacun se disputait un lambeau, lui avaient inspiré l'idée de remonter aux véritables sources de la puissance. Il avait cru s'apercevoir que la souveraineté ne réside pas dans le peuple comme Locke et Jean-Jacques l'ont prétendu. Elle n'existe, elle ne peut exister que dans le gouvernement, et un peuple ne peut pas plus se gouverner lui-même qu'un régiment ne peut s'avoir pour colonel. C'est à ce point de vue nouveau, qu'il jugeait ou qu'il devait juger les principes constitutifs des nations.

Le peuple, disait-il, n'a pas à proprement parler de puissance; il a des forces. Que ces forces se résument, se condensent en une seule et même expression, la souveraineté paraît; avant, elle n'existe pas. Qu'est-ce donc que la puissance? La force organisée. Être organisé, c'est avoir un organe; et, qu'il le reçoive ou qu'il le crée, le peuple n'est quelque chose qu'autant que cet organe existe. Si cet organe lui manquait, il resterait un assemblage confus de forces divergentes, qui se dépenseraient isolément sans aboutir à rien, qui se combattraient bientôt pour ne produire que le désordre. L'organe dont il a be-

soin, c'est le gouvernement. Tant qu'il reste uni à cet organe, il y a puissance, il y a conservation. Quand l'organe est brisé ou que le peuple s'en sépare, le peuple redevient ce qu'il était : un pêle-mêle de forces qui se heurtent et se détruisent; c'est une révolution.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette pensée qui n'était pas, pour Rivarol, un simple aphorisme politique : elle comprenait à ses yeux la théorie tout entière des sociétés. Le livre qu'il projetait n'en devait être que le développement et la justification. On peut en critiquer les bases, les trouver plus spécieuses que solides, mais ce qu'on peut affirmer, c'est que, si l'on s'en rapporte au peu de fragments qui nous restent de cet ouvrage, Rivarol n'eût rien laissé de plus brillant et de plus profond. Son talent était en progrès, et si l'âge, en le décourageant des plaisirs et des succès du monde, lui avait inspiré assez d'ambition pour ne pas s'effrayer du travail, nul doute qu'au lieu de nous léguer de riches échantillons de son esprit, il n'eût fini par nous léguer un monument.

Ce n'est pas une simple présomption que celle de ses progrès, nous en avons une preuve irrécusable dans le seul ouvrage d'importance qu'il ait publié durant l'émigration, son *Discours sur les facultés morales et intellectuelles de l'homme*. Ce discours devait

servir d'introduction à un dictionnaire qu'il avait entrepris pour vivre, et qu'il abandonna pour ne pas mourir d'ennui. On se doute bien que ce discours même n'est pas terminé : mais tel qu'il est, je le préfère à sa dissertation oratoire sur l'universalité de la langue française. Son style a de l'éclat et de la précision. L'idée est nombreuse, abondante, rapide. Il a de la souplesse et de l'élan. Son imagination est féconde, son expression pittoresque, ses comparaisons neuves et heureuses. Chénier, qui ne lui pardonnait pas d'avoir fourré son nom, rien que son nom pourtant, dans le *Petit Almanach des Grands Hommes,* me paraît l'avoir envisgé dans son *Tableau de la littérature française,* avec plus de rancune que d'équité.

« En voulant traiter de la nature du langage en général, Rivarol parcourt, ou plutôt mêle ensemble toutes les questions qu'embrasse l'analyse de l'entendement. Il s'en faut de beaucoup qu'il y répande des lumières nouvelles. A propos du *Traité des Sensations,* il parle de l'abondance de Condillac. Est-ce une critique? elle est injuste. Est-ce un éloge? il n'est pas mérité. Condillac est précis, clair et profond; Rivarol est verbeux, obscur et superficiel. Du reste, il écrit avec agrément. Si l'on trouve souvent de la recherche dons son style, on y trouve aussi le mouvement, le ton et la chaleur d'une conversation animée; mais quand

il développe avec une longueur pénible la série des sensations, des idées et du langage, on sent un homme d'esprit qui, par malheur, veut enseigner ce qu'il aurait besoin d'apprendre. »

On peut en appeler de cette sentence; elle est d'une sévérité qui fait peu d'honneur aux sentiments chrétiens du juge. Si le style qu'il condamne a des vices, ce n'est pas celui d'être obscur et verbeux. Il est au contraire remarquable par sa concision et sa netteté. Quant au *Traité des Sensations,* qui se trouve cité par Rivarol d'une manière assez étrange, je le confesse, ce qu'en dit le critique n'est pas plus fondé que le reproche plus ancien de La Harpe. Ce censeur, examinant le Mémoire couronné de Berlin, avait accusé le jeune lauréat de s'être paré des plumes de Condillac, ce qui n'est pas plus exact que l'analogie de ce philosophe avec un paon. J'accorde volontiers qu'il en ait l'orgueil et quelquefois même la voix; mais il n'y a rien au monde de moins chatoyant que ses idées et qui ressemble moins à des pierreries. Je veux bien que ce soit un raisonneur profond, mais ce que je sais par-dessus tout, c'est qu'il n'est rien de plus sec, de plus terne que son style, et quand Rivarol parle de son abondance, c'est une preuve, *sine quâ non,* qu'il ne le connaissait que par ouï dire. Il avait peut-être, dans la conversation, surpris quelques mots de son système : c'est

tout; il était trop paresseux pour le lire, et trop spirituel pour le voler. S'il lui a pris quelques idées, c'est sans le vouloir, sans le savoir, et il lui a rendu service; il les a fait revivre en les embellissant. On peut même ajouter qu'il les a parfois trop embellies, et qu'il devient malaisé de démêler le fond d'avec la forme.

Rivarol était un métaphysicien subtil, qui voulait habiller toutes les abstractions d'images. Il a souvent réussi à les rendre visibles; mais souvent aussi il s'est trompé, et il n'y a de visible que la broderie; c'est un défaut. Un autre tout aussi grave, c'est que plus jaloux d'être brillant que vrai, il ne prend pas toujours la peine d'apprécier rigoureusement ce qu'il définit; il veut vous expliquer une chose avant de la comprendre, dans l'espoir sans doute que c'est à lui le premier que son explication servira. Ces réserves faites, ce discours mérite d'être lu et médité; il est d'un habile homme, qui répand plus de lumière qu'il n'en a réellement, et dont les ombres ne sont pas sans clarté. Il a des erreurs d'un ordre à part, qui vous font plus penser que bien des vérités. Son savoir paraît quelquefois mal assuré, et d'autres fois encore il paraît en manquer; mais cette ignorance n'est pas contagieuse, et on ne lit pas Rivarol sans être, en le quittant, plus instruit qu'il ne l'était lui-même. Cela lui vaut bien de notre part quelque gratitude.

J'ai lu, je ne sais pas où, mais je suis certain d'avoir lu quelque part, à propos de cette gloire de salons dont il fit trop de cas : Rivarol s'est fait payer comptant par ses contemporains, la postérité ne lui doit rien. Je vous demande pardon ; elle doit se plaindre qu'il ne se soit pas assez inquiété d'elle. Il est de ceux qui sont faits pour lui parler et en être écoutés. Peu d'hommes ont poussé plus loin la promptitude et la finesse de l'esprit, et il est permis de croire qu'après avoir passé le seuil de la jeunesse, parvenu à un âge où l'on connaît assez le monde pour apprécier à leur valeur les succès qu'il décerne et les triomphes plus doux que ces succès promettent, il se fût un peu corrigé de sa répugnance pour le travail, et qu'avant de quitter la terre, il eût fini par se convaincre que, s'il n'est pas pas inutile de l'amuser, il est plus honorable de l'éclairer.

Il serait facile de citer, à l'appui de cette opinion, de beaux fragments dans tous les genres. Nous n'aurions pour cela qu'à puiser dans ses sacs. On sait que Rivarol, qui n'avait guère que de la monnaie de génie, avait l'habitude de remplacer ses écus par des bouts de papier marqués de sa pensée. Ces pièces d'un nouveau genre sont souvent des médailles. En voici une, qui devait sans doute avoir place dans son grand ouvrage politique, et qui n'en déparerait aucun :

« La différence entre le principe social qui unit les hommes, et les causes qui rassemblent certains animaux, a été si bien établie par quelques philosophes, que si j'en parlais ici, je ne pourrais que les répéter. Je dirai seulement qu'excepté les abeilles, les castors, et les fourmis d'Afrique, tous les autres animaux ne savent que s'attrouper, s'accoupler et construire des nids; mais les attroupements et l'amour, et même l'état de famille, ne sont pas l'ordre social : ce sont des rendez-vous assignés par le besoin, des appels et des congés donnés par les saisons. Quant aux trois espèces qui vivent et travaillent en commun, il est certain qu'elles poussent d'abord la combinaison des idées premières jusqu'à la division du travail; mais une fois l'édifice construit, toute combinaison ultérieure cesse. Ces républiques-là ne savent pas enter la raison sur l'expérience ; elles ignorent l'art d'échafauder leurs connaissances et de substituer des instruments et des outils à leurs organes ; elles ne recueillent ni ne laissent d'héritage, et l'industrie publique meurt et renaît à chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie et leur interdit la perfectibilité. Les animaux sont donc plus immédiatement que nous les élèves de la nature.

»L'homme part plus tard pour arriver plus haut; mais cette immense carrière, c'est la société qui la lui ouvre.

C'est là que l'homme se greffe sur l'homme, les nations sur les nations, les siècles sur les siècles; d'où résulte cette incontestable vérité : que le genre humain est toujours supérieur à quelque grand homme que ce soit, et que, chez les animaux, l'individu est toujours égal à l'espèce. On peut dire encore des animaux que, s'ils n'augmentent pas leur industrie par l'association, ils ne la perdent pas dans la solitude. Le castor, lorsqu'il n'est pas gêné par la présence de l'homme, retrouve ses talents en revoyant ses déserts, ses bois et ses rivières. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; il ne peut beaucoup gagner à l'association sans beaucoup perdre à l'isolement. Comme les diamants et les métaux, l'homme naît encroûté, et comme eux, il ne doit son éclat qu'au frottement. Si la distance du sauvage solitaire au sauvage en corps de peuple est déjà prodigieuse, que sera-ce si on le met en comparaison avec l'homme de génie dans l'ordre social ? le sauvage en général ne veut pas de nos arts, parce qu'il ne les connaît pas, et nous ne voulons pas de son existence parce que nous la connaissons. »

Il me semble qu'écrit tout entier de ce ton, un livre ne serait pas seulement un titre d'honneur pour l'écrivain, il en serait un pour la littérature. Quoique nous en ayons déjà un assez grand nombre, un de plus ne ferait pas mal.

Après avoir parcouru le cercle des ouvrages de Rivarol, il nous reste quelques mots à dire de son caractère et de sa vie. Cette vie est encore moins connue et plus oubliée que ses œuvres, dont ne se souviennent guère que les curieux. Il avait les mœurs faciles de son temps, et, avec plus de penchant pour la vertu que pour le vice, cette moralité complaisante qui capitule volontiers avec les séductions du mal. Inconstant comme un mousquetaire, plutôt par ton que par tempérament, il se maria, pour faire sa fortune, avec une femme qui se donnait pour une héritière de haut parage, mais qui n'avait pas plus de rentes que d'aïeux. Il n'eut pas le courage d'en prendre son parti. Quand il s'aperçut qu'il y avait plus d'une sympathie de position entre lui et celle qu'il avait épousée, il se dégagea brusquement de ses liens, et, renonçant à demander à l'amour ses quartiers de noblesse, il rentra dans son célibat pour courir après je ne sais quelle grisette, qui paraît avoir eu beaucoup d'esprit et une conduite aussi légère que l'esprit.

Il continua à mener dans l'émigration, mais avec moins de gaieté qu'autrefois, la même vie qu'à Paris, un peu plus économe peut-être de ses saillies, mais aussi recherché que lorsqu'il en faisait litière. Il finit par s'éprendre à Berlin d'une princesse russe qui était digne de lui, et c'est près d'elle qu'il songeait à se re-

tirer, pour achever les ouvrages, qu'il n'avait pas commencés. Le temps, dont il ne s'était jamais occupé que pour le perdre, ne lui permit pas de céder à ces velléités de gloire. Atteint d'une fluxion de poitrine au commencement d'avril 1801, il se fit transporter à la campagne chez son amie, et là, entouré de fleurs, les fenêtres ouvertes, il y expira tranquillement quelques jours après, à l'âge de quarante-sept ans, en disant à son médecin qui s'appelait Formiez : Ah ! mon pauvre docteur, j'ai bien peur que vous ne me déformiez.

Il venait d'obtenir la permission de rentrer en France, où le premier consul, qui aimait et récompensait le talent, n'aurait certes pas négligé le sien. Ces égards, des mœurs nouvelles et moins frivoles que celles qu'il avait vues ; les lois, les arts, les sciences, les lettres, obéissant comme la victoire à l'impulsion d'un grand homme, tout cela sans doute eût exercé sur son esprit une influence rénovatrice, et il aurait pu donner enfin la mesure et l'expression de ce qu'il était. La mort, qui vient presque toujours trop tard, est venue trop tôt pour lui. Elle ne lui a pas accordé l'heure de se manifester tout entier. Les paresseux devraient vivre une fois plus que les autres, car il y a toujours pour le moins une moitié de leur vie qui ne compte pas.

Rivarol, dans son exil, s'était acquis de nobles amitiés ; pour achever ce portrait, nous qui n'avons pu

le voir, ni lui demander séance, nous céderons, en finissant, la parole à un spirituel étranger, M. Gualtieri, major au service de Prusse, qui l'aimait comme un frère, et en parlait comme un Français.

« Rivarol n'est plus ! écrivait-il. La mort vient d'enlever cet homme, dont le monde a connu l'esprit et dont peu de personnes ont connu le cœur. Que n'ai-je été du nombre de ceux qui n'ont à regretter que ses lumières et n'ont point à pleurer un ami ! Toujours prêt à l'écouter, je ne le perdais point de vue dans le bruyant chaos du monde. Son caractère aimable ne le quittait jamais : partout le premier, toujours obligé de descendre pour se mettre au niveau des autres ! Il avait l'indulgence de la supériorité et la modestie du mérite. S'il était un peu fier de ses avantages, c'était par système ; ne se considérant que comme une combinaison heureuse de la nature ; convaincu qu'il devait plus à son organisation qu'à l'étude ou au travail, il ne s'estimait que comme un métal plus rare et plus fin. Aussi quoiqu'il jugeât sévèrement les autres, il ne méprisait personne. Prodigue de son esprit, il le répandait à pleines mains. Tout le monde pouvait en prendre sa part : et si quelquefois il le revendiquait, c'était moins par avarice, que par esprit de justice. Paresseux comme un homme riche, il ne craignait ni l'avenir, ni le besoin. Sûr du trésor qu'il portait, il

risquait de mourir de faim au milieu de son or, parce qu'il dédaignait de le porter à la monnaie et de convertir ses lingots en espèces. Artiste de la parole, il ne s'amusait pourtant point à créer des mots ; mais mettant, pour ainsi dire, toute la nature à contribution dans ses écrits et sa conversation, il formait une langue nouvelle avec des mots connus ; son génie les broyait à son gré et savait s'arrêter là où le bon goût avait mis une borne. Il avait un luxe d'esprit, une exubérance d'idées qui le faisaient jouer avec les pensées, comme un musicien habile sur les cordes ou les touches de son instrument. Caustique, sans être méchant, il n'attaquait que les ridicules : et cette disposition à la causticité était une habitude de l'esprit plutôt qu'un défaut du cœur. L'objet de ses satires n'était pas celui de son animosité personnelle..... »

Quelque confiance que l'on puisse avoir dans le témoignage de M. Gualtieri, la postérité a cependant besoin d'autres certificats. Pour qu'elle sût vraiment à quoi s'en tenir sur cet enfant perdu de la littérature, il était bon qu'on s'occupât de réunir et de classer ses œuvres. C'est ce qu'on vient de faire en partie. Nous n'en avions qu'une édition incomplète, bien qu'en cinq volumes, une édition détestable, où rien n'est à sa place, et qu'on a niaisement surchargée d'une foule de niaiseries qu'il a fait dire. C'est bien assez de se les être atti-

rées pendant sa vie, sans être obligé de les avoir, comme une enseigne, à la porte de son tombeau. Quoiqu'il ait, en fait de talent, plus d'une peccadille à se reprocher, il n'a pas mérité ce supplice inédit du Dante de traîner après son ombre toutes les platitudes dont il a été l'objet ou la victime. On doit remercier ses nouveaux éditeurs de l'en avoir affranchi ; le volume qu'ils publient est une véritable réparation. Si ce volume ne renferme pas tout ce qu'il pourrait contenir, il est cependant assez rempli pour que l'opinion ne s'égare plus. Dieu veuille que cette étude contribue à la fixer !

L'homme est maintenant traduit une dernière fois devant ses pairs, et on peut le juger en connaissance de cause. Il est très possible que ce jugement ne soit pas entièrement conforme au nôtre, mais je ne crois pas qu'on s'en éloigne beaucoup. Que la sympathie s'en mêle ou ne s'en mêle pas, toujours est-il que Rivarol a droit à une place distinguée dans nos souvenirs, à une réputation, non pas sans alliage, mais solide. Pour quiconque n'aura ni envie, ni prévention, ni préjugé, il sera toujours un des esprits les plus brillants que nous ayons eus : un homme de génie, qui, bien que ce soit sa faute, n'a pas eu le temps d'en montrer.

Juin 1852.

L'ABBÉ MAURY.

I.

« Quand la nature fait un grand homme, le génie n'est pas un don qu'elle lui fait : ce n'est qu'un dépôt qu'elle lui confie et qui appartient tout entier à l'humanité. »

Ces lignes n'ont, à coup sûr, rien d'extraordinaire, et nous sommes loin de les citer comme modèle ; mais elles sont caractéristiques : elles partent d'un homme qui les a trouvées dans son esprit, et non dans sa conscience. C'est fâcheux pour lui. On regrette que l'abbé Maury ne se soit pas constamment rappelé cette pensée, qu'il avait émise dans un de ses premiers ouvrages, à ces heures de probité juvénile, où le désintéressement nous semble une condition de la renommée. Restée devant lui comme un phare, cette pensée l'eût peut-être empêché de s'égarer et d'aller se perdre dans un palais. Quoiqu'il soit partout à sa place, le talent respire mal dans ces pompeuses résidences.

Plus il est digne d'y entrer, plus il doit être assez sage pour n'y pas demeurer. L'obscurité l'élève, l'opulence l'étouffe.

Je ne pense pas que la nature ait jamais eu l'intention de faire de Maury un grand homme. Elle s'était contentée de le traiter avec faveur et d'être généreuse sans être prodigue. Il en avait reçu tout ce qu'il était nécessaire d'en recevoir pour se distinguer dans les lettres, et quelque chose de plus encore, car cette distinction lui fut acquise avant même qu'il l'eût gagnée. L'ambition vint pervertir ses aptitudes. Une fortune trop prompte amollit son âme ; des triomphes trop faciles lui firent négliger ce qui les rend durables : et celui qui pouvait prétendre à la gloire n'obtint que de la célébrité. C'est l'ombre pour le corps, la fumée pour la flamme.

Jean Siffrein Maury était de la famille des Sixte-Quint et des Alberoni, de ces hommes, qui traduisent l'Évangile au profit de leurs passions ; qui, nés sur la paille comme leur maître Jésus-Christ, s'autorisent de la religion pour se faire aussi dieux qu'ils peuvent, et mourir dans la pourpre, en esquivant la croix. L'un quitte ses pourceaux pour conduire les Romains; l'autre, en taillant ses arbres et sarclant ses légumes, fait son apprentissage de premier ministre et de jar-

dinier politique; le futur archevêque de Paris sort de la boutique d'un cordonnier.

Pauvre artisan de village, qui avait, à ce qu'il paraît, plutôt le mérite de réparer les souliers que le talent de les faire, son père eut l'esprit de ne pas reconnaître en lui de vocation pour la chaussure. Il s'épuisa de travail pour lui acheter des livres et payer les frais de son éducation. Ces soins ne furent pas inutiles. Le jeune Maury fit des classes brillantes au séminaire de Sainte-Garde, et à peine âgé de vingt ans, notre cardinal en herbe, l'humble théologien d'Avignon, vint se fixer à Paris. Se souvint-il, dans sa prospérité, des sacrifices de son père? Il vaut mieux le présumer que d'en douter; mais on l'ignore absolument. Son silence sur ce point pourrait se prendre pour de l'ingratitude. Il est plus charitable de supposer que, comme toutes les affections profondes, sa reconnaissance n'aimait pas à parler.

Il débuta dans le monde par être instituteur. Malgré la tyrannie ordinaire de ces fonctions, il trouva le temps de mener à fin quelques compositions oratoires qu'il publia. Ces opuscules, dont les bibliomanes savent seuls le titre et qui ne méritent pas qu'on en sache plus long, attirèrent cependant quelque attention, et, encouragé par cette lueur de succès, il résolut de se consacrer à l'éloquence. Il prit les ordres et

prêcha le carême ou l'avent dans plusieurs églises de la capitale. Les Mémoires de l'époque sont très-discrets à l'endroit de ces premiers sermons, qui ne paraissent pas avoir remporté de grands avantages sur l'incrédulité du dix-huitième siècle. Tout ce qu'on raconte à ce sujet, c'est que leur auteur étudiait alors beaucoup les maîtres, et qu'en les imitant il promettait parfois de les atteindre.

L'Académie, sur ces entrefaites, mit l'éloge de Fénélon au concours. Le prix échut à M. de La Harpe, l'accessit à l'abbé Maury. Le contraire eût été plus équitable. Le discours du jeune prédicateur est loin d'être un chef-d'œuvre, mais il est préférable à la froide et correcte amplification de son adversaire. Les amateurs de curiosités, qui voudront le lire, y découvriront des qualités qui annonçaient un écrivain, une analyse du *Télémaque* surtout, dont l'élégante précision dénote une plume exercée et déjà sûre d'elle-même. Il y règne par malheur un défaut qui ne se corrige guère. Son style pur et nombreux est lâche et sans saveur. Il manque de cachet et d'originalité. Avec ce défaut-là, on fait des livres qui naissent vieux, et que le public traite en vieillards ; il les respecte, et n'y touche pas.

L'échec de l'abbé Maury fut l'origine de sa fortune. Jaloux de se montrer plus juste que le concile des

quarante, un évêque, héritier du nom de Fénélon, nomma l'heureux vaincu vicaire de Lombez et chanoine de sa métropole. Ces dignités provinciales ne l'éloignèrent pas de Paris, et l'Académie, comme pour réparer son injustice ou son erreur, le désigna, en 1772, pour prononcer devant elle le panégyrique annuel de saint Louis. Cette apothéose périodique était une sorte de bénéfice ou de canonicat oratoire que l'illustre compagnie paraissait accorder d'ordinaire aux jeunes théologiens qu'elle comptait appeler, un jour ou l'autre, à sanctifier ses séances. Cet honneur était fort recherché. Les prétendants croyaient sans doute qu'en louant un immortel, on ne pouvait pas manquer de le devenir, et que, si l'auguste mort ne descendait pas de son ciel ou du calendrier pour voter au scrutin, il l'inspirait.

L'éloge de saint Louis est d'un talent plus mûr, plus rassis que le précédent. L'auteur s'y est évidemment étudié à paraître penseur, à envisager l'histoire sous un point de vue nouveau, et il s'en faut quelquefois de peu qu'il ne soit profond. La brillante et chevaleresque folie des croisades y est sagement appréciée, et le caractère du roi très-chrétien jugé avec plus de philosophie que ne s'en permettait habituellement la chaire. Mais on remarque partout, même dans les meilleurs morceaux, plus de savoir-faire que d'in-

spiration. Rien n'y atteste une de ces supériorités vivaces qui s'emparent de l'avenir. L'orateur n'a pas de ces expressions inattendues qui, comme le dit Milton, s'allument subitement dans les phrases, pour éclairer toute une suite d'idées. Ses mots harmonieux n'ont ni relief ni couleur. Où l'on cherche un tableau, on ne trouve le plus souvent qu'une grisaille. Toutes les pensées sont de la même taille et arrangées de la même manière. C'est de la littérature qui ressemble aux anciens bosquets de Trianon, à ces jardins de cour habillés à la française, où la nature même est artificielle. Là, les arbres bien alignés, et coupés de la même façon, n'ont pas un moment la liberté de leurs branches, et représentent tout ce qu'on veut, excepté des arbres; j'aime mieux les forêts.

Fort applaudi à cette époque, cet ouvrage eut le malheur d'encourir les compliments de La Harpe, qui ne caressait d'habitude que les médiocrités, et il ne se releva pas de ses bonnes grâces. On ne l'a peut-être pas lu deux fois depuis ce temps-là. Le grand-prêtre de Mercure, humiliant son paganisme philosophique jusqu'à recommander un petit abbé du jour, conseille entre autres choses à notre admiration cette phrase, qu'on pourrait appeler une phrase sans envers : « Saint Louis fut grand par la justice, qui est la bienfaisance des rois. » Traduit littéralement, cela n'a-t-il

pas l'air de signifier que la justice est une charité ? Il serait mieux de dire que la bienfaisance est la justice des rois. Je n'assurerais pas que ce soit plus vrai, mais c'est plus noble.

Le panégyrique de saint Augustin, prononcé quelque temps après devant l'assemblée générale du clergé, parut supérieur à celui de saint Louis. Peut-être s'y trouve-t-il en effet, çà et là, quelques passages mieux frappés et plus largement écrits; mais ces fragments, trop clair semés, n'empêchent pas que ce discours pauvrement conçu ne soit d'une pauvre exécution. C'est long, c'est lent, c'est lourd, d'une sobriété d'idées qui fait ressembler la tempérance à la stérilité. On est presque fâché de n'y pas trouver de ces grosses fautes, qui font crier le lecteur et le soulagent de l'uniformité. Il y a là plus d'un trait qui ne semblerait peut-être pas mal, s'il y avait à côté je ne sais quoi de très mauvais. Le sculpteur antique a mis, je crois, un crapaud au pied de la Vénus de Médicis. Je ne vois dans ce discours aucun contraste de cette espèce. Comme je n'y aperçois rien qui ressemble à Vénus, je ne tiens pas absolument au crapaud ; mais je m'accommoderais volontiers de quelque laideur féroce, qui aurait un dard. L'oreille, ainsi que le cœur, a parfois besoin d'être piquée : et, sans vouloir en faire une rè-

gle de rhétorique, peut-être vaut-il mieux, à tout prendre, être mordu qu'engourdi.

Ou sacrées, ou profanes, peu d'histoires prêtent plus à l'éloquence que la vie de saint Augustin. Les passions fougueuses de sa jeunesse, les doctrines subtiles qui tentèrent sa foi, les brouillards du doute qui obscurcirent longtemps son âme, et que traversa, pour les dissiper, une parole de saint Ambroise; l'éclat de sa conversion, l'abondance de sa charité, ses travaux infatigables, l'immense étendue de son savoir, son génie qui pendant un demi-siècle fit des déserts de l'Afrique une réserve de lumière pour les soldats du Christ; tout devait concourir à inspirer l'orateur, à le créer, s'il n'existait pas. Tout cela pourtant ne l'a pas fait naître : on ne le rencontre nulle part.

Il est à croire que le rhéteur s'est laissé étourdir par l'opulence de son sujet. Il se perd, il s'embrouille dans ses richesses; il s'enthousiasme à froid, il prodigue les exclamations et les apostrophes : on attend toujours quelque chose de grand qui n'arrive jamais, et nos préparatifs d'admiration aboutissent à l'impatience. Une des raisons de sa faiblesse est qu'il songe moins à son saint qu'à son auditoire. On dirait qu'il ne le vante que pour avoir occasion de flatter les évêques devant lesquels il le loue. Il est possible que ces prélats eussent du plaisir à l'écouter; nous, qui ne

sommes pas évêque, cet encens nous produit l'effet de l'opium : il irrite et il endort.

Nous avons avancé que la nature n'avait point été avare pour l'abbé Maury, et l'on ne voit pas trop jusqu'ici en quoi elle fut si libérale. Cet homme remarquable n'a encore en effet rien produit qui soit digne de remarque. Nous nous empressons de l'avouer, et s'il fût mort en ce temps-là, on ne s'en soucierait pas plus aujourd'hui que de l'abbé de Radonvilliers, dont il devait être l'apologiste. Heureusement pour lui qu'il ne mourut pas (ce qui semble prouver qu'il ne relisait pas ses ouvrages), et il publia pour la première fois en 1777 un livre qui lui assure une réputation méritée, l'*Essai sur l'éloquence de la Chaire*. Il le remania tant qu'il vécut, et nous nous réservons de l'examiner quand nous en serons arrivé à ses dernières corrections : nous parlons du livre et non pas de sa vie.

A l'époque dont nous nous occupons, l'abbé Maury était fort répandu dans la haute société. La vivacité de son esprit, une conversation élégante et facile, dont sa robe ne gênait pas la liberté, ses habitudes de galanterie, le faisaient rechercher partout. Il possédait une instruction variée, dont il savait se servir avec art et qu'il appropriait à tous les goûts : il passait pour aimer le travail, et il l'aimait comme l'auxiliaire ou

l'entr'acte de ses plaisirs : on avait de ses talents une opinion exagérée que tout le monde trouvait raisonnable. Il était pourvu de riches bénéfices; rien ne lui manquait que d'être académicien, comme M. l'abbé de Villars, ou M. l'évêque de Roquelaure, écrivains *in partibus*, dont le nom valait mieux que les œuvres qu'ils auraient pu faire. Ce complément de bonheur ne se fit pas attendre. Il fut proposé en 1785 pour succéder à M. Le Franc de Pompignan. Plus célèbre par les plaisanteries de Voltaire que par ses nombreux ouvrages, qui ne sont pourtant pas sans mérite, M. de Pompignan n'était pas de ceux qui ne peuvent se remplacer : et, quand l'abbé Maury se mit sur les rangs, on lui compta pour des titres la bonne volonté d'en avoir. Il fut élu tout d'une voix. On ne trouva cela ni juste ni injuste : c'était seulement fort complaisant. Il recueillait bien jeune un héritage alors très disputé; il n'avait pas encore trente-neuf ans.

Son discours de réception semblait devoir préluder à des réformes salutaires, favorables pour sa réputation, heureuses pour la religion des lettres. Il était d'un homme, qui ne voit pas dans la vie d'honneurs plus considérables que la gloire acquise par l'étude, et qui, s'il a pu céder quelques jours aux vanités du monde, n'en est pas moins demeuré attaché de cœur à la retraite et fidèle à ses premiers rêves.

Un curé de village, promu tout à coup à l'un de ces fauteuils qui sont les siéges épiscopaux de la littérature, ne ferait pas un exorde plus modeste que le sien.

« Messieurs, dit-il en commençant, s'il se trouve au milieu de cette assemblée un jeune homme né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui, destiné à lutter dans la capitale contre tous les découragements de la solitude : et si l'incertitude de son avenir, affaiblissant le ressort de l'imagination dans son âme, il est encore assez fier néanmoins, ou plutôt assez sage, pour n'attendre jamais aucune espèce d'avancement que de son application et de ses progrès, qu'il jette sur moi les yeux en ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à lui-même : Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire de l'éloquence dut à à la seule médiation de l'Académie française le bonheur de voir aussitôt la route aplanie sous ses pas. »

Qui ne croirait, en lisant cette énorme période, que l'auteur allait désormais s'appliquer à raccourcir ses phrases ! Qui n'eût espéré que le jeune récipiendaire, comparé par Grimm à un cheval poussif (il voulait probablement parler de ses lecteurs), prendrait dorénavant pitié des asthmatiques, et ménagerait moins sobrement des points de repos à nos poumons !

Qui n'eût pas espéré qu'il allait légitimer par ses efforts l'honneur prématuré de son élection ! Ces espérances furent autant de mécomptes. Les phrases de l'abbé Maury devinrent beaucoup plus rares, mais restèrent tout aussi longues. Ce jeune homme, que le Travail avait pris par une main, tendit l'autre à l'Ambition, et, au lieu de faire des progrès, de le tenter du moins, comme il s'y était presque engagé, il ne songea qu'à se pousser sans rien faire ; il ne fut plus qu'un causeur aimable, et souvent par trop léger, qui se dépensait dans les cercles à la mode, dans les soupers, dans les boudoirs, et quelquefois ailleurs.

Ses loisirs, ou plutôt son oisiveté, duraient depuis quatre ans, quand l'orage, qui devait tout raser, tout renouveler en France, vint ébranler les petites maisons où s'ébattaient ses grâces de grand seigneur et de bel esprit. La révolution ne se contentait pas de s'annoncer, elle arrivait à marches forcées sur la société. Les uns se taisaient ou se cachaient, parce qu'ils étaient vieux : les autres parlaient tout haut et se montraient partout, parce qu'ils étaient jeunes, ou qu'ils voulaient en avoir l'air. L'abbé Maury fut de ceux qui ne se crurent pas d'âge à garder le silence : et, soit pour lui résister, soit pour le suivre, on le vit se mêler tout d'abord au grand mouvement de 89. Il fut appelé, en qualité de prieur de Lions, aux assemblées

du clergé du bailliage de Péronne, et nommé député aux États-Généraux. Après cette nomination, il n'y avait plus à se prélasser dans la mollesse et les voluptés faciles d'autrefois : il fallait, comme la majorité de la nation, rompre avec son passé et faire face à l'avenir. Le sémillant coureur de ruelles n'hésita point, et, prenant congé de sa paresse, il se prépara bravement à la lutte.

Ici finit la première partie de sa vie. Nous en retrouverons bien quelques réminiscences dans la seconde, peut-être même un peu trop, mais la ligne de démarcation n'en est pas moins tranchée. Dès que la charge révolutionnaire vient à sonner, le prédicateur et l'académicien, le prestolet et le courtisan disparaissent, un autre homme commence : un homme, qui se fait Beaumarchais pour devenir Richelieu, une sorte de Figaro-missionnaire, cachant sous de faux airs d'indépendance la violence de ses convoitises, et empruntant la soutane de Pierre l'Ermite pour prêcher despotiquement la croisade du passé : un spadassin apostolique, autour duquel il s'est fait un grand bruit, qui n'a pas eu d'échos.

II.

Devenu membre de l'Assemblée constituante, une des premières choses que fit l'abbé Maury fut d'avoir peur. Cette frayeur, qui se concilie mal avec le courage dont il a donné plus d'une preuve, ne peut être attribuée qu'à sa prudence. Convaincu par l'expérience des siècles qu'il n'y a pas, pour les États, de transformations paisibles, et que, dans les saisons climatériques des peuples, la raison ne souffle jamais qu'après l'ouragan, il tenta de fuir l'orage en gagnant la frontière. Son voyage ne fut pas plus heureux que ne le fut plus tard celui du roi. Reconnu à Péronne, on l'arrêta, et, réclamé par l'Assemblée, il se résigna bientôt à venir y prendre place. Une lettre de Rivarol le tourna en ridicule, et ce n'est pas, en politique, ce que fit de mieux ce célèbre général d'artillerie légère. A moins d'être cosaque, il ne faut pas, quand on veut vaincre, commencer par battre ses troupes. Il est vrai qu'on ne pouvait pas deviner quel serait son drapeau, et les épigrammes n'attendent pas; un sarcasme en retard est toujours protesté.

L'abbé Maury n'avait encore rien dit, lorsque s'a-

gita la fameuse question du *veto*. Il soutint vaillamment la prérogative royale, et le côté droit compta un défenseur de plus. Écouté sans interruption, cette espèce d'assentiment du silence lui mit le cœur aux lèvres, et depuis il n'y eut pas de discussion un peu importante dans laquelle il ne fût mêlé.

Il est assez délicat de juger un orateur qu'on n'a pas entendu. Le geste, le regard, l'organe, sont pour plus des trois quarts dans les triomphes qu'il remporte; la pensée ne vient qu'en dernière ligne: souvent même elle ne vient pas du tout. Ce n'est que trop évident, quand on consulte les anciens journaux, ces registres muets de tant de cris, de tant de colères parlementaires; ce qui fut autrefois foudre ou torrent n'est plus là que du fatras. Les prônes tumultueux de l'abbé Maury n'échappent point à ce fatal retour des tempêtes d'ici-bas. Privés du secours de l'action, ses homélies législatives, ses mandements politiques, ont beaucoup perdu: pas tout cependant, et il est impossible, même à présent, de ne pas reconnaître en lui de précieuses qualités de tribune.

Entre autres avantages, il en a un qui ne se donne pas: c'est d'être toujours prêt, et de l'être sur toute espèce de matières. Guerre, finances, diplomatie, commerce, procédure, théologie, il ne recule devant aucun sujet, et ses discours prouvent autant de facilité que de

savoir. Comme certains grands hommes de notre connaissance qui se trouvaient, il y a quelques jours, si peu de temps pour parler, qu'ils ne prenaient pas celui de s'instruire, l'honorable constituant paraît bien quelquefois avoir appris, le matin, ce qu'il vous explique, le soir; mais l'âge de la science n'y fait rien, et, pourvu que la lumière éclaire, on ne lui demande pas d'acte de naissance.

Ce fut surtout lors de l'attaque dirigée contre les biens ecclésiastiques, que notre législateur pastoral déploya une véritable habileté. Il est certainement trop visible qu'il combat pour sa chose, et qu'il confond ses foyers avec sa religion; il ponctue ses phrases de tous les écus qu'il a peur de perdre, et des fantômes de prieurés circulent dans ses périodes; on s'aperçoit trop qu'il prend ses abbayes pour des raisons, et son pathétique sort moins de son âme que de sa prébende; mais, somme toute, il se défend, lui et les siens, avec une adresse digne d'une meilleure cause. Son argumentation est pressante, sa dialectique spécieuse. Tout cela, malheureusement pour lui, ne porte pas coup. Ses rubriques de paroles étonnent plus qu'elles ne persuadent, et cette dextérité de langage, ces artifices d'élocution, ne valent pas, à mon sens, le mot de M. de Montlosier sur les évêques : « Si vous leur ôtez leur croix d'or, ils en prendront une de

bois; c'est une croix de bois qui a sauvé le monde. »

Ce ne fut pas non plus sans autorité qu'il s'éleva contre la création du papier-monnaie. Armé de tous les désastres qu'avait amenés le système de Law, il peignit, comme s'il les voyait, tous les fléaux que nous allions devoir à la résurrection des assignats. Des peintures si prophétiques auraient dû, comme un rempart moral, protéger nos caisses contre la banqueroute, et il peut sembler surprenant que de telles menaces n'aient pas eu plus de retentissement. Ce n'est pas sa logique qu'il en faut accuser; la faute est dans le clinquant dont il l'habille. On ne conçoit pas qu'un homme, qui s'est donné pour le disciple de Démosthène et de Bossuet, ménage si peu l'oripeau de ses métaphores. Il a beau reteindre et remettre à neuf toute cette friperie d'éloquence qui se pavane chez les revendeurs de rhétorique, ces haillons rajeunis n'en sont pas moins des loques.

Il combattit aussi avec talent, lui, fils de plébéien, la suppression des titres nobiliaires. Il y avait peut-être là quelque désintéressement; personne ne voulut s'en apercevoir. Les nobles ne virent, dans ce duel avec le tiers-état, qu'une usurpation de sa roture sur leurs priviléges, qu'un désir arrogant de se faire passer pour un des leurs. Ils lui reprochèrent tout bas l'insolence de soutenir en égoïste une cause qui n'é-

tait pas la sienne, et, tout en acceptant le réquisitoire, ils repoussèrent en secret l'avocat. Le peuple fut encore plus sévère. Lorsqu'un des siens sort de ligne, il n'aime pas à le voir manquer de respect à son berceau et protester contre sa naissance. L'abbé Maury est trop madré pour renier son origine; mais il a l'air de l'oublier. Ce déguisement de mémoire ne lui réussit pas; on ne lui en sut gré d'aucun côté. Il crut être généreux, et sa grandeur d'âme irréfléchie ne fut, aux yeux des uns, qu'une vanité; aux yeux des autres, qu'une ingratitude.

Un des discours qui lui fit le plus d'honneur, ou qui du moins servit le mieux son élévation, fut celui où il s'opposait à la réunion du comtat Vénaissin à la France. Il fut le seul de son parti qui montra une connaissance approfondie de la question: et cette espèce de catilinaire chronologique atteste en effet de sérieux travaux sur les possessions de l'Église. Il est évident que l'abbé Maury avait, sous le rapport domanial, soigneusement étudié l'histoire; mais au lieu d'en faire un flambeau, il lui donne un air de massue, qui n'écrase pas que ses adversaires. La reconnaissance de Rome n'en n'est que plus méritoire. Cette assommante plaidoirie valut à son auteur la faveur du saint-siége, ce qui semblerait impliquer que la tiare n'exempte pas complétement des faiblesses de l'huma-

nité, et que, se comprenant dans ses indulgences, un pape pourrait bien, comme plus d'un critique, se dispenser de temps en temps de lire ce qu'il approuve.

Malgré la rigueur de nos jugements, on aurait tort de conclure que l'abbé Maury n'était qu'un homme médiocre. Quoiqu'en général dans le monde les petits esprits fassent les plus grands pas, on parvient difficilement, sans d'éminentes qualités, au renom qu'il s'était acquis. Ces qualités sont réelles; mais, il faut bien le dire : il dut sa célébrité passagère beaucoup moins à ses belles facultés qu'à son adresse, beaucoup moins à son adresse qu'à la place qu'il s'était choisie. Quand il parut à l'Assemblée, Mirabeau avait déjà tout balayé devant sa parole. On n'osait l'attaquer que de loin. Il avait des ennemis, et pas d'antagonistes. L'abbé Maury fut le sien, et se posa de suite, non pas seulement en contradicteur, mais en rival. Cette témérité fit sa fortune. On prit son audace pour un certificat de force et de puissance. On lui supposa la vigueur contre laquelle il se dressait. On crut que, pour combattre un tel athlète, il fallait se sentir son égal, et on s'imagina qu'il se montrait le géant qu'il voulait être. Ses efforts lui tinrent lieu de victoires, et, soit dit sans paradoxe, ce qui fit la réputation de l'abbé Maury, c'est moins son talent que le génie de Mirabeau.

Quand une société nouvelle travaille à jeter bas

l'ancienne, il y a incontestablement quelque mérite à se ranger contre les démolisseurs, à ramasser, soi seul, les débris du vieux monde, pour le reconstruire en face du désert qui se fait. Ce mérite fut celui de l'abbé Maury, et il déploya dans son ingrat labeur plus d'habileté qu'il n'en faut pour avoir place en nos souvenirs. Cette place pourtant, il ne l'a pas, même dans son parti. En vain Louis XVI lui écrivit-il qu'il unissait au courage de saint Ambroise l'onction de Chrysostome et l'âpreté sévère de Bossuet, les dévots de la royauté se montrent assez peu jaloux de sa mémoire. Cela ne tient pas entièrement, comme on pourrait le présumer, à l'abandon de ses premières opinions, au sacrifice qu'il crut devoir faire de sa constance, quand son intérêt l'exigea. Cela tient surtout à la nature frelatée de son talent. Il manque de conscience et de conviction. C'est toujours le tacticien, rarement l'honnête homme qui parle ; ses colères mêmes ont un air de calcul qui déroute la confiance. Il cherche, il trouve, il acquiert des idées; mais son esprit ne bat pas monnaie. C'est un joueur heureux et prodigue, qui ne dépense que le bien d'autrui.

Comme prédicateur, le chanoine de Lombez fut froid, redondant et ampoulé. Il ne perdit pas grand' chose de ces défauts en montant à la tribune. Quoique son impatience de discussion joue quelquefois la

chaleur à s'y tromper, on ne s'y trompe que par surprise; il s'enflamme sans échauffer personne. On ne peut lui refuser une sagacité prompte et pénétrante, une intelligence exacte des situations, et, dans mainte circonstance, l'art peu commun de toucher ce qu'il ne sait pas, de manière à faire croire qu'il le sait. Il ruse avec son ignorance, et, de peur qu'on ne l'aperçoive, l'emploie en guise de prudence et de modestie. Tout cela sent plus l'escrime que le combat. C'est moins un orateur qu'un prévôt de paroles, dont le fleuret ne fait pas mine de devenir une épée. Plus leste que varié, ses mouvements prévus sont toujours les mêmes, et d'un homme qui se pose au lieu de s'abandonner. Pas de jet, pas d'essor, pas d'emportement! Il est possible qu'il coure, il ne s'élance jamais. Il ne manque pas de souffle, mais il vous le fait perdre. Il abuse du point d'exclamation. Ses apostrophes, ses prosopopées de mauvais goût, sont plutôt encore d'un écolier que d'un rhéteur. Ses raisonnements diffus s'égarent en s'étalant. On devine d'abord où il veut aller, mais on ne sait pas où il va, et lui-même finit par n'y plus songer. Son éloquence stérile est comme ce lac où s'ensevelit Sodome : une eau claire et pesante, où l'on distingue des ruines et pas de vie : un désert qui remue pour ne conduire à rien.

Mirabeau avait de l'action sur son auditoire ; l'abbé

Maury, c'est tout le contraire : son auditoire a de l'action sur lui. Il en résulte que l'on écoute l'un et que l'autre s'écoute. Le premier est un vrai tribun, le second n'est qu'un déclamateur. Ceux qui ont assisté à leurs débats ne partageaient peut-être pas cet avis; mais nous, à la distance où nous en sommes, insensibles aux miracles d'une voix qui ne vient pas jusqu'à nous, au prestige de leur diction, nous ne pouvons les juger qu'à l'attitude, au port, au maintien de leurs phrases; et la perspective ne leur est pas également favorable. Celles de Mirabeau ont quelque chose d'abrupte et d'audacieux qui sent le volcan et dénonce la foudre; celles de l'abbé Maury sont lisses et arrondies; mais qu'est-ce pour nous que des rochers travaillés à la lime? Mirabeau, comme un Titan, entasse les uns sur les autres tous les mots de la langue; il en fait des montagnes, qui se voient de soixante ans de loin; Maury s'amuse à sculpter des colonnes qui n'ont pas de voûte à supporter, et que l'on prend de loin pour des troncs d'arbres morts.

Si, après avoir apprécié le côté artiste de l'orateur, nous voulions mesurer l'homme d'État, nous serions peut-être encore moins indulgent. Il n'a dans ses discours ni prudence, ni économie, ni sobriété, ni franchise. On a prétendu, je le sais, que la politique n'était que l'art de bien mentir; mais cela me paraît une

grosse erreur. Je suis, au contraire, d'avis qu'il ne faut dire que ce qui est, et que ce qu'on pense. J'ajoute seulement qu'il n'est pas nécessaire de dire tout. L'abbé Maury ne s'inquiète pas de cette restriction. Il exagère ou défigure souvent les faits, et, dans ses inductions, il va presque toujours plus loin que sa pensée. On ne peut nier qu'il s'était fait l'avocat d'une cause presque jugée avant d'être plaidée; mais il a contribué à en hâter le dénoûment par ses inconséquences, ou, si vous aimez mieux, ses étourderies. Il a fait croire avec raison, comme l'écrivait M. de Toulongeon, qu'il voulait plutôt l'avoir défendue que gagnée.

Quand s'allume dans les États une de ces fièvres incendiaires, qui menace de dévorer le corps social, il faut savoir faire la part de l'avenir et du feu, et ne pas s'obstiner à vouloir maintenir l'édifice tel qu'il est. C'est une science dont l'abbé Maury ne s'est jamais douté. Il n'y a qu'un moyen de remédier à ce qui tombe, c'est de ne pas miner ce qui s'élève. Il ne l'essaya même pas. Incrédule au progrès, il se cramponnait de mille manières à un passé vermoulu qui craquait de toutes parts. Peine inutile! il aurait eu autant de bras que les dieux les mieux fournis de l'Hindoustan, qu'il n'aurait pas eu assez de mains pour le retenir. Conservateur intraitable, il est à la tête de ceux qui ont tout perdu en voulant tout garder.

Ceux qui, suivant l'heureuse expression d'un contemporain, l'ont pris pour le chef d'un parti dont il n'était que la trompette, ont longtemps soutenu qu'il était supérieur à Mirabeau. En quoi? Si ce n'était pas par la parole, ce n'était pas non plus par la moralité. Était-ce par la profondeur du coup d'œil et l'interprétation savante des événements? A ce compte, il aurait pu arrêter la révolution, que Mirabeau songeait à enrayer. D'où vient qu'il ne l'a pas fait, lui, qui joignait, à l'avantage de se bien porter, celui d'avoir lutté dès l'origine contre les périls de la situation? Il ne faut point, au reste, s'abuser là-dessus : ils ne le pouvaient ni l'un ni l'autre. Mirabeau, s'il eût vécu, n'eût pas plus sauvé la France par ses discours que l'abbé Maury par les siens. A moins d'avoir en main le pouvoir et la force pour la soutenir, l'éloquence entraîne plus d'esprits qu'elle n'en ramène. Elle peut susciter des orages : il est rare qu'elle les détourne, et plus rare qu'elle les prévienne. La parole est un éperon, presque jamais un frein.

On peut dire avec vérité que, dans cette longue guerre de tribune, l'abbé Maury ne s'est illustré que par ses défaites. Il n'est pas resté dans la mémoire un seul de ses discours. On n'en cite pas même des fragments. C'est peut-être injuste, mais cela est. On n'a retenu de lui que des saillies, qui attestent autant de

gaieté que de sang-froid, autant de courage qu'il avait d'abord laissé soupçonner de timidité. Elles sont si connues, qu'on pourrait se croire dispensé de les rapporter; ce serait à tort. Ne montrer que le côté sérieux des gens, c'est ne nous donner que la moitié de leur physionomie. C'est une moitié de visage, qui n'est pas même un profil. Ses bons mots d'ailleurs eurent quelquefois plus d'influence que ses harangues. Il démonta un jour Mirabeau, qui menaçait de l'enfermer dans un cercle vicieux, en lui jetant à brûle-pourpoint cette mordante plaisanterie : « Quoi, M. de Mirabeau, est-ce que vous allez venir m'embrasser ? » Cela n'est peut-être qu'un calembour, mais à la guerre toutes les armes sont bonnes, quand elles blessent, et son adversaire fut blessé.

Son opposition sans relâche aux principes de la révolution l'exposa souvent aux violences du peuple, et si souvent, qu'il ne sortait plus sans avoir en poche quelques-unes de ces brutales précautions, qui sont aussi des réponses. « Voilà l'abbé ! » s'écrièrent une fois des fanatiques en le voyant passer. « Envoyons-le dire la messe à tous les diables. » — « Soit, mais vous viendrez me la servir, et voici mes burettes ! » Ces burettes d'un nouveau genre étaient chargées à balle, et la messe ne fut pas dite : il ne se trouva ni diacres, ni enfants de chœur pour la répondre. — « L'abbé à la lanterne ! »

hurlèrent une autre fois d'autres insensés. — « Eh ! quand vous me mettriez à lanterne, y verriez-vous plus clair ? » Cette répartie le sauva. Le peuple n'en était pas encore à se faire, comme Néron dans ses fêtes, des flambeaux avec des hommes. On rit, et on le laissa s'éloigner : on prétend même qu'on l'applaudit. Il y a toujours de la ressource en France, tant qu'on a sous la main quelques traits d'esprit à décocher : ce sont des flèches qui servent de bouclier.

Telle fut la carrière oratoire et militante du belliqueux abbé. Il ne mit que deux ans à la parcourir, et ce court espace de temps comprend en entier la seconde période de sa longue existence. Ce n'est pas, en effet, au nombre des années qu'il faut calculer la durée de la vie, mais au nombre des actions ou des travaux qui la remplissent, au nombre des obstacles qui la traversent ou des pensées qui s'y succèdent. A ce compte, on peut vivre bien longtemps en quelques jours, et ce fut le sort de l'abbé Maury. Quel qu'ait été le résultat de ses efforts, il avait livré suffisamment de combats pour en vieillir, et il avait besoin de se reposer. Le repos, c'était de se taire, et l'Assemblée constituante, en se retirant, le condamna à un régime qu'il n'eut pas trop de peine à observer.

Le prêtre académique avait fait place au député, au politique théâtral et à courte vue, qui croyait que réta-

blir est synonyme de fonder, et que ambition signifie vertu ; la clôture de la session le rendit à l'Église. Ébranlée depuis si longtemps par le philosophisme, et privée de défenseurs, l'Église appauvrie s'en réjouit comme d'une conquête, comme d'un présage de résurrection ; présage fallacieux, qui pourrait faire supposer qu'il y a des jours où la fille de Dieu n'est pas complétement dans la confidence de son père. Après avoir passé par l'autel pour devenir tribun, le législateur y repassa pour devenir courtisan. Nous le suivrons dans ses dernières évolutions.

III.

L'intrépidité de l'abbé Maury finit avec son mandat. La frayeur lui revint quand l'assemblée ferma ses portes : il eut peur des suites de son courage. Cette crainte était assez fondée, et on pourrait en faire honneur à sa prévoyance : ses contemporains ne l'attribuèrent qu'à sa vanité. Il crut anéanti un pays où il ne pouvait plus pérorer, et, abandonnant la France au veuvage de sa parole, il s'expatria vers la fin de 1791. Il est possible que ce fut raisonnable ; ce n'était pas généreux. Plus il voyait de périls s'amasser autour d'un trône qu'il avait essayé de raffermir, plus

il était magnanime de rester. L'inutilité du combat ne le rend que plus héroïque; mais on ne s'ordonne pas d'être un héros, et l'abbé Maury ne se trouva rien à dire, quand ce fut au cœur à parler.

Appelé à Rome par Pie VI, son entrée dans la capitale chrétienne fut une espèce de triomphe, bien capable d'aveugler sa modestie, s'il en avait, et de lui faire oublier l'humilité, s'il se souvenait d'en avoir eu. Le pape, lui tenant compte de sa persévérance à soutenir les droits de l'Église, voulut ignorer qu'il l'avait plus d'une fois scandalisée par des écarts de régime assez peu orthodoxes, et des mœurs passablement hasardées, même pour un mousquetaire; il le fit archevêque de Nicée *in partibus*. C'était son premier pas dans le chemin des grandeurs, un chemin, où il faut beaucoup de tête pour marcher droit. Il donna raison à ceux qui supposaient qu'il y marcherait de travers.

Le souverain pontife ne se borna pas à cette première rémunération ; bientôt après il le chargea d'aller à Francfort, en qualité de nonce apostolique, assister au couronnement de François II. On ne dit point qu'il réussit dans sa mission, qui avait peut-être des difficultés dont on ne se doute pas ; mais c'est peu important. Ce voyage ministériel n'était probablement qu'un prétexte. Le pape, qui ne cherchait qu'une

occasion de le récompenser, le récompensa comme s'il eût été aussi fin diplomate qu'on le croyait grand orateur. Revenu de la tribune au giron du sacerdoce, l'émigré de la Constituante reçut la barrette de cardinal et le riche évêché de Montefiascone. L'avocat d'office de la noblesse était enfin devenu prince : il aurait dû s'en tenir là.

Les guerres d'Italie ne lui laissèrent pas le temps de jouir de ses nouvelles dignités et de consacrer à la littérature, qu'il avait trop négligée, les loisirs de son administration. Rouillé par la politique, son esprit aurait eu besoin, pour se retremper, d'une vie calme et laborieuse, et il ne put ni la trouver ni se la faire. Le vent de la République, qui soufflait sur les couronnes, ne lui permit pas de réparer la sienne. On serait tenté de s'en plaindre. Je doute pourtant qu'il fût parvenu à ressaisir le nom qu'il s'était promis, et que la bienveillance avait paru lui réserver. Il n'avait pas de ces organisations puissantes, qui mettent à contribution les orages, et ne font que changer de grandeur en changeant de position. Les hommes, dont la pensée suit l'ascension de leur fortune et garde sa hauteur, quand leur sort redescend : qui, grands dans les affaires, en sortent sans déclin, et reprennent leur génie où ils l'avaient laissé, pour le conduire où il devait aller ; ces hommes-

là ne se rencontrent pas une fois par siècle. Les abbés Maury sont moins rares. Ils ont, pour s'élever, deux routes à choisir; c'est déjà beaucoup. Ils peuvent à leur gré quitter l'une pour l'autre ; mais ils ne peuvent pas les suivre alternativement toutes deux. Celle qu'ils abandonnent s'efface derrière eux, et ils ont beau la regretter, ils ne la font point revenir : les regrets ne réparent pas, et les remords n'ont jamais rien ressuscité.

Une femme célèbre, et justement célèbre, s'imagina que l'empereur avait déclaré la guerre à la Russie, uniquement pour lui chercher noise, et elle a fait, pour le prouver, un livre qui ne le démontre pas. Le nouveau cardinal eut à peu près la même faiblesse. Il ne fit pas de livre pour nous le persuader, mais il crut fermement que la République française n'étendait ses victoires que pour l'atteindre. Il est présumable qu'il avait tort, et il se conduisit comme s'il avait raison. Il mit une blouse de charretier sur sa robe rouge (on prétend que cela le déguisait fort peu), et il s'enfuit, en jurant, devant nos armes. Il avait tellement peur de devenir une de nos conquêtes, qu'il ne s'arrêta, dit-on, qu'à Saint-Pétersbourg. Il y a lieu de penser qu'il n'alla pas jusque-là ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il alla le plus loin qu'il put. Cette épouvante paraît d'autant plus extraordinaire, qu'ayant

perdu l'occasion d'être conquis, il n'eut, quelque temps après, rien de plus pressé que de s'offrir.

En Russie, ou ailleurs, ses occupations d'exilé se bornèrent à correspondre avec l'aîné des Bourbons, alors retiré à Mittau; puis, le sacré-collége s'étant assemblé à Venise pour procéder à l'élection du successeur de Pie VI, il reprit le chemin d'Italie. Après les opérations du conclave, il accompagna le nouveau pontife à Rome, où il résida comme ambassadeur de Louis XVIII. On affirme qu'il fit tout ce qui dépendait de lui pour que ces fonctions ne fussent pas une sinécure; mais avant de relever la charge, il eût fallu relever le maître qui la lui confiait, et cela demandait plus que de l'adresse. Il fut obligé d'y renoncer, et, cessant de mêler ses agitations mutines aux complots sournois et débiles de son monarque *ad honores,* il se résigna, en maugréant, à l'emploi, difficile pour lui seul, de négociateur qui n'a rien à négocier.

Il échangeait de temps en temps, et suivant les saisons, le séjour officiel de Rome pour celui de Montefiascone; mais cette vie sans accidents convenait mal à sa nature aventureuse. Il avait, dans ses pérégrinations, tourné le dos au charme sédentaire de l'étude, et il ne pouvait plus s'y laisser ramener par l'espoir de se survivre. Indolent et avide d'émo-

tions, il n'avait plus le bon esprit d'aller chercher le travail : il fallait que le travail vînt le prendre, un travail tumultueux comme les secousses des partis. Le repos n'était pour lui qu'une fatigue : et, mécontent du port comme un vieux marin du rivage, il préférait, au calme salubre et vivifiant de l'Église, la fièvre et les tourmentes de la politique.

Il était las de ne pouvoir remuer. De cette lassitude à l'ennui il n'y a souvent qu'un pas, et monseigneur s'ennuya. Il s'ennuya d'être loin de Paris, qu'il se rappelait sans cesse. Il brûlait de revoir ce théâtre de ses premiers succès, et il écrivit à Napoléon pour lui demander l'autorisation d'y rentrer. Espérait-il rentrer en même temps dans sa jeunesse? Ce serait possible. Nombre de gens s'imaginent qu'on ne vit que dans son pays. Les années qu'on passe ailleurs ne font pas partie de notre âge. Peut-être est-ce pour cela qu'on aime à présent les voyages; c'est un moyen de se prolonger.

Napoléon, qui allait si volontiers au-devant des réputations et des talents, n'était pas de caractère à repousser leurs avances, et il accueillit généreusement celles de l'abbé Maury. On a prétendu qu'il ne vit alors en lui que l'avocat d'un trône, qui pouvait en défendre un second : il y a tout à parier qu'il y vit autre chose ; on risque fort de se tromper, en mesurant à

ses propres regards la portée de coup d'œil de l'empereur. Ce qui nous semble évident, c'est qu'à cette époque, soit que cette opinion fût juste, ou soit qu'elle ne le fût pas, l'abbé Maury était encore la plus haute expression de son parti. C'était, pour ainsi dire, avec lui, toute la pensée de la vieille France qui venait s'incorporer à la nouvelle, l'antique monarchie qui venait se fondre dans l'Empire; c'était le principe du droit divin, représenté par un prélat, faisant acte d'adhésion aux principes populaires de 89 incarnés dans Napoléon; cela pouvait bien servir de contre-poids aux faiblesses de l'homme. C'est peut-être ainsi qu'en jugea l'empereur. Le ministre de Louis XVIII ne fut plus, à ses yeux, qu'un plénipotentiaire du passé venant donner publiquement la sanction des siècles à sa couronne de fraîche date, et il en prévint les services par des grâces. Il le fit d'abord reconnaître cardinal français, et le dignitaire de Rome fut, en qualité d'aumônier, attaché au roi de Westphalie. Ces faveurs étaient pour lui une sorte d'initiation qui l'associait au monde moderne, et le séparait du monde où il était né. Il en rajeunissait à vue d'œil, et c'est sans doute ce qui explique pourquoi il ne tarda pas à se conduire en jeune homme.

L'ancien abbé de cour n'avait pas plus que tant d'autres abjuré dans l'exil sa science de courtisan ; on

assure même, avec assez de vraisemblance, qu'il y fit de nouveaux progrès. « Où en êtes-vous avec vos Bourbons ?» lui demanda une fois l'empereur, qui n'était pas toujours fâché d'embarrasser les gens, et qui était, à coup sûr, moins curieux de savoir ce qu'il pensait que ce qu'il dirait.— « Sire, mon respect pour eux est inaltérable ; mais j'ai perdu sur ce point la foi et l'espérance; il ne me reste plus que la charité. » On voit que s'il traitait la mémoire comme les deux premières vertus théologales, il n'avait pas du moins perdu l'esprit. Il faut en avoir à revendre pour en prêter à l'ingratitude : et on ne saurait se le dissimuler, il était ingrat. La France était certes bien libre de ne pas s'occuper des débris d'une maison qu'elle avait elle-même renversée; et elle avait d'excellentes raisons de n'y pas songer; mais lui, il en avait peut-être d'aussi bonnes pour y penser, et de meilleures pour ne pas donner si crûment un gage si absolu d'oubli.

En se rappelant qu'il avait été courtisan, il se souvint aussi qu'il avait été académicien ; et il voulut achever de se renouveler, en reprenant son ancien grade. Tout serviteur qu'il était d'une religion d'humilité, il ne pouvait pas se résoudre à négliger une gloriole. C'était son devoir, d'ailleurs, de ne pas laisser, en fait d'hommages, le cardinal au-dessous de

l'abbé. Une place était vacante à l'Institut, il s'y présenta, et l'héritier de Pompignan fut admis comme successeur de Target. Cette seconde nomination était tout aussi méritée que la première. Ses droits étaient restés les mêmes : il avait seulement vingt-cinq ans de plus, ce qui pourrait bien compter pour quelque chose de moins.

Personne en France ne connaissait alors les exploits littéraires de l'ex-abbé Maury; mais on savait, ou l'on croyait savoir, qu'il avait été l'adversaire quelquefois heureux de Mirabeau : et d'anciennes beautés, devenues dévotes, avaient ouï parler de ses sermons. Il fut bientôt convenu que le discours du récipiendaire serait un phénomène. On n'aurait, se disait-on, jamais rien entendu de pareil. Cela ne fut vrai que du mauvais côté; le prodige n'était qu'un monstre. Ce magique discours parut la perfection de l'ennui, et passa généralement pour un des péchés mortels de l'auteur, qui, sous ce rapport pourtant, était déjà plus qu'au complet. Son organe autrefois si sonore, et qui, s'il ne l'avait pas faite, avait puissamment aidé sa réputation, était alors plus enroué qu'harmonieux, et ce qu'il débitait n'en dissimulait pas l'infirmité. Pour achever sa défaite, le directeur de l'Académie l'appela, comme il l'avait exigé, monseigneur. Ce titre pompeux eut l'air d'une

épigramme contre l'orateur, dont l'éloquence n'était rien moins que seigneuriale. Cette singulière déférence de l'Institut n'eut d'autre effet que de le faire assimiler au cardinal Dubois, qui s'était fait administrer les mêmes marques de respect. Il avait plus de talent et d'esprit que ce valet empourpré du régent, mais sa morale n'était guère plus pure, et s'il prêchait mieux que lui, ce n'était pas d'exemple.

Un de ses confrères, qui n'était pas moins comte qu'il n'était cardinal, et que dans l'intimité académique on appelait tout bonnement monsieur, trouva mauvais, ou plutôt ridicule, que la république des lettres montrât tant de complaisance pour une morgue de parvenu, et il lui dit avec humeur : « Vous croyez donc valoir beaucoup ? »—« Très peu, quand je me considère; beaucoup, quand je me compare. » Ce mot (qui est de Voltaire) valait certainement mieux que tout son discours.

Cette séance de réception, dont il s'était promis merveille pour sa renommée, où devait se montrer dans toute sa splendeur la résurrection de son génie, n'en fut à proprement parler que l'enterrement. C'est sans doute cette espèce de convoi oratoire qui fit dire à Chénier, auquel on en demandait des nouvelles : « Je n'y ai point assisté, mais j'ai été le voir passer. »

Tout enterré qu'il était, monseigneur avait trop de tact pour ne pas s'apercevoir de sa déroute, et ce fut dans l'intention fort naturelle de la faire oublier, autant que pour répondre à ce nouveau baptême de l'Académie, qu'on s'obstinait à prendre pour l'extrême-onction, qu'il republia, sous le millésime impérial du siècle, ses discours choisis et son *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Le mérite de cette édition trop peu perfectionnée, et un peu trop augmentée, fut signalé à notre attention par les fanfares de M. Dussaulx, premier trombonne du *Journal des Débats*. Ce fut peine perdue ; les oreilles, à cette époque, étaient plus d'airain que ces trompettes.

La postérité ne sait rien et ne saura jamais rien des discours choisis du cardinal Maury, même de son fameux panégyrique de saint Vincent-de-Paul, qu'il garda longtemps comme une relique, et qu'il eut la mauvaise inspiration de ne pas garder toujours. Ce précieux morceau fit des miracles tant qu'il resta discrètement dans la châsse de son portefeuille ; il perdit toutes ses vertus, en échangeant le mystère de son cercueil contre le grand jour de la publicité. En fait d'ouvrages la lumière tue plus de saints qu'elle n'en fait vivre. Elle a porté un coup mortel au recueil dont nous parlons et je ne pense pas qu'il en revienne; s'il y a jamais eu des revenants, les livres à coup sûr

n'en sont pas. Personne aujourd'hui ne se souvient de celui-là : c'est justice. Mais on aurait tort de n'avoir pas plus de mémoire pour l'*Essai sur l'éloquence de la chaire,* et les réflexions sur les sermons de Bossuet. Ces deux écrits forment un volume qui doit rester, et qui restera ; on décidera plus tard à quel rang.

Cette publication n'avait pas qu'un but d'amour-propre. Maury s'était flatté de devenir grand-maître de l'Université, et il jugeait convenable de remettre sous nos yeux tous ses titres. Il en avait peut-être bien quelques-uns, mais le talent ne suffit pas pour être à la tête de la jeunesse. Il faut autre chose que des phrases pour la gouverner, fussent-elles aussi saintes que savantes. On n'obéit guère qu'à ce qu'on vénère, et il eût été difficile de vénérer ce prêtre souple et intrigant, qui, malgré ses soixante ans, portait sa soutane en tapageur, et mêlait des propos de régiment à des mœurs de flibustier. Il avait si peu le sentiment des convenances, que même à l'Académie, où il s'était fait monseigneuriser, il ne laissait échapper aucune occasion de placer un mot grivois ou une anecdote scabreuse. Arnault racontait que, travaillant un jour au dictionnaire, la commission cherchait un exemple en vers de l'emploi du mot *autres*, et Maury proposa immédiatement un couplet de Collé, qui n'est

ni des plus purs ni des plus catholiques. Je suis d'avis d'employer la citation, dit un des assistants, si l'on met dans le dictionnaire qu'elle a été fournie par M. le cardinal.

L'empereur avait une connaissance des hommes trop exacte et trop sûre, une raison trop déliée et trop haute, pour confier l'instruction publique à un homme qui, durant une vie déjà longue, n'avait pas su s'instruire au respect de soi-même. Il pouvait fermer les yeux sur bien des fautes, mais il ne les récompensait pas. Et d'où vient, dira-t-on, s'il ne le jugeait pas digne de diriger l'éducation des enfants, qu'il ne le trouvait pas indigne de surveiller les intérêts de conscience et de religion des pères? D'où vient que, lui refusant l'Université de France, il lui donnait l'archevêché de Paris? Ceci est une question aussi complexe que délicate, que j'abandonnerais volontiers à l'histoire. Remarquons seulement que le clergé n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui, et qu'il commençait à s'y glisser des germes d'opposition, qui ne demandaient qu'à se développer. Remarquons que ce n'est pas Napoléon qui avait créé le rang de l'abbé Maury, et que, s'il avait jugé politique de le confirmer, il pouvait ne pas juger moins sage de le grandir sans le changer de direction. C'était peut-être un moyen de s'en débarrasser; c'était plus certainement

faire retomber sur qui de droit la faute d'une élévation dont il mettait, en l'exagérant, l'injustice à découvert. Qu'on examine ensuite s'il n'y avait pas, à cette époque, de sourdes ambitions qui voulaient se faire, des vertus religieuses, une arme contre le gouvernement, et s'il n'était pas habile de placer ces vertus sous une tutelle qui en affaiblissait l'autorité; qu'on recherche si, à ce moment, il n'y avait pas lieu de donner quelque satisfaction aux reproches des protestants qui se plaignaient ouvertement qu'on n'eût pas préféré la réforme au catholiscisme; qu'on voie si des dissensions d'intérieur, qu'il est inutile de rappeler, n'avaient pas présidé, pour punir le titulaire déchu, au choix d'un successeur humiliant pour lui; qu'on ajoute à ces considérations toutes celles qu'elles suggèrent, qu'on les pèse, et l'on aura peut-être alors la clef d'une nomination plus réfléchie, plus raisonnée qu'on ne pense; on aura peut-être à une question qu'il est facile de poser, les éléments d'une réponse qui n'est pas commode à faire.

Quoi qu'il en soit de cette énigme et de nos préparatifs d'explication, il n'en est pas moins vrai que l'ancien député du bailliage de Péronne, devenu cardinal, je ne sais comment, devint archevêque de Paris, je ne sais pourquoi. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que le Vatican refusa l'institution canonique; un

bref même du pape enjoignit au nouvel élu de renoncer à l'administration du diocèse de Paris, et de revenir à Montefiascone; Son Éminence (quelle épigramme que cette qualification !), Son Éminence n'en tint pas compte. Le Saint-Père ne lui pardonna pas cette insubordination, non plus sans doute que les peccadilles moins ecclésiastiques où l'entraînèrent ses grandeurs. Le vassal ne s'inquiétait guère des ressentiments de son suzerain, mais ils furent plus durables que sa fortune.

Le nouvel archevêque fut un administrateur plus tracassier qu'habile, qui ne sut guère que tourmenter son chapitre. Ses brusqueries temporelles ne l'empêchèrent malheureusement pas de songer de temps à autre au spirituel, et d'avoir par-ci par-là des retours de littérature sacrée. Il revint à la prédication, et ce ne fut pas avec bonheur : il ne réussit pas mieux à l'Église qu'à l'Académie; il avait plus de succès dans les coulisses. Plus courtisan que prédicateur, le prélat, malgré son caractère fougueux, ne tonnait dans la chaire qu'avec ménagement. Tout en reprenant le vice, il avait peur de l'écraser; c'eût été dans le fait une espèce de suicide. Quant à ses lettres pastorales, où il se croyait obligé de rendre compte des opérations de l'armée française, elles avaient un air de bulletin qui sentait plus l'état-major que le palais

épiscopal; c'étaient des mandements à la hussarde. Il ne racheta ces fautes de goût par aucune vertu publique ni privée. Il ne fut, quoique vieux, ni très-tempérant, ni très-décent, ni très-modeste, ni très-modéré. Il fut un grand seigneur fort leste, fort déluré de langue, et de mœurs plus qu'équivoques, un excellent dragon, un ambitieux sans scrupule, et pour tout dire enfin, un détestable prêtre.

Les malheurs de la France, qui depuis longtemps ne permettaient guère aux esprits de songer à ces scandales, atteignirent bientôt leur apogée, et mirent fin à ses excès aussi bien qu'à sa prospérité. Je ne sais si l'Opéra s'en plaignit, si quelques adeptes d'une philosophie caduque s'affligèrent de n'avoir plus à confondre dans leurs dédains l'autel et son premier ministre, mais la religion dut s'en réjouir. C'était le seul applaudissement qui pût se mêler à nos revers.

IV.

S'il eût été à la taille des événements de 1814, au niveau de ce duel sans pareil d'un homme avec l'Europe, quel rôle sublime pouvait alors jouer le cardinal Maury! c'eût peut-être été, pour le monde, un

spectacle aussi beau, aussi imposant que la lutte elle-même, de voir un saint vieillard associer par sa piété le ciel à nos efforts, appeler de toute l'autorité de ses cheveux blancs et de son ministère la religion régénérée au secours du régénérateur, jeter aux canons ennemis le défi solennel de ses prières, étendre de loin sur les hordes d'Attila le bâton pastoral qu'il tenait d'un héros, et, substitut volontaire du pontife, qui était venu sacrer la fortune du nouveau Charlemagne, allant seul, n'ayant pu le sauver, changer son front de diadème, et sacrer son adversité. Il ne fallait pour cela que des vertus, le courage et l'autorité qu'elles donnent, et il fut puni de ses vices par la lâcheté dont il fit preuve. Il ne pouvait plus se déshonorer, mais il pouvait encore se relever par quelque acte de dévouement et d'abnégation ; il ne fallait pour cela que du cœur, et il fut une fois de plus démontré que ce comédien n'en avait pas.

N'ayant pu ou n'ayant point osé soutenir et consoler le grand homme auquel il devait tant, c'était un devoir pour lui de protester contre l'apostasie de la victoire, et, quand le malheur jetait bas sa couronne, d'exhausser le respect jusqu'à sa chute ; il fut de ceux qui ramassèrent son sceptre pour le tendre à un autre. Archevêque par la grâce de l'empereur, on le vit déserter des premiers le lit de mort de sa puissance, et le

5 avril 1814, donnant encore un pitoyable exemple au chapitre métropolitain de Paris, il signa, sans hésiter, son acquiescement à la déchéance de Napoléon. Ce fut là son dernier acte politique, et il ne pouvait guère terminer plus tristement une plus déplorable carrière.

Tant de pusillanimité ne lui fut pas au reste très-profitable. Peu de jours après on imprima le bref du pape de 1810, demeuré jusqu'alors inédit, le bref où il lui refusait l'investiture, et lui ordonnait de revenir à Montefiascone. Le chapitre, effrayé d'une désobéissance dont il ne s'était pas jusqu'alors affecté, et, craignant enfin tout-à-coup d'en partager la responsabilité, se sépara ouvertement de son supérieur, et, le forçant à son tour d'abdiquer, lui retira l'administration du diocèse. Que pensa-t-il alors lui-même de son assentiment public à la ruine d'un bienfaiteur, dont il portait encore sur la poitrine l'image et les insignes? C'était une bassesse perdue.

Le retour des Bourbons devait être le signal d'exil de leur ancien défenseur, du champion jadis obstiné de leurs prérogatives; il le sentit. Il sentit que, après avoir fui le camp des bannis, un transfuge de leur malheur n'avait rien à demander à leur prospérité, pas même de tolérance: et, laissant derrière lui un mémoire apologétique qui ne l'excuse pas, mais qu'il

croyait irréfutable (le conseil de l'enfer, disait-il, ne le réfuterait pas), il partit pour l'Italie.

Le choix de cette contrée, où il ne devait pas s'attendre à être bien reçu, ne nous paraît nullement impliquer la conscience de son bon droit. Il y était condamné par sa qualité de cardinal, et, vu son caractère inamovible, il avait quelque raison de supposer que c'était là qu'il lui serait, je ne dis pas le plus facile, mais le moins difficile de vivre. Il ne s'y rendait ni par ordre, ni par devoir, il n'avait pas beaucoup l'habitude de répondre à ses appels, ni par bravade, quoiqu'il fût un peu matamore, mais entraîné par la force naturelle des choses, et aussi, le dirai-je, par l'excès de sa présomption. Il avait tant de foi dans les ressources de son talent, qu'il regardait comme tout simple de convaincre d'erreur un pape, qui ne doit pas se tromper. Il ne croyait d'infaillible que sa propre éloquence, et, tranquille sur les suites d'une opposition qui pouvait passer pour une révolte, son orgueil lui donnait la sécurité de l'innocence.

Il s'imagina bientôt, à part lui, qu'il allait reconquérir le Vatican par sa parole, et qu'un nouveau triomphe l'attendait à Rome, sinon de suite, au moins dans un très-court délai. Il ne tarda pas à se dissuader. A peine au-delà des Alpes, on lui signifia une cédule du Saint-Père qui le suspendait de ses

fonctions et le dépouillait de ses priviléges. Sa confiance alarmée s'ébranla tout-à-fait, en mettant le pied dans les États du Pape, et elle ne put que s'affaiblir encore en avançant. Ce fut alors qu'il s'aperçut, mais trop tard, que l'Italie ne serait plus pour lui ce qu'elle avait été. Il l'avait quittée maternelle ; il la retrouvait marâtre. Il allait lui redemander un palais; il n'y trouva qu'une prison.

Le souverain pontife (et lui seul pouvait avoir tant de mémoire) se souvenait de ces mandements, où on le sacrifiait sans miséricorde à César, et de quelques autres irrégularités moins pardonnables, qui, sans lui ressembler, rappelaient pourtant le reniement de saint Pierre. Il ne voulut ni le voir, ni l'entendre, ni même lire ses plaidoiries. Les saints n'ont pas de rancune, et ne se vengent jamais; mais ils peuvent punir, et ils punissent, à ce qu'il paraît, quelquefois. Le châtiment du pauvre cardinal fut aussi sévère que mérité. Que vouliez-vous qu'on fît, et qu'aurait servi l'indulgence? Il n'était plus d'âge à se corriger.

Pie VII, qui savait par expérience qu'on peut emprisonner les princes de l'Église, fit enfermer notre archevêque au château Saint-Ange. Il y resta six mois, et il en passa six autres dans la maison des Lazaristes de Rome, qui ne valait pas Fontainebleau, occupé d'être malade et de la composition d'un nouveau mé-

moire justificatif, où il en appelait à l'avenir des rigueurs et des préventions du jour. « Sa cause, y disait-il, il la déférait, loin du temps présent, à cette époque où l'on juge les hommes par les choses, et non pas les choses par les hommes; à ce tribunal des morts, où le calme porte la lumière dans l'âme, parce qu'on y cherche la vérité, et non pas la victoire. » L'idée est belle, et c'est, si je ne me trompe, à un grand maître qu'il la doit. Mais voilà le malheur d'une mauvaise vie, qu'elle gâte les armes dont on se sert pour la défendre ! La phrase est une pensée dans la bouche de Tacite : dans la bouche de Maury, la pensée n'est plus qu'une phrase.

Au bout d'un an d'incarcération, le captif obtint sa liberté, et cela grâce à la démission qu'il donna de son siége de Montefiascone et Corneto, si toutefois on peut appeler démission l'échange volontaire qu'il fit de ces principautés apostoliques contre une pension alimentaire de cinq mille piastres. Il y a des bonheurs qui se contenteraient du revenu de son infortune. Le pape, reconnaissant d'un abandon qu'il lui avait fait conseiller tout bas, voulut bien se réconcilier avec lui et le relever des interdictions dont il l'avait frappé. Il ne lui rendit pas sa faveur, mais il l'oublia. C'est indubitablement ce qu'il pouvait faire de mieux.

Le pécheur qui peut-être, il est permis de le sup-

poser, regrettait ses péchés plus qu'il ne s'en repentait, ne survécut pas de beaucoup à cette apparence de pardon. La solitude, protectrice des affligés, n'eut pas le temps de lui amener cette paix studieuse qui console les souffrances de nos derniers jours, ou la résignation qui les engourdit. Une affection scorbutique qu'il devait à son intempérance, mais qu'avaient sans doute exaspérée le chagrin et l'ennui, prit tout-à-coup d'incurables développements. Rien ne put arrêter l'invasion d'un mal qui s'était de longue date infiltré dans ses veines, et la corruption n'avait déjà presque plus rien à faire quand il acheva de mourir au commencement de 1817. Il était né à Valréas, dans le comtat Vénaissin, au mois de juin 1746. Il avait par conséquent un peu moins de soixante et onze ans.

La dernière heure, qui rassérène ordinairement les traits, n'en agit pas mieux avec lui qu'une satire. Quoi qu'il ait pu faire, il ne mérite pas qu'on en dise ce qu'on disait d'Alexandre Borgia, qu'en voulant s'en aller, son âme lui était restée sur la face; mais à peine expiré, on aurait pu croire que Dieu avait reporté sur le cadavre toutes les souillures de l'homme. Il devint si hideux, que, voulant, suivant la coutume, l'enterrer à visage découvert, on fut obligé de lui mettre un masque. Ce n'est pas sa mort qui en avait besoin, c'est sa vie.

Pasquin, l'éternel endosseur de toutes les épigrammes de Rome, profita de la circonstance pour lui confectionner cette épitaphe provisoire, qui a le malheur d'être aussi durable qu'une vérité :

Qui giace Maury, Gallo porporato,
Che, vivo o morto, fù sempre mascherato.

Ce qui ne veut pas dire qu'il porta toujours le masque, et, en effet, il ne se déguisa guère, mais qu'il ne fut jamais qu'une mascarade. Pasquin, sous ce rapport, avait raison. Archevêque ou non, l'abbé Maury ne fut pas autre chose qu'un prêtre de carnaval.

Les torts de l'homme, dit Schiller, se couchent avec lui dans sa fosse, et n'en ressortent pas : la mort efface tout. Je ne garantis pas que cela soit parfaitement exact; mais si elle n'éteint pas tous les ressentiments, elle doit au moins les adoucir; et c'est ce qui eut lieu pour le cardinal Maury. Une fois qu'il appartint sans réserve à une juridiction plus haute encore que celle du pape, le Saint-Père parut ne plus se souvenir des erreurs d'un fils qu'il avait disgracié, et il désigna lui-même la place où on devait l'inhumer. Cette clémence méritoire ne me paraît pas surnaturelle. Il le donna pour compagnon de tombeau à deux prélats célèbres du XVIe siècle, les cardinaux

Baronius et Tarugi, et c'est entre leurs deux cercueils qu'il repose dans l'église de Santa Maria in Vallicella. Pour compléter ces honneurs funèbres, le poëte latin Morcelli lui décerna une belle inscription tumulaire, où il l'appelle SANCTISSIMUS : ce qui ne peut pas manquer d'être fort poétique, s'il est vrai que la poésie ne soit qu'une fiction ou ne vive que de mensonges.

Ainsi finit un homme qui, sacrifiant tout à sa fortune, passa la seconde moitié de sa vie à miner la réputation qu'il avait acquise dans la première. Nommé deux fois membre de l'Académie, il eut deux fois à prononcer le panégyrique de son prédécesseur, et personne n'a prononcé le sien, tâche qui, par parenthèse, n'eût pas été facile. Personne n'a fait publiquement son éloge, si ce n'est peut-être le duc de Nivernois. Lors de sa première réception parmi les quarante, ce grand seigneur littéraire lui adressa en face un compliment qui vaut bien le *sanctissimus* de Morcelli : « Vous avez fait pour saint Vincent-de-Paul plus que n'avait fait sa canonisation même. » Il n'y a qu'au dix-huitième siècle qu'on pouvait trouver de pareilles hyperboles. Nous sommes, nous, plus réservés ; et je doute que, faisant moins pour sa mémoire, que son talent n'a fait pour un bienheureux, on canonise aujourd'hui l'abbé Maury.

V.

Ce n'est pas le tout d'être implacable, il faut encore être juste, et nous devons à l'équité de compléter cette triste oraison funèbre. Si notre satrape ecclésiastique a trop souvent par sa conduite effarouché la religion des fidèles, il n'en est pas moins constant que, pour balancer ses pernicieux exemples, il nous a laissé un excellent livre; c'est quelque chose dans un temps comme le nôtre, où la corruption des mœurs n'influe que trop souvent sur la corruption de la langue, où les mauvais ouvrages se paient si cher qu'on ne fait pas même crédit aux bons.

L'*Essai sur l'éloquence de la chaire* est une œuvre utile et d'un ordre supérieur. Il ne se recommande peut-être pas par la profondeur des idées, par l'imprévu des aperçus, mais c'est presque partout une application des qualités de l'orateur à la critique, dont notre littérature offre peu de modèles. L'auteur relève heureusement l'aridité des préceptes, et des préceptes connus, par l'éclat et la nouveauté des images. Ses analyses sont brillantes, ses appréciations pleines en général de finesse et de sagacité, hormis cependant quand il compare Fénélon à Hercule. Cela ne me pa-

raît pas d'un paganisme très-expérimenté. Si Fénélon par hasard ressemble à quelque Dieu de la fable, ce n'est pas à coup sûr au porte-massue de l'antique Olympe. On n'a jamais songé à le surnommer le lion de Cambrai : il a séduit beaucoup de monde, mais il n'a, que je sache, dévoré ou écrasé personne.

Un autre reproche qu'on peut adresser à l'abbé Maury, car il n'est pas du tout cardinal dans cet ouvrage, c'est d'être quelquefois par trop tranchant. La peur de paraître céder à des jugements convenus lui fait adopter trop résolument des opinions qui ne sont pas fondées, ou qui semblent du moins très-contestables. Je crains aussi que sa chaleur, qui est réelle, ne puisse de temps en temps se prendre pour de l'exagération, et son enthousiasme pour un emportement de commande. Il n'y a rien qui refroidisse comme une ébullition d'éloquence hors de propos; elle fait baisser votre thermomètre d'autant de degrés qu'on veut le faire monter. Peut-être aussi l'habile critique vise-t-il trop souvent à nous surprendre par l'inattendu de ses blâmes ou de ses éloges : peut-être veut-il trop souvent avoir l'air de créer ce qu'il examine; mais, somme toute, ce livre atteste une imagination féconde, une instruction étendue, une mémoire richement meublée. Il est écrit avec une élégance qui n'exclut pas la force, et prouve qu'avec

plus d'énergie dans l'âme, et une raison mieux dirigée, l'auteur se fût élevé moralement avec autant de facilité qu'il s'est perdu.

Ces réflexions sur le génie n'indiqueraient-elles pas, que, s'il s'en fût donné la peine il était capable d'en réverbérer quelquefois les éclairs? « C'est le privilége d'un petit nombre de sages d'apercevoir dans le lointain l'éclat et les heureuses influences du génie, malgré les nuages dont la prévention et l'envie l'enveloppent au moment de sa naissance. Ils ressemblent à ces voyageurs placés sur des hauteurs au moment du lever du soleil, et qui voient luire au loin ses rayons sur le sommet des montagnes occidentales, avant que l'astre étincelle du côté de l'Orient. L'expérience de tous les temps et de tous les lieux atteste que les contemporains des grands hommes, non-seulement ne profitent jamais de leurs travaux, mais leur refusent surtout la gloire qui leur appartient, et lèguent cette dette à la postérité, toujours chargée de réparer ces éclatantes injustices. D'ailleurs ne sait-on pas qu'il faut l'intervalle de plusieurs générations, pour développer les semences du génie, et mûrir la reconnaissance des peuples? »

Personne, en parlant de la religion, n'a mieux prouvé que l'abbé Maury combien le talent peut simuler la conviction. « Qu'est-ce que la religion?

Universitas BIBLIOTHECA

écrit-il. Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la divinité et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée : un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Être-Suprême un père. » Quand on comprend si bien ses préceptes, comment se fait-il qu'on les pratique si peu? C'est que n'ayant pas de conscience, il ne croyait pas sans doute avoir besoin de supplément.

On ne connaît guère aujourd'hui de ce livre, qu'on ne lit pas plus que tant d'autres qui ne méritent pas cette négligence, on ne connaît guère que ce qu'il dit et ce qu'il cite du missionnaire Bridaine, un Exorde surtout qu'il admire à outrance, et qu'il rapporte, non pas textuellement, mais pour l'avoir, assure-t-il, retenu en l'écoutant. « Ce morceau, remarque La Harpe, fait autant d'honneur à son talent qu'à sa mémoire. » J'en suis fâché, mais de quelque talent qu'il étincelle, sa mémoire serait bien un autre prodige, car il n'avait que cinq ans, lorsque le missionnaire

est censé avoir prononcé son sermon dans l'église de Saint-Sulpice, et il était encore en ce moment à Valréas. Je ne présume pas que l'acoustique eût fait alors assez de progrès pour y porter les paroles de Bridaine, quelque tonnantes qu'elles fussent.

Je ne lui fais pas un crime de cette supercherie qu'on peut mettre sur le compte de l'imagination, mais elle m'ôte de la confiance. Il est positif que les deux ou trois passages qu'il attribue à son sauvage prédicateur sont fort beaux; mais ils ne sont pour lui qu'une occasion de les mettre au-dessus ou à côté de ce qu'il y a de plus noble et de plus frappant dans l'éloquence, et comme il est certain qu'ils sont de lui, cela signifie mot à mot : Vous voyez que quand je m'y mets, il ne tient qu'à moi d'être le plus grand et le plus sublime des orateurs. Plus la fiction est transparente, plus son orgueil est visible. C'est de l'adresse, dira-t-on? Non : c'est mieux que cela. J'aime assez l'adresse, mais je déteste le charlatanisme.

Edmond Burke avait une haute idée de Maury comme orateur et comme publiciste, et dans quelques-unes de ses lettres, il lui envoie des coups d'encensoir à lui briser le visage, eût-il été de bronze ou de granit. Il ne se contente pas de s'agenouiller, il se prosterne devant son génie. Cette humilité m'est un peu suspecte. Je révère infiniment le talent de

Burke, et cette sagacité perçante, qui s'invente un avenir probable, pour en éclairer les détours: mais je suis loin d'adopter toutes ses opinions. L'homme de parti chez lui l'emporte sur le juge. Quand il regarde, il ne voit pas toujours ce qui est: il voit ce qu'il aurait le désir de voir, et il n'est que trop disposé à prendre ses espérances ou ses hypothèses pour des réalités. Je ne pense pas qu'il veuille aduler Maury, mais il est évident qu'il le flatte. J'aurais plus de confiance dans l'opinion de Chénier, qui, n'aimant pas l'auteur, n'en est que plus croyable, quand il dit du bien de l'ouvrage. Quoiqu'il ne lui épargne pas d'assez vertes critiques dans son rapport sur les prix décennaux, il le traite pourtant avec faveur, et son jugement est à peu près conforme au nôtre. Peut-être même est-il moins rigoureux, surtout quand il compare l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* à l'*Essai sur les éloges*, auquel je me souviens qu'il le préfère. C'est à tort. Il est possible que le livre de Maury soit d'une lecture plus facile que le livre de son confrère, dont le style trop tendu nous communique de sa raideur sans nous prêter de son élévation; mais il est moins original et moins puissant. Il pénètre moins avant dans les secrets de l'intelligence et du talent. Thomas d'ailleurs a de l'âme, Maury n'a que de l'habileté.

Les mêmes qualités, qui distinguent ce manuel di-

sert des jeunes tribuns du Christ, se retrouvent avec moins de fautes dans les *Réflexions sur les sermons de Bossuet*. On y a blâmé, quand elles parurent, non pas un excès d'admiration pour ce père moderne de l'Église, qu'on ne saurait trop admirer, mais la manière et le ton dont cette justice passionnée s'exprime. Le fait est que l'auteur semble faire de ces discours une sorte d'Amérique littéraire, dont il se donne tacitement pour le Christophe Colomb. On dirait qu'il veut en quelque façon s'approprier, en le jugeant, le grand homme qu'il examine, et il eût inventé ce prédicateur, qu'il n'aurait pas le verbe et plus fier et plus haut. Tout cela est un peu vrai; mais, ce qui l'est encore davantage, c'est que, à part quelques traits de mauvais goût, cette préface oratoire du génie de Bossuet est un des meilleurs morceaux qu'on ait écrits sur l'éloquence sacrée. Le panégyriste a su se montrer digne de celui qu'il loue, et sa manière de le comprendre et de l'apprécier l'élève parfois jusqu'à lui.

« Orateur en écrivant l'histoire, dit-il, Bossuet réunit dans un degré éminent, les talents les plus opposés. Il avait appris tout ce qu'il est permis à un mortel de savoir, et l'on aurait cru que, pensant à part, il inventait la langue dont il daignait se servir. Éloquent dialecticien, il mit son génie en contre-

poids avec toutes les erreurs du siècle, et les fit disparaître.....

« Bossuet est assez grand pour qu'il soit permis à ses plus ardents admirateurs d'avouer ses fautes, et il faut convenir qu'il devient quelquefois froid, lâche, minutieux et rampant : c'est que tous les extrêmes se touchent : et qu'entre un trait burlesque et un trait sublime, il n'y a souvent qu'une ligne. L'homme de génie monte si haut, qu'on le perd de vue; s'il s'arrête un seul instant, il s'abat; et plus son vol était hardi, plus sa chute est profonde: au lieu que l'écrivain médiocre est séparé de ces abîmes par l'immensité des espaces intermédiaires, et de même qu'il s'élève sans devenir grand, il tombe sans être au-dessous du commun.....

« Ses plans sont ordinairement vastes et heureux. On conçoit aisément que Bossuet ne peut se renfermer que dans un grand espace : encore cet espace est-il souvent trop étroit, et son génie en sort comme par bonds. C'est surtout dans ses écarts qu'il est sublime, et alors l'admiration qu'il inspire justifie l'irrégularité de sa marche, et fait sentir vivement le besoin qu'il avait de prendre son essor, pour mettre ses idées en liberté. »

Ce sont certes là de nobles idées largement exprimées, et l'on n'en doit que plus regretter le temps

qu'il a perdu à en exprimer d'autres, ou à n'en pas exprimer du tout. On pouvait, aux fleurs de l'arbre, s'attendre à plus de fruits, et il est fâcheux que l'ambition ait secoué si vite le riche espoir de l'automne. A supposer qu'il l'ait eu, il est fâcheux que l'abbé Maury ait échangé l'amour de la gloire contre une vaine avidité d'honneurs et de distinctions. Son talent et ses ouvrages ont droit à nos souvenirs, mais sa conduite les décrie dans la mémoire. Qu'on ne s'y trompe pas! les taches de la vie sont contagieuses; elles gagnent nos œuvres et défigurent nos plus belles pages. On a besoin d'estimer ce qu'on admire, et quand l'estime meurt, l'admiration s'éteint.

Déserteur de sa véritable vocation, le fils du cordonnier de Valréas est un nouvel exemple du danger qu'il y a, pour notre avenir, à faire de la littérature un marche-pied : elle est à elle-même sa récompense et son but. Cet homme, qui pouvait être si respecté et qui promettait de l'être, est mort dans le mépris et l'obscurité, ne laissant qu'un nom équivoque et des regrets qui ne le sont pas. Avocat constant du pouvoir, il n'en est l'élu que pour en être la victime; soldat opiniâtre de la légitimité, la légitimité le désavoue et le chasse comme un jacobin : le frère de Louis XVI traite le royaliste en régicide; défenseur de l'Église, le pape l'emprisonne comme un renégat, et rien n'est

immérité. Quelle leçon! quand le talent veut jouer un rôle qui n'appartient et ne peut appartenir qu'aux plus rares génies; quand, né pour l'étude, on veut, coûte que coûte, se lancer dans l'action : et, d'écrivain qu'on devait être, s'improviser courtisan ou homme d'État, on risque de laisser aux curieux une histoire comme celle qu'on vient de lire.... une histoire instructive qui n'instruira personne.

Juillet 1852.

H. DELATOUCHE.

I.

Il y a des hommes, et ils ne sont peut-être pas rares dans ce siècle, qui non-seulement sont fort au-dessus de leur réputation, mais très-supérieurs encore au talent dont ils font preuve. Leurs moyens de manifestation ne sont pas en rapport avec les exigences de leur esprit, et ils ne donnent qu'incomplétement leur mesure. Leur sensation ne peut pas se produire telle qu'ils la reçoivent : ils ne savent pas noter, tel qu'il se fait entendre à leur âme, le chant intérieur de leur pensée. Ces hommes-là, quoi qu'ils fassent, ne parviennent à être connus et appréciés que par un petit nombre d'intimes ou de curieux. Ils le sentent, ils le savent, et, pour peu que la gloire les tente, pour peu qu'ils s'imaginent que le succès fait partie du bonheur, leur vie n'est qu'une suite d'angoisses et de déceptions.

Parmi ces malheureux d'élite, qui poursuivent avec

constance un idéal qu'ils n'atteignent pas, (et qui peut se flatter d'atteindre à ce qu'il rêve!) il faut compter au premier rang l'ingénieux et piquant écrivain que les lettres ont récemment perdu, un poëte, qui ne s'est jamais révélé tout entier et qui en a souffert plus de quarante ans, l'auteur de la *Vallée aux Loups*, dont on vient de publier les derniers *Adieux,* volume plein de larmes, qui en fera certainement couler d'autres.

Joseph-Alexandre-Hyacinthe-Thabaud Delatouche était né en 1785, dans une petite commune du Berry, aux bords encaissés de la Creuse, dont le souvenir lui resta toujours cher et lui inspira, dans un de ses bons jours, quelques-uns des vers les plus suaves et les plus limpides qui soient tombés de sa plume.

..... J'ai vu le Tibre : et là-bas, sous les saules,
Du fleuve paternel que les bords sont plus beaux!
Heureux qui, vers le soir, errant sur nos coteaux,
Réveillera le vol de la plaintive orfraie,
Verra fuir l'écureuil sous la châtaigneraie,
La lune sur nos buis endormir sa blancheur,
Plus loin trembler dans l'eau la torche du pêcheur ;
Puis, l'aube ranimant nos fleurs et nos ruines,
Les pâtres suspendus aux rochers des collines;
Remonter la rosée entre ces arbres noirs,
Et le milan qui plane au fond des vieux manoirs.

. . . . . .

Ces vers sont adressés à M. de Lourdoueix, enfant comme lui du Berry, son compagnon de berceau et son ami le plus fidèle. Bien que jetés tous deux dans

des camps différents, ils étaient trop poëtes l'un et l'autre pour ne pas se comprendre, pour qu'on ne les vît pas toujours, eux, *si divers de pensers,* rester *semblables de cœur.*

Tout ce que j'ai pu apprendre de ses premiers ans, c'est que, grandissant dans un temps de trouble et de terreur, où l'on faisait ses classes à la place de Grève, où, les prenant pour des cloîtres, le marteau des niveleurs avait démoli les colléges, son éducation première fut fort négligée. Il n'eut longtemps d'autre précepteur que sa mère, qui avait plus d'amour que d'autorité, et elle ne lui apprit bien qu'à l'aimer : à l'aimer avec cette dévotion qui fait à la fois l'éloge du maître et de l'élève.

Ce ne fut qu'en 1800 qu'il vint à Paris terminer des études tout au plus ébauchées, et dont la date explique l'imperfection. Un peu plus tard son oncle, vieux conventionnel retiré dans une bonne place impériale, lui fit faire son droit, ou crut qu'il le lui faisait faire. Une chose certaine, c'est que le neveu n'avait aucune vocation pour la science des lois, et qu'il préférait au Digeste les vers élégants de Millevoye, dont on commençait alors à s'entretenir, ou la prose déjà si poétique de son ami Nodier. Désespérant d'en faire un avocat ou un substitut, son oncle, qui avait trop d'expérience pour ignorer qu'on ne vit pas

de beau langage, le recommanda à M. Français de Nantes, directeur des droits réunis. Ce financier de lettres, qui avait fait de son administration une succursale de l'Académie, lui accorda, comme à un académicien, douze cents francs d'appointements pour ne rien faire.

Delatouche avait l'esprit trop ouvert sur les choses de la poésie, pour ne pas chercher à imiter ce qu'il admirait. Il sentait confusément que l'art aspirait à changer d'horizon : il avait l'instinct des routes nouvelles où l'esprit ne devait pas tarder à s'engager, et il eût voulu être des premiers à l'y conduire. Il s'aperçut bientôt que la tâche n'était pas facile, et que, si l'on naît poëte, il faut se donner beaucoup de mal pour tirer parti de sa naissance. Il songea dès lors à refaire son éducation. S'il eût eu le courage d'obéir sans réserve à ce premier conseil de sa raison, de recommencer entièrement ses études (et ses fonctions lui laissaient assez de loisirs pour cela), il se fût épargné bien des soucis inutiles ; il eût évité bien des ennuis, qui, en aigrissant son humeur, ont fait méconnaître sa portée.

Quoi qu'il en soit, il s'occupa tout d'abord de se donner une instruction qu'il n'avait pas, et il réussit à s'en créer une, qui n'était qu'à lui. Il s'appliqua à rechercher dans la vie des hommes ou des peuples les

détails, les anecdotes, que tout le monde néglige et que personne ne sait. Tandis que, dans nos lectures, nous assistons avec le public au drame connu des siècles, lui se plaisait à pénétrer dans les coulisses de l'histoire, à fureter dans les coins les plus secrets du foyer de nos pères. Il préférait les livres oubliés à ceux dont on se souvient, et ce qu'il leur demandait, c'était moins de grandes et belles idées enfouies à tort dans les broussailles des bibliothèques, dans les cimetières de la parole humaine, que des idées fantasques ou bizarres, par-dessus lesquelles le dédain ou l'indifférence a sauté. Il acquit dans ce genre une collection précieuse, dont il ne montrait que discrètement les curiosités. Il se fit ainsi, en amateur, un capital d'érudition tout-à-fait à part, et il apprit de sa richesse même à paraître encore plus riche. Il la distribuait dans la conversation avec une adresse, qui fit de lui un des causeurs les plus habiles et les plus attrayants qu'il fût possible de rencontrer.

Cependant le temps marchait, les sciences aussi, et la littérature tâchait d'avancer; elle semblait vouloir se mettre au pas de nos victoires, et faire aussi ses conquêtes. Delatouche, qui brûlait de s'associer à ses progrès, commençait à gémir de son obscurité. Les succès retentissants de madame de Staël et de Châteaubriand, les lauriers annuels de Victorin Fabre,

les vers déjà si brillants d'Alexandre Soumet, l'empêchaient de dormir. Les tragédies même de Luce de Lancival le tenaient éveillé (c'était encore une de ses singularités), et il s'exerçait, dans l'ombre, à se faire comme eux place au soleil. J'ignore s'il avait des confidents de ses efforts, mais à moi, il ne m'a jamais confié qu'un seul de ses essais, et cela, longtemps après l'avoir tenté. C'était sa pièce de début, un poëme sur la mort de Rotrou, qui concourut en 1811 pour un des prix de l'Institut. Ce petit poëme, écrit, autant que je me rappelle, d'un style rude et inégal, mais déjà pittoresque et curieux, n'obtint qu'une mention, dont il ne se trouva pas fort satisfait, et il avait raison. M. Français de Nantes en jugea sans doute comme lui, et c'est en vue de le consoler de cette disgrâce honorifique, qu'il lui fit donner pour l'Italie je ne sais quelle mission, dont je n'ai connu ni le caractère ni le but.

Quelque pressé qu'il fût de s'éloigner, il ne s'embarqua pourtant pas sans faire représenter, au théâtre de l'impératrice, une comédie en vers qui s'appelait *les Projets de sagesse.* Il paraît que cette pièce, dont ses amis du reste ne lui ont jamais entendu parler, obtint ce qu'on nomme un succès d'estime, ce qui veut dire un succès qu'on n'estime pas : et, laissant derrière lui pour adieu ce nouvel accessit à la gloire, il s'achemina,

léger d'espérance et la bourse à moitié vide, vers cette terre bénie des arts qui est la patrie commune de tous les poëtes. Il la parcourut pendant trois ans à pied, à cheval, en voiture, de toutes les manières et dans tous les sens, n'ayant dans sa valise d'autre livre que le Sternbald de Tieck et le titre de ceux qu'il projetait. Ce fut, je crois, l'époque la plus heureuse de sa vie : et ce voyage, sur lequel il ne s'expliquait que vaguement, dont il racontait moins les aventures qu'il ne les laissait soupçonner, le défraya de souvenirs riants et fortunés pour le reste de ses jours.

Quand la misanthropie le prenait, et ce n'était pas chez lui un écart de régime, il se reportait vers ces contrées, où il avait connu l'existence plus douce et plus facile : cette espèce de mirage suffisait quelquefois pour effacer de sa pensée une tristesse qui se traduisait volontiers par des mots acerbes et blessants. Ces mots-là ne lui sortaient pas du cœur, ils s'échappaient de son esprit ; mais il est juste d'ajouter que l'esprit se faisait écouter plus souvent que le cœur. Grâce à cette préférence, il se fit une réputation de méchanceté qu'il ne méritait vraiment pas, quoiqu'il ne l'eût cependant point usurpée. Il était foncièrement bon ; il fallait seulement un peu de peine ou d'attention pour s'en apercevoir. Par suite de ses habitudes paradoxa-

les, il avait, pour l'appliquer à la vie usuelle, retourné cette comparaison où le Tasse couronne de miel les bords d'une coupe amère. Chez lui le miel était au fond du vase, et l'aloès au bord.

Lorsqu'il revint d'Italie, l'Empire s'écroulait ou s'était écroulé. Il perdit sa place aux droits réunis, et il lui fallut, pour s'occuper de vivre, ajourner les ouvrages sur lesquels il comptait pour ne pas mourir. De ce nombre était une tragi-comédie de *Denis le tyran*, où, avant tout le monde, il avait essayé de secouer le joug des unités et de faire alliance avec le génie de Shakespeare et de Schiller. Il en a depuis publié quelques scènes, mais je doute qu'il l'ait achevée. Il ajourna aussi, pour ne le reprendre qu'à de longs intervalles, et ne jamais le finir, un poëme en quatre chants, qu'il avait conçu à Rome, et en partie terminé. Le sujet de ce poëme était le pauvre Homère des croisades, pour lequel il s'était passionné en visitant Sorrente, où il naquit, et Saint-Onuphre, où il est mort. Il professait une sorte de culte pour cet infortuné, dont la vie romanesque offre peut-être encore plus d'interêt que les ouvrages; et si les événements l'eussent permis, il eût, je pense, converti à sa religion plus d'incrédules que Gœthe. Gœthe, en choisissant Le Tasse pour le héros d'un drame, a moins eu l'intention de l'honorer, que de se faire admirer sous

son nom. Delatouche, en célébrant ses malheurs, avait le bon goût de se cacher derrière eux, sans se laisser voir.

Il est fâcheux que le monument, qu'il voulait élever à ce martyr, soit demeuré imparfait. Ce que j'en ai vu me donne à croire qu'il eût été digne de ce grand homme. Je me rappelle surtout un passage du quatrième chant, qui m'a singulièrement frappé. C'est un entretien entre l'auteur immortel de la *Jérusalem*, qui n'a plus que quelques jours à vivre, et le cardinal Cinzio. Le Tasse est las de tout, désabusé de ses extases d'enthousiasme et de tendresse, désabusé de la gloire et de la renommée qu'on prend quelquefois pour elle, désabusé de son génie, qui ne lui a rien rapporté que des souffrances, et il dédaigne, de toute la hauteur du ciel où il est près d'entrer, le Capitole qu'on lui veut ouvrir et la couronne qui l'y attend. Le cardinal, au contraire, insiste éloquemment sur les honneurs qu'on veut lui rendre; il cherche à le rattacher au monde en relevant son orgueil; il l'exhorte au triomphe, comme il exhorterait un autre monarque à l'humilité; il cherche à rehausser en lui l'idée de la gloire et le don du génie, à le guérir de sa mémoire, en appréciant la terre, non pas ce que le malheur l'estime, mais ce que Dieu l'a faite. Par un procédé habituel à Delatouche,

qui prend volontiers le contre-pied des opinions reçues et des données ordinaires, c'est le cardinal qui joue le rôle mondain du poëte, c'est le poëte qui joue le rôle austère et ascétique du prêtre. Toute cette scène m'a paru traitée avec une véritable supériorité, pleine de grandeur et de mélancolie. J'ai souvent regretté de ne pouvoir la lire, et je serais heureux d'inspirer le même regret à ceux qui ont encore la dévotion du talent et l'amour de la poésie. On sent bien que je ne parle pas du public.

J'oublie, à parler de ces rêves de Rome, trop vite évanouis, échangés trop tôt contre les âpres réalités de la vie, que nous entrons, avec la Restauration, dans une époque de discussions et de querelles, où le poëte sans fortune doit forcément, pour exister, sacrifier ses penchants à la nécessité, enchaîner aux exigences d'un parti, qu'il le choisisse ou qu'il l'accepte, la meilleure part de son indépendance, faire enfin bien souvent ce qu'il serait ravi de ne pas faire. Tel fut, au début de 1815, le sort du poëte dépaysé, et cela, au moment où le talent, s'il aspire à grandir, aurait le plus besoin de ne pas se partager. Il n'y a qu'un moyen d'aller haut et loin, c'est de suivre une seule et même ligne; quand on en suit plusieurs, on a beau additionner toutes les demi-lieues qu'on fait sur chacune d'elles, le total n'est jamais qu'une demi-lieue.

II.

Fidèle aux traditions de sa famille, Delatouche préféra résolument la pauvreté aux séductions du pouvoir, et se jeta sans hésiter dans l'opposition. Il n'eut pas toujours à se louer du parti qu'il soutenait ; mais, quoique impatient de ces injustices, on lui doit hautement ce témoignage, qu'on ne l'a jamais vu fléchir dans son opinion. Il l'a défendue trente ans avec autant de talent que de courage, et il est mort sans la renier. Cela, il le voulait : ce qu'il n'eût pas voulu, c'est d'employer les loisirs que lui laissait la politique, à travailler pour le commerce, pour ces courtiers littéraires qui spéculent sur l'esprit qu'ils n'ont pas. Mais que fallait-il qu'il fît, si ce n'est de se taire et d'avoir faim ? Il me semble qu'il y a plutôt lieu de le plaindre que de l'accuser, et qu'à tout prendre, il vaut mieux brocher un livre sans prétention, qui n'ennuie pas tout le monde, que d'aller, aux dépens de l'État, mourir à l'hôpital. Mourir, c'est sans doute une manière de sortir d'embarras ; mais à qui profite-t-elle ?

Un de nos critiques les plus célèbres, celui qui, dans ses causeries du lundi, déploie d'ordinaire autant d'équité que de talent, M. de Sainte-Beuve, a peut-être

énuméré avec trop de complaisance les ouvrages que Delatouche a faits pour de l'argent, et seulement pour de l'argent, l'*Histoire du procès de Fualdès,* les *Mémoires de madame Manson,* les *Dernières lettres de deux amants de Barcelone,* etc. Il lui reproche, à cette occasion, de s'être mis soigneusement à la piste des circonstances et de tout ce qui pouvait donner de la vogue. On ne doit aux morts que la vérité, de quelque date que soit leur tombe, mais est-ce bien là la vérité? Eh! oui, sans doute, celui qu'il blâme ne s'est pas assez défendu d'exploiter la circonstance, mais à quelle fin? dans l'unique but de faire acheter sa marchandise, et non, à coup sûr, dans l'intérêt de sa réputation. Il savait trop bien que les livres du moment durent tout au plus le temps que l'on met à les faire, et n'ont rien à prétendre qu'un prix d'agilité. Cela se fait en poste et se paie à la course, comme les postillons et les chevaux. S'il a cherché la vogue, c'est au profit du libraire qui commanditait sa manufacture: ce n'est pas pour lui qui n'a jamais ni signé ni avoué une seule de ces productions. Ce qui n'est pas moins évident, c'est que, s'il s'est servi de sa plume pour avoir raison de la pauvreté, il n'a jamais du moins trafiqué de sa conscience, et qu'il aurait pu s'enrichir en la vendant; ce ne sont pas les offres qui lui ont manqué.

J'ai beaucoup connu Delatouche, et je crois pouvoir assurer que personne ne l'a connu mieux que moi : ce que j'avance, pour donner plus de créance à mes paroles, et aussi pour m'excuser de me mettre en scène dans quelques anecdotes qui demandent à entrer dans ce récit. Sans avoir rien de remarquable et de saillant, elles aideront peut-être plus que nos réflexions à la ressemblance de ce portrait. Elles pourront servir à mieux graver dans les esprits cette figure originale et capricieuse, qui fut celle d'un homme remarquable, qu'on n'a point assez remarqué.

Ce fut à l'époque où il s'engageait le plus activement dans cette littérature de boutique et de pacotille qui n'est guère qu'une affaire de mécanique, que je le rencontrai pour la première fois chez son ami Émile Deschamps, avec lequel il faisait, pour oublier son métier, la charmante comédie du *Tour de faveur*. Ses traits pâles et plus qu'irréguliers étaient déjà fatigués par le travail, altérés par les passions, et son âme ne pouvait plus se peindre que dans un seul de ses yeux. Il était impossible de le trouver beau, mais plus impossible encore de le trouver laid. En dépit de ses désavantages, il y avait en lui une sorte de séduction irrésistible, quelque chose de fascinateur dans le regard et d'entraînant dans le sourire. Je fus immédiatement frappé de cette physionomie expressive et mobile,

où passait à chaque instant l'ombre de ses pensées ; je me sentis en présence d'un poëte ; j'en eus bientôt la preuve.

Émile Deschamps, qui n'a jamais de sa vie manqué l'occasion de faire valoir et briller ses amis, le pria pour me faire fête, à moi, jeune postulant du cénacle, de nous dire quelques-uns de ses vers. Il était, ce jour-là, en veine de condescendance et d'épanchement; et, sans se le faire demander deux fois, ce qui ne lui était pas habituel, il nous récita une de ces élégies allemandes qu'il affectionnait, l'imitation du *Roi des Aulnes* de Gœthe. A peine sorti du collége, j'étais alors, comme tant d'autres, bien peu familiarisé avec le germanisme, et je restai tout ébahi devant cette révélation, aussi étonné, soit dit sans hyperbole, que Moïse, quand il entendit parler le buisson ardent.

Je le louai avec effusion, et je sortis pour aller promener aux Tuileries les nouveaux rêves que m'inspirait cette poésie inattendue. Il me rejoignit une heure après par hasard, et m'abordant avec une familiarité de grand homme assez flatteuse pour un écolier : « Je viens d'apprendre, me dit-il, que vous étiez des nôtres : je vous ai prêté des vers, vous allez me les rendre. » Je ne crus pas devoir affecter plus de résistance

qu'il n'en avait montré, et, comptant l'étourdir à mon tour, je lui déclamai à brûle pourpoint la plus formidable élégie qui se soit jamais faite. C'était, autant que je me rappelle, une imitation de Thomson, entremêlée de réminiscences de Virgile et de Théocrite, saupoudrée de centons d'Ovide, quelque chose d'affreux et de toutes les couleurs.

Il fut, à la lettre, abasourdi de ce que je lui débitais, mais se ravisant bientôt, il me murmura de sa voix la plus insinuante et la plus douce : « Voulez-vous que je vous dise une chose ! eh bien ! ce n'est pas bon. Je n'affirmerai pas que vous ayez l'esprit de Voltaire, mais vous rimez comme lui, qui ne rimait pas du tout, et vos vers, comme les siens, sont tous coulés dans le même moule. J'ai remarqué par-ci par-là quelques expressions vertes et fringantes, qui n'ont pas plus de dix-huit ans; mais vous leur avez mis les robes et les vertugadins de nos aïeules : ces atours surannés ne leur vont pas le moins du monde : puis votre pièce est très-mal composée. Il n'y a là-dedans ni péripétie, ni mouvement, pas plus que dans une lettre de notaire qui commence par monsieur, et se termine invinciblement par votre très-humble serviteur. Laissez-moi là cette littérature de protocoles, et soyez de votre âge, morbleu! vous aurez bien le temps d'être de celui de votre père. J'aime cent fois mieux une

bêtise qui a l'air jeune, qu'une vieille raison qui a l'air spirituel. »

Tout cela n'était pas très-flatteur, mais c'était dit avec une bonne foi si mordante, une bonhomie si incisive, que, tout blessé que j'étais, je ne saignai pas de trop mauvaise grâce. Je le remerciai de sa franchise, et j'en profitai. A partir de ce jour nous fûmes intimes, et cette amitié resta sans nuages pendant sept à huit ans. Il y eut ensuite une longue éclipse, mais ces ombres n'ont jamais influé sur mon jugement, et je n'ai jamais cessé de le regarder comme un des esprits les plus distingués, et surtout les mieux aiguisés, que le ciel ait jetés sur mon chemin.

Nonobstant les travaux impérieux de son négoce, il n'en réservait pas moins, chaque jour, de bons moments à la poésie. Les heures fraîches et silencieuses de la matinée appartenaient à l'art : les heures bruyantes de l'après-midi aux affaires. Il en résulta souvent que, lorsqu'il n'avait pas épuisé son inspiration du matin, il en dépensait le reste dans ses romans ou ses gazettes, et qu'on rencontre çà et là, dans cette prose mercantile, des passages qui ne dépareraient pas des compositions plus étudiées. Ils ont même quelquefois l'avantage sur des pages de lui plus réfléchies et plus soignées. Ils sont exempts de recherche et d'apprêt, ce

qui n'arrive pas toujours à ses meilleurs vers. Dans la rapidité de l'improvisation, il n'a pas eu le temps d'y jeter de ces tournures difficiles, de ces expressions laborieuses et péniblement trouvées, qui, malgré le charme de certaines pièces, effarouchent l'oreille et déconcertent l'attention. Mais c'est trop nous inquiéter d'ouvrages auxquels il n'attacha jamais la moindre importance; laissons de côté les œuvres dont il vivait : occupons-nous de celles pour lesquelles il a vécu.

C'est au milieu d'un fatras de commandes acceptées à la hâte, exécutées à la manivelle ou à l'emporte-pièce, qu'il acheva un volume de poésies, qui aurait pu paraître en 1818, et dont il ne publia la majeure partie qu'en 1833, dans son volume de la *Vallée aux Loups*. Je veux parler de ses traditions populaires qui ont fait longtemps le charme de nos soirées de jeunes gens, et, l'automne, à la campagne, fait frissonner l'auditoire choisi qui se rassemblait chez madame Gay.

Ceux qui les ont entendues, à cette époque, dans le vieux manoir de Villiers-sur-Orge, ne les ont point oubliées; l'accent mystérieux du poëte tinte encore dans leur mémoire. Quelqu'imperfection que nos esprits plus mûrs puissent maintenant y reconnaître, ils ne sont point ingrats à des paroles qui nous ramènent

une émotion perdue. Touchés comme nous par l'hiver, ces étranges récits se font toujours relire avec charme : ils reprennent leur jeunesse, en nous rendant la nôtre.

Il est fâcheux, pour la réputation de Delatouche, que tous ces enfants de sa fantaisie n'aient vu le jour que quinze ans après leur naissance. Tous ces petits poëmes, *Phantasus*, *Blanche*, *Egbert*, *Trivulce*, le *Juif-Errant*, *Rosalba*, la *Chambre grise*, qui étaient d'une couleur si neuve dans les premiers temps de la Restauration, dont la forme abrupte et singulière était de nature à saisir fortement l'imagination, dont la scène était jetée dans des gorges sauvages, au milieu de sombres forêts druidiques, sous les arceaux romans de quelque monastère escarpé, où les salles désertes d'un ancien château-fort, avaient, après 1830, beaucoup perdu de leur prestige. On était alors un peu blasé sur les paysages les plus farouches, sur les cloîtres abandonnés, sur les tours plus ou moins féodales de nos ancêtres, voir même sur le diable ou les âmes en peine qui les hantaient, et l'on ne rendit point à ces légendes travaillées avec un soin minutieux d'artiste et d'antiquaire, la justice qu'on devait leur rendre.

L'auteur s'affligea de cette déconvenue plus qu'il n'en fut étonné, et il disait plaisamment, mais non

pas sans aigreur : « Que voulez-vous ? Tandis que je gagnais mon pain à la sueur de ma plume, on m'a volé mes Apennins, on m'a pris mes couvents, on s'est glissé dans mes donjons, à travers mes ponts-levis et mes poternes ; on s'est attribué mes revenants ; on m'a fripé mes vieux linceuls, qui étaient tout neufs il y a dix ans ; mes fantômes ne sont plus que des marchands d'habits-galons. Je passais autrefois pour un sorcier, et maintenant qu'on s'est revêtu de ma défroque, le magicien n'a plus l'air que d'un larron. C'est peut-être fort drôle, mais je ne trouve pas ça risible. » Le fait est, lui disait-on, qu'il est fort triste de se trouver derrière ceux qu'on précède, mais c'est original, et cela doit vous consoler. Il ne s'en consola pas, et, quoique déjà bien assez fréquentes, ses épigrammes se renouvelèrent dès lors avec plus de promptitude et d'âcreté.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond et en détail le caractère de ses poésies ; nous y reviendrons, quand nous aurons achevé de parcourir, suivant leur ordre chronologique, les diverses phases de sa vie, marquées par ses diverses publications. Quoique nous ayons jeté d'avance un coup d'œil sur le moment où parurent ses traditions populaires, nous n'en sommes encore qu'à l'année où il les terminait, et nous touchons à celle où il eut le rare bonheur de faire con-

naître à la France un des écrivains les plus regrettables et les plus regrettés que nous ayons eus. Milton écrivait à Manso, qui avait été assez heureux pour offrir un asile au Tasse persécuté : « Il n'y a qu'un ami de Dieu (je crois même qu'il est assez payen pour avoir mis des dieux) qui puisse avoir le droit de secourir un grand poëte. » Le secourir, c'est beaucoup ; mais le publier, c'est bien autre chose. C'est accepter la tutelle d'une gloire mineure, et, retirant une âme au ciel pour la rendre à la terre, faire vivre un nom comme un homme.

Ici vient encore se placer, sans que je l'appelle, une de ces anecdotes dont j'ai parlé, anecdotes à demi-personnelles, que je raconte avec une complaisance pour le passé qui n'est peut-être pas exempte d'égoïsme. Qu'on me permette donc de rapporter de quelle manière je fus instruit de la mission dont Delatouche s'était chargé. C'est un souvenir qui m'enchante encore, et il y en a si peu de ce genre dans la vie d'un écrivain, qu'on n'a presque pas besoin de s'excuser du charme qu'on éprouve à le réveiller. Si ce n'est pas une raison pour qu'on l'écoute avec plaisir, c'est du moins un motif d'espérer qu'on ne l'entendra pas sans bienveillance.

III.

Un samedi matin, au mois de mai 1819, je me trouvais seul avec Delatouche dans une mansarde qu'il occupait rue des Saints-Pères, une vraie cellule de Chartreux, qu'il avait eu le talent d'arranger avec un goût d'artiste et une coquetterie de jolie femme. Un beau soleil inondait sa petite chambre de travail, et il n'avait d'autre société, quand j'y entrai, qu'un énorme bouquet qui se prélassait sur sa table. Je dus croire que ce bouquet était un peu là pour moi, car son possesseur s'étudia de mille manières à m'en faire présumer l'origine. Après avoir parlé, le temps convenable, de ces fleurs, et du boudoir problématique qu'elles avaient quitté, pour se rapprocher du ciel en venant parfumer son grenier, nous étions de la plus belle humeur du monde, et nous nous mîmes à jaser de poésie avec l'enthousiasme de deux néophytes.

Puisque vous êtes si bien disposé, il faut, me dit-il, que je vous montre des vers que j'ai là, et dont l'auteur ne vous est pas inconnu. Et comme j'avais probablement l'air de répondre *in petto* qu'ils étaient de lui, il reprit avec vivacité : « Vous vous trompez, ils ne sont pas de moi, je vous en donne ma parole. Par-

lez donc sans ambage, sans envelopper votre franchise de vos précautions ordinaires. Voici d'abord une idylle, traduite ou imitée de quelque poëte grec ! » Et il me lut de sa voix, la plus caressante et la plus onctueuse, l' *Élégie du jeune malade*. « Comment trouvez-vous ça ? — Merveilleux. — Et de qui croyez-vous que ce soit ? — Je ne sais : je ne connais personne qui écrive de cette manière ; continuez... » Et il me lut *l'aveugle*. « Devinez-vous ? — Peut-être ; mais lisez toujours. » Et, pour me dérouter, il tira de son portefeuille une pièce exécrable appelée les *Picards*. « Pour ces vers-là, lui dis-je, nous avons plus de cinquante collègues qui sont capable d'en faire d'aussi mauvais, quoiqu'ils aient encore un certain goût de terroir qui trahit le sol du maître. Quant aux autres, personne de nous n'en écrit de pareils ; vous avez retrouvé les œuvres d'André Chénier, que j'ai rencontré autrefois dans une note du *Génie du Christianisme*, dont j'ai lu dans quelqu'almanach le *Mendiant* et la *Jeune Tarentine*. Est-ce vrai ? — A peu près. Ce n'est pas moi qui ai eu la bonne fortune de retrouver ces chefs-d'œuvre ; mais j'ai peut-être contribué à les sauver, et j'aurai l'honneur de les éditer. » Et il me fit incontinent l'histoire de ces précieux manuscrits, ballottés dans l'obscurité comme la vie même du poëte, puis arrivés jusqu'à lui de vicissitudes en vicissi-

tudes. Ravi de faire admirer un homme dont l'avenir lui était confié, il fut d'une complaisance aussi infatigable que ma curiosité, et nous lûmes ensemble, non pas seulement la moitié du volume qu'il préparait, mais un grand nombre de petites pièces qu'il avait rejetées, dont quelques-unes ont été recueillies dans les éditions suivantes, dont quelques autres n'ont jamais paru.

Il me serait difficile de dire lequel de nous deux fut, ce jour-là, le plus heureux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'alors j'aurais cru gagner en échangeant ma vie contre la mort d'André Chénier, et que Delatouche, plus âgé que moi, aurait, en donnant moins, cru sacrifier davantage.

Le volume parut le mois d'août suivant, et produisit dans le monde littéraire une sensation qui dure encore. L'envie, désappointée par l'apparition d'un auteur qu'il est inutile de mordre, puisqu'il ne peut plus souffrir, et que ce serait dépenser ses morsures en pure perte, s'acharna sur l'éditeur. On l'accusa d'avoir mutilé ces reliques, d'avoir introduit dans ce livre un assez grand nombre de fragments qui n'étaient que de véritables faux. C'est une accusation mensongère. J'ai vu, j'ai tenu les manuscrits, et ils étaient tous de la main de Chénier ou d'un de ses frères. On pouvait admirer ce recueil en toute sécurité; c'était bien un

véritable mort qu'on avait sous la main, et on ne risquait pas, en l'applaudissant, de rendre justice à un vivant.

Si Delatouche a eu quelque tort en cette affaire, c'est, dans son enthousiasme craintif pour une gloire dont il était le premier arbitre, de s'être un peu méfié du public, d'avoir affaibli par prudence, ou si vous voulez par pruderie, quelques expressions qui lui semblaient d'une énergie triviale ou d'une crudité dangereuse; d'avoir en quelques endroits remplacé par des points, et même par rien, des vers qu'il ne trouvait pas à la hauteur des autres; d'avoir corrigé çà et là quelques rimes qui lui paraissaient insuffisantes. Ces légères altérations du texte original sont sans doute une faute; mais si l'on considère leur peu d'importance, et le motif qui les a dictées, si l'on veut bien ne pas oublier et le service qu'il a rendu à un martyr en le rétablissant dans les honneurs dont l'avait déshérité l'échafaud, et le service qu'il a rendu aux lettres en éditant des œuvres déjà perdues pour elles, puisqu'aucun libraire n'osait s'en charger; on l'absoudra facilement de l'erreur de ses scrupules. En l'associant par cela même à une renommée dont il a été le moteur et l'artisan, on ne fera que lui accorder la récompense qu'il mérite et qu'on lui doit.

Pour compléter ce tribut, il est bon de remarquer

que l'article nécrologique, dont il a fait précéder le recueil posthume d'André Chénier, est tout-à-fait digne du magique écrivain qui, seul, en silence et dans l'ombre, inaugurait, à la fin du dix-huitième siècle, la réforme bruyante qui s'est opérée dans les esprits au commencement du dix-neuvième. Sauf quelque recherche de style et de pensée et une ou deux allusions politiques dont il eût mieux fait de se dispenser, on n'a rien écrit de plus profondément senti sur cette jeune et illustre victime d'un tribunal, qui s'appelait si dérisoirement Comité de salut public. C'est quelque chose d'avoir discerné, avec une sûreté de sympathie inflexible, toute la fraîcheur de ce génie antique, d'avoir prévenu le jugement de la postérité, et d'avoir osé le proclamer en face d'une littérature de collége ou d'athénée, encore embabouinée de la poésie lâche et prolixe de l'abbé Delille et de ses élèves. On ne lui a pas assez tenu compte de ce courage qui n'est pas aussi commun qu'on le pense. Lorsqu'on vit de l'opinion publique, il y a toujours quelque mérite à l'affronter : car, ne l'oublions pas, quand on la heurte, c'est la plupart du temps elle qui vous renverse.

Délivré, un instant, du joug par les soins de cette publication, il reprit bientôt après son collier de romancier et de journaliste, et fit paraître successivement, sous le voile aimé de l'anonyme, un assez grand nombre d'ou-

vrages maintenant oubliés, mais dont aucun ne passait inaperçu. Nous citerons une version de la *Marie Stuart* de Schiller conseillée par le succès de M. Lebrun, la nouvelle saisissante d'*Olivier Brusson*, habilement imitée d'Hoffmann qui nous était alors totalement inconnu, et un roman féerique de Spiess, *le Petit-Pierre*, dont il refit, sous prétexte de la corriger, une ancienne et mauvaise traduction. Il obtint de ces livres ce qu'il leur demandait, un peu de bien-être matériel, et, grâce à ce gain modeste, quelques jours de congé qu'il consacrait à la poésie. C'était de la poésie chèrement gagnée, et d'autant plus savoureuse, qu'elle faisait moins souvent partie de son ordinaire.

Rien chez lui ne se continuait avec suite; une idée détrônait l'autre; un livre à concevoir chassait un livre à faire. Il prenait des thèmes de toutes mains et s'approvisionnait de pensées sur toutes sortes de sujets, qu'il amassait comme des projectiles pour les lancer en temps et lieu sur le roi, les chambres ou le ministère. C'est entre deux ballades romantiques qu'il voulait ajouter à son projet de recueil, qu'il écrivit, de concert avec M. Bert, un pamphlet qui fit grand bruit, et pour lequel il faillit être traduit en police correctionnelle, la *Biographie pittoresque des Députés :* une galerie de portraits pris à la chambre noire et bien noire, où, comme aujourd'hui la lumière qui se

charge, en nous calquant, de rendre bien visibles de petits signes qu'on ne voit pas, la satire avait surpris, à l'épiderme de nos législateurs, de petits ridicules dont elle avait fait de grosses taches.

Plein d'allusions énigmatiques et d'épigrammes détournées, ce livre, qui aurait aujourd'hui besoin, pour être compris, d'un commentaire deux ou trois fois plus long que le texte, eut alors un succès de scandale et de malignité, qui lui rapporta beaucoup d'ennemis et assez peu d'argent. Le libraire eut peur de ce triomphe, et la Belgique, moins timide, en profita. Si on ne peut pas dire que ce soit un bon ouvrage, on peut assurer que l'auteur y prodigua plus d'esprit qu'on n'en exige actuellement pour défrayer une vingtaine de volumes. Il est à regretter qu'il ne l'ait pas mieux appliqué; mais cela prouve qu'il en avait à perdre.

Sa vie se gaspillait ainsi dans un labeur sans relâche, allant sans cesse d'une œuvre à l'autre, sautant du libelle à la poésie, de la poésie au journalisme et du journalisme au roman; portant dans la littérature les habitudes d'un écolier, qui fait des niches à son régent pour se délasser de ses devoirs et de ses pensum; jouant des tours à ses confrères, quelques-uns fort innocents, quelques autres beaucoup moins, mais visant plus à s'amuser qu'à nuire. Au nombre des moins permis, nous en conterons un, qui ne l'est

même pas du tout, mais qui, en définitive, égaya beaucoup de monde sans faire tort à personne.

On s'entretenait alors dans les salons d'une nouvelle de l'auteur d'Édouard et d'Ourika, que madame la duchesse de Duras ne lisait qu'à ses intimes. On disait que l'intrigue roulait sur un mystère des plus délicats et des mieux voilés, dont le secret, à la dernière page, se laissait moins deviner qu'entrevoir. Tout ce qu'on savait de positif, c'est que le héros du livre s'appelait Olivier. Alléché par l'espoir de faire rire aux dépens de ses adversaires politiques, en prêtant de ses idées, et de ses idées les plus compromettantes, à une grande dame, il ne sut pas résister à une tentation de malice impardonnable, mais trop friande pour un gourmand de son espèce. Il imagina la fable la plus scabreuse et la moins pudique qui se pût inventer, et, sous ce même titre d'*Olivier,* il publia dans la forme et avec les caractères affectionnés par madame de Duras, il publia, au profit d'une œuvre de charité, une historiette plus que légère, où la chasteté alambiquée de l'expression déguisait, le plus mal possible, la licence de la pensée. Sorti de la plume d'un homme, l'ouvrage était déjà des plus blâmables; sorti de la plume d'une femme, il devenait révoltant. Le débit n'en fut que plus assuré : on l'acheta avec empressement, et le péché se multiplia de

tous les exemplaires vendus : cela fit à peu près deux mille fautes pour une.

On a certes bien raison de se récrier sur cette perfidie machiavélique, qui n'est, il faut le dire, ni très-morale, ni de très-bon goût. Ce qui l'atténue pourtant, c'est que pas un lecteur n'y fut trompé. Il ne faut voir là qu'une gaminerie littéraire, un peu forte, il est vrai, pour un adolescent de quarante ans, mais dont le plus grand tort était de s'adresser à une femme. Personne au reste, je le répète, personne n'y fut trompé, et l'auteur n'était pas homme à accréditer par un strict incognito le mensonge de cette publication. Avez-vous lu, lui demandait, quelques jours après, un de ses amis, le nouveau roman attribué à madame de Duras? — « *Olivier?* je ne suis pas très-sûr de l'avoir lu, mais je crois bien que c'est moi qui l'ait fait... »

Ce n'était pas, en ce genre, la première équipée que se permit Delatouche et ce ne fut pas la dernière. Il ne détestait pas, quand il les commettait, ces petites noirceurs littéraires qui n'étaient pour lui que des épigrammes en action; mais il n'eut guère, si c'en est un, que le plaisir de les faire, et les ressentiments qu'il s'attira troublèrent plus d'une fois son repos. Ses ennemis s'autorisèrent de ce qu'ils appelaient ses atrocités pour le traiter sans pitié ni merci,

et de la manière qui pouvait lui être plus sensible; ils ne se contentèrent pas de déchirer ses œuvres, ils les nièrent. Ils lui refusèrent toute espèce d'imagination, et, pour prouver qu'ils en avaient, poussèrent l'animosité jusqu'à lui inventer des emprunts dont il ne se doutait pas. La plupart de ces accusations n'étaient pas fondées; mais plusieurs avaient une apparence de justice dont il dut cruellement souffrir : car il pouvait le savoir mieux que personne; en fait de critique et de satire qui portent coup, il ne s'agit pas de ce qui est vrai, il s'agit de ce qu'on peut croire.

IV.

Soit vengeance, soit esprit de parti ou de dénigrement, on a souvent reproché à Delatouche de ne pas savoir créer, de ramasser de côté et d'autre des données d'ouvrages qu'il s'appropriait. Le fait est qu'il prenait quelquefois de ces licences, mais ce n'est nullement par indigence de conception qu'il glanait ainsi dans le champ d'autrui. Je n'ai connu, au contraire, personne plus fertile en plans et en projets; seulement il avait besoin d'aller vite et de s'épargner des frais de méditation, qui étaient autant de pris sur sa bourse.

Ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il était fort attentif à ne puiser que dans des sources devenues le domaine de tout le monde, c'est-à-dire n'appartenant à personne. Il se serait fait scrupule de mettre ses contemporains à contribution et n'a jamais levé d'impôts que sur les morts. Il ne croyait pas les désobliger, en retirant de leur cercueil quelques idées frustes et oubliées, qu'il frappait d'un nouveau coin pour les remettre en circulation. C'est ainsi qu'il a retrouvé, dans les cryptes épistolaires de Grimm, le dessein qu'avait eu l'abbé Galiani de faire correspondre ensemble Carlin et le pape Clément XIV, et que, d'une pensée défunte et enterrée, il a su faire un livre qui vit encore.

En s'emparant de ce sujet, il avait d'abord songé à ne pas le traiter à lui tout seul. « Vous savez, me dit-il un jour en nous promenant dans les bois de Verrières, vous savez, ou vous ne savez pas, peu importe, que le pape Ganganelli et Carlin de la comédie italienne avaient été ensemble au séminaire, et s'étaient pris l'un pour l'autre d'une affection qui ne s'est jamais éteinte. J'ai même des raisons de penser que ces deux hommes, jetés sur deux théâtres si différents, n'ont jamais cessé d'entretenir un commerce de lettres fort assidu, et que l'excommunié a toujours eu l'excommunicateur dans sa manche. C'est cette corres-

pondance inédite et perdue qu'il s'agit de ressusciter. Voulez-vous entreprendre avec moi cette œuvre de nécromancie? Il me semble que, dans ces conditions, fait de compte à demi par des hommes qui ont le même cœur et n'ont pas le même esprit, un tel livre ne peut manquer d'être aussi piquant qu'original. Qu'en dites-vous? »

L'offre était elle-même très-piquante, et je m'empressai de l'accepter. « Vous, reprit-il alors, vous serez arlequin et moi je serai pape. » Je lui avouai immédiatement que je me sentais peu de vocation pour le théâtre, et beaucoup de penchant pour le Saint-Siége. Là-dessus il me fit une délicieuse peinture du rôle qu'il m'avait réservé, de la finesse ingénue, de la coquetterie de bêtise que j'y pourrais déployer, et il me donnait à chaque instant des échantillons de l'esprit que je pourrais avoir, de manière à me prouver qu'il serait un arlequin incomparable. De mon côté je m'épuisai d'éloquence à lui faire sentir ce que j'avais de pontifical dans l'âme et dans la tête, à le convaincre que la tiare m'irait mieux que le chapeau chiffonné de Carlin. Nous passâmes ainsi la journée à nous renvoyer la balle : lui, multipliant pour me séduire toutes les gentillesses qu'il voulait m'inspirer : moi, lui donnant ma bénédiction. Peine inutile de part et d'autre! Il n'en voulut pas démordre et je ne voulus pas céder.

Il tenait essentiellement à être pape, moi aussi, et j'abdiquai tout à la fois et le sceptre et la batte.

Quoique j'y eusse mis toute la cordialité possible, mon refus le froissa comme une infraction d'amitié. Il s'imagina que c'était chez moi un parti pris de ne pas travailler avec lui, et ce fut le commencement d'une froideur qui ne fit qu'empirer. Plus tard, il entama la même négociation avec notre ami commun Émile Deschamps, en collaboration duquel il avait déjà écrit deux comédies et des lettres sur le Salon. Il crut cette fois avoir tourné sa lanterne du bon côté et rencontré son arlequin; mais Émile Deschamps, malgré son peu d'ambition, était bien aise d'être souverain pontife, et Delatouche qui se croyait des droits à l'être, quoiqu'il ne fût pas prodigue d'indulgence, abandonna tout-à-fait son idée de contrefaçon en partie double.

Quand il reprit plusieurs années après son projet, ce fut pour être tout à la fois chef de l'Église et comédien. Il s'est tiré de ces deux rôles à la satisfaction générale. Il les a joués tous deux avec une sorte de candeur spirituelle, avec une sorte de bonhomie magistrale, qui ressemblent assez à l'abandon, mais qui peut-être laissent un peu trop percer l'acteur. S'il eût pu s'entendre avec un de nous, je persiste à penser que le livre eût eu un caractère de vérité qu'il n'a pas.

Le sien est un roman charmant, mais un roman ; le nôtre, eût-il été moins bien, aurait eu l'air d'une histoire.

C'est vers ce temps d'association manquée, qu'un modeste héritage le mit à même d'acquérir la maisonnette d'Aulnay, qu'il ne paya nullement, comme on l'a cru, du produit des *Mémoires de madame Manson.* Si le pauvre philosophe gagna jamais de quoi acheter la besace de Diogène, il ne gagna certes jamais assez pour acheter son tonneau.

Cette petite fortune inattendue lui permit de songer à travailler un peu plus pour lui et un peu moins pour les libraires. L'exemple de plusieurs de ses amis, qui, quoique plus jeunes et partis après lui, étaient déjà parvenus à la réputation, le fit penser à s'en créer une. Ce fut pour la préparer et avoir une tribune où il pourrait se défendre en cas d'attaque, d'où il pourrait surtout prévenir les hostilités par des déclarations de guerre qu'il eut l'idée, passablement raisonnable, d'avoir un journal à lui. Le *Mercure de France* se mourait, ou plutôt le *Mercure* était mort. Le mieux était de le laisser enterrer, sans même suivre son convoi ; mais un prodige le tenta. Il mit opposition à ses obsèques, et il entreprit de le ranimer, de le faire revivre une dernière fois sous le titre de *Mercure du dix-neuvième siècle.*

Malgré les brouillards qui s'étaient glissés dans notre intimité, il vint généreusement à moi me proposer de partager les périls et les difficultés du miracle. Je le croyais impossible, mais craignant de l'affliger par un second refus, ou par des réflexions qu'il pourrait prendre pour une fin de non-recevoir, je m'abstins de tout conseil préliminaire; j'acceptai l'offre sans condition. Nous procédâmes ensemble aux préparatifs de la résurrection du Lazare. Je l'aidai à confectionner les nouvelles batteries galvaniques et littéraires dont il méditait l'emploi, et nous nous mîmes bientôt à l'œuvre avec le zèle de ces anciens magiciens, qui travaillaient à faire de jeunes hommes avec de vieux cadavres.

Tout alla bien pendant quelque temps. Il s'agissait de faire marcher le mort, et il avait l'air de remuer : ce n'était pas trop de deux hommes pour opérer ce phénomène. Mais adieu la concorde et l'harmonie, quand les symptômes du mouvement devinrent plus prononcés, quand la vie sembla reprendre, et que le fantôme parut tout de bon prêt à se mettre en route! Il n'était pas encore debout, que Delatouche voulait déjà le conduire à sa guise et lui montrer son chemin.

De ce moment, nous commençâmes à ne plus nous entendre, et le trouble pénétra de plus en plus

dans le ménage. Je lui donnais des avis qu'il n'écoutait pas. Il appelait des auxiliaires, que je croyais utile de repousser. Mes moyens d'action n'étaient pas les siens. Il me demandait des articles que j'avais mes raisons pour ne pas faire. Je lui parlais critique, il me répondait nouvelle. Une fois en veine de vider les tombeaux, il ne voyait pas de bornes à ses exorcismes et il voulait à toute force réveiller Marmontel. J'avais beau lui démontrer que c'était impraticable, il s'obstinait à me demander des contes dans le genre d'*Heureusement* ou de la *Bergère des Alpes,* à me prouver que le salut était là. Je n'y avais pas la main, et nous finîmes par être en désaccord complet sur la direction de sa momie, qu'il ne débarrassait d'une de ses bandelettes que pour la ficeler dans une autre.

Tout jeu de mots à part, le *Mercure* lui avait porté à la tête et la fièvre ne le quittait pas. Il changeait perpétuellement de programme. Tantôt la politique devait être subordonnée à la littérature, tantôt la politique devait tout dominer. Le matin, il ne fallait s'adresser qu'à l'aristocratie de l'intelligence : le soir, il n'y avait de succès à envier que le suffrage des cuisinières. J'aurais dû le laisser aller sans le contredire, mais je ne fus pas plus sage que lui. Nos discussions s'aigrirent, et je lui quittai la place sans plus me mêler de ce qu'il faisait que de ce qu'il voulait faire. Il se plaignit aus-

sitôt que je l'abandonnais. Il m'écrivit des lettres courroucées, auxquelles j'eus le tort d'en répondre de très-froides. Une rupture était imminente : elle eut lieu, et je ne le revis plus que vingt ans après.

Nous profiterons de cet interrègne dans nos relations, pour juger ce qu'était l'homme et le poëte au moment de cette séparation. Il avait alors plus de quarante ans, et il était, à peu de chose près, comme caractère et comme talent, ce qu'il était encore quand nous nous rapprochâmes dans les derniers temps de la dernière monarchie. Delatouche était de ces êtres essentiellement multiples, qui réunissent en eux les contrastes les plus tranchés : un étrange composé de défauts naturels et de défauts factices, qui ne laissaient pas toujours apercevoir ses qualités. Il tenait à honneur d'être pauvre, et il aimait le luxe et le bien-être. Paysan par l'écorce et marquis dans le cœur, marquis lacédémonien, il joignait à une sobriété d'anachorète les goûts voluptueux d'un sultan : soupant de figues et de raisins secs, couchant dans le velours et la soie. D'une morale plus que facile, mais puritain en politique, il n'excusait que la mollesse des mœurs et flagellait impitoyablement les faiblesses d'opinion. Il lui arrivait même de les deviner pour les frapper plus tôt. Plein d'âme et de désintéressement, il ne pouvait pardonner ces capitulations de con-

science dont les hommes d'État du temps donnaient de si fréquents exemples, et qui sentaient l'école des casuistes ; mais il mettait dans ses objurgations plus d'emportement que de vertu. Il avait une violence de probité libérale, qui faisait quelquefois douter que les concessions de ses adversaires fussent vraiment un vice : lui les appelait des crimes. C'était un écrivain de parti dans toute la force du terme, poussant jusqu'à la fièvre la haine de toute espèce de frein, exaltant la liberté jusqu'à la compromettre, incapable de faire le mal, mais capable parfois de le prêcher, capable même de le vanter après l'avoir fait faire, tout en gémissant de sa nécessité. Il ne s'en flattait pas moins d'être philosophe. Ce serait possible ; mais s'il l'était, cela prouve qu'il est avec la sagesse des accommodements, et qu'en dépit de Lucien, les sages, qui doivent toujours avoir raison, peuvent pourtant se mettre en colère.

Qu'on ne nous accuse pas de peindre un ancien ami sous des couleurs sévères, qui pourraient aliéner de son souvenir des sympathies de cœur et d'esprit. Nous le peignons tel qu'il était, tel qu'il nous est apparu dans ses bons et dans ses mauvais jours, irritable et généreux comme le sont assez volontiers les poëtes, quinteux et vindicatif comme on le devient trop souvent en pratiquant, ce qu'on appelle dans l'argot

du métier, la cuisine active et militante des journaux. Nous ne déguisons rien et ne croyons devoir rien déguiser, ni ses soubresauts d'humeur qui rendaient avec lui les longs rapports difficiles, ni ses espiègleries coupables, plus dignes d'un roué de la Régence que d'un cénobite qui affectait l'austérité républicaine. Nous ne nous en excuserons pas. La mémoire de l'amitié ne doit pas être plus aveugle que l'amitié même. Elle peut pardonner les défauts et enseigner comme on les pardonne, mais elle les voit. Il n'y a rien de pis d'ailleurs que de ne pas montrer les hommes tels qu'ils sont. Ne présenter que le bien, c'est en faire douter ; ne pas taire le mal, c'est accréditer ses éloges.

Nous suivrons tout-à-l'heure la même méthode en examinant le caractère poétique des œuvres de Delatouche. Si nous disions, palliant des imperfections visibles à tous les yeux, qu'il fut un des plus grands écrivains dont se puisse vanter la France, nous ne trouverions pas une âme qui voulût nous croire. Nous en rencontrerons peut-être beaucoup, en disant ce qui est vrai : que si peu d'hommes ont été mieux doués que lui par la nature, aucun ne s'est donné tant de mal pour ne pas le prouver. Il avait tout ce qui ne peut ni se gagner ni s'acheter par le travail : il ne lui a manqué que ce qui s'acquiert.

V.

Delatouche n'était pas de caractère à rien faire à demi. Il avait le tempérament tout à la fois mobile et tenace de l'homme de lettres, et il se prit avec fougue à la politique, maîtresse impérieuse et jalouse, qui, semblable à la fortune, se fait toujours payer ce qu'on croit qu'elle donne. Le culte de la révolution devint chez lui une passion exclusive et intolérante, comme toutes les passions, et elle eut une action marquée sur son talent. J'incline à croire que des déceptions littéraires l'y avaient poussé, et que, dans l'encens qu'il offrait à une nouvelle idole, il y avait beaucoup de l'aigreur d'un sentiment trompé ou qu'il supposait l'être. Devancé par quelques-uns de nos confrères dans ses idées de novateur; devancé dans son espoir par leur succès, il cherchait, pour ainsi dire, à s'en venger par d'autres innovations : en courtisant dans la liberté une muse plus romantique et plus sauvage que la leur. Cette muse dès lors ne se mêla que trop souvent aux rêves les moins faits pour elle, et, vint, comme la cantharide, se nicher malgré lui dans ses roses. Voyez ses productions les plus étrangères par le titre et la forme aux combats venimeux des partis ! elle y glisse

des allusions, qui effarouchent le cœur et dérangent l'émotion. Elle réclame partout son droit de préséance, et il n'est pas rare de rencontrer, jusque dans des élégies, des sarcasmes démocratiques, qui attestent une préoccupation de journaliste peu d'accord avec l'inspiration du poëte.

Quant à ce talent de poëte, qui a peut-être été la principale cause de ses écarts et la source de ses chagrins, il est, quoique contesté, des plus réels et des plus incontestables. Ce qu'il y avait d'inné chez lui, c'est une délicatesse de sentiments, une subtilité d'intelligence exquise, une aptitude merveilleuse à pénétrer dans les beautés les plus minimes et les plus cachées de la nature, à lui ravir, comme Bernardin de Saint-Pierre, les plus imperceptibles de ses secrets. Dès qu'on l'écoutait, on était immédiatement dans la confidence de ses facultés ; on n'y parvenait pas si vite en le lisant, et il fallait quelquefois faire effort pour retrouver dans ses vers l'ombre ou l'écho de sa parole. Il avait le génie qui voit et qui devine : il n'avait pas toujours le talent qui fait voir et deviner. Soit qu'il ne fût pas né pour le posséder, soit plutôt, je le soupçonne, que l'imperfection première de ses études l'ait empêché de se développer, il est certain que sa pensée était supérieure aux ressources qu'il avait pour la rendre. Ce manque d'équilibre et d'harmonie se décelait

dans ses œuvres par le manque de clarté et de précision. Il tourmentait la langue, faute de pouvoir lui commander.

Lui-même sentait bien qu'en écrivant, il touchait un clavier qui hésitait sous ses doigts, et que ses vers, plus cherchés que trouvés, n'interprétaient que médiocrement ces beaux songes de poésie qui s'agitaient au fond de son âme. Il en éprouvait alors un malaise qui se traduisait par des épigrammes (et la traduction cette fois était fidèle), épigrammes contre lui-même, qui n'étaient que trop promptes à changer d'objet. Il ne tardait pas à infliger aux autres les tortures qu'il s'administrait. Il avait l'art d'enfoncer dans l'œil de ses émules la poutre qu'il ne retirait pas du sien ; puis las de ce manége, il s'essayait, en l'injuriant, à punir la poésie elle-même d'être insensible à ses prières ou sourde à ses avances. Elle n'était cependant ni l'une ni l'autre; elle était seulement plus réservée qu'il ne voulait dans ses réponses. Il profitait de ces prétendus dédains pour l'accabler. « C'était, disait-il, un jeu puéril, un métier ridicule, de s'amuser à éplucher des mots, à mesurer des syllabes, à balancer des rimes, quand il était question de l'émancipation des peuples, quand les jésuites se réveillaient, quand il fallait, jour et nuit, monter la garde autour de la liberté pour l'empêcher d'être insultée. Lui, il avait

un peu plus conscience de la dignité de l'homme : il n'était pas fait pour être un joueur de flûte et de guitare, un zéphyr d'opéra embarrassant ses ailes dans ses guirlandes; il laissait cela aux saltimbanques et aux eunuques; » et il désertait le drapeau des poëtes pour se jeter dans le camp des tribuns, tâchant d'user dans la polémique le reste d'une inspiration trompée, de recueillir pour ses ménippées les plus outrées, pour ses boutades les plus grondeuses, les applaudissements qu'on ne refusait pas toujours à ses vers, mais qui n'avaient ni l'éclat qui fait la gloire, ni le retentissement qui fait la renommée.

Delatouche a été traité d'envieux : ce jugement n'est qu'une prévention. Il était bourru, tracassier, frondeur, mais en somme plus porté à se gendarmer contre l'impuissance du langage, qu'à se révolter de l'incapacité des auteurs. Son premier mouvement était toujours d'admirer ce qu'il y a de beau et de bon dans une œuvre : le second, et c'était, j'en conviens, celui-là qui finissait par l'emporter, était d'en voir et d'en compter les taches. Ne supposez pas pourtant que ce fût par manie de contradiction, pour rabaisser à son profit la valeur d'un écrivain, qu'il en poursuivait studieusement les faiblesses ! Non, c'était par un sentiment de justice rétributive, qui pouvait bien parfois s'exagérer jusqu'à l'égoïsme, mais qui n'en était pas. Il y avait

là plus de précaution que de malveillance. Outre qu'il était bien aise de constater par devers lui que, avec des facultés moindres que les siennes, on arrivait à des victoires qu'il n'obtenait pas (ce qui pouvait le consoler de ses défaites), ses critiques n'étaient pour ainsi dire que de sauve-garde, des représailles anticipées. Averti, par les pressentiments de son amour-propre et de sa raison, qu'on ne manquerait pas de découvrir en lui autant de fautes peur le moins qu'il en apercevait, ou en devinait chez ses rivaux, il s'excusait de ses incorrections en insistant sur celles d'autrui. Il se montrait indisposé contre tout le monde, parce qu'il croyait tout le monde mal disposé pour lui, et qu'il était dans sa nature de n'être en reste avec personne. En fait de rigueurs, il ne voulait rien devoir, et il payait toujours d'avance.

On a quelquefois allégué, comme indice de ses penchants jaloux, qu'il semblait n'attendre que la réussite de ses amis pour s'en séparer. Eh ! mon Dieu, non. On n'avait nul besoin de réussir pour se brouiller avec lui. Inquiet, capricieux, susceptible, il avait l'amitié aussi orageuse que l'est communément l'amour, et il lui fallait de temps en temps de nouvelles affections pour se reposer des anciennes. Il est possible que des succès aient coïncidé avec ses ruptures, mais ils n'y étaient assurément pour rien. Son intolérance

politique y avait une grande part. Il ne pouvait pardonner à personne, avons-nous dit, de faire au pouvoir des concessions qu'il ne lui faisait pas, et les hommes de lettres sont en général assez faibles à cet endroit. Ces génuflexions de la littérature l'indignaient, et il se débarrassait de sa colère par des bons mots, qu'il distribuait, de droite et de gauche, avec plus d'empressement que de mesure. Je ne prétends pas qu'il eût raison de jeter ainsi l'amertume par les fenêtres ; mais je ne vois dans ces prodigalités qu'une erreur de franchise et de colère ; je n'y vois pas trace d'envie. Mieux vaut une erreur de sentiment qu'un vice.

Une autre preuve encore que ce vice lui était étranger, c'est, tant qu'il l'aimait, le soin tout fraternel qu'il prenait d'un auteur, la peine qu'il se donnait pour le perfectionner, et l'aider à se produire. Il avait le goût plus sûr que la plume, il connaissait mieux les ressources du talent qu'il ne s'en servait, et ses conseils ont eu la plus heureuse influence sur des réputations qui ont éclipsé la sienne. Quand on est jaloux, on ne travaille pas ainsi de tout son cœur à se faire surpasser. C'est lui, et il a dû s'en repentir plus d'une fois, c'est lui qui a vanté le premier M. Thiers et l'a mis ainsi, sans le savoir il est vrai, sur la lisière de ses grandeurs. Il a tendu la main à la jeunesse de

M. Sandeau. Il a enseigné à madame Valmore, non pas le secret d'être inspirée, mais celui de faire, à force d'art, passer dans le cœur des autres les battements et les larmes du sien. Il a deviné madame Sand, et n'a pas pris ombrage de son éclat futur; sont-ce là des pratiques d'envieux? Il ne l'était pas, mais il avait une maladie qui ne valait pas mieux pour lui que celle qu'on lui reprochait d'avoir, l'ennui, le doute, et le dégoût de tout. Il avait la bile dans la tête. La conséquence immédiate de ce travers morbide, c'est qu'il était horriblement à plaindre, d'une sévérité pour lui-même qui a souvent troublé le jugement qu'il portait des autres, et qu'avec un esprit éminent fait pour arriver à la gloire, qu'il attendait sans le dire, qu'il convoitait sans se l'avouer, il a gémi sourdement toute sa vie, de ne pas obtenir parmi les poëtes le rang qu'il méritait, et que, grâce à lui quelquefois, on décernait bénévolement à ses inférieurs.

Quoi qu'il en soit, c'est encore comme poëte qu'il a marqué le plus sensiblement sa trace, et c'est par là qu'il vivra, sinon toujours, autant de temps, du moins, qu'on aimera en France la poésie et les vers. J'ai peur que ce ne soit pas long; mais je ne puis lui promettre que ce que j'espère. Encore faudrait-il, pour lui assurer cette seconde vie qu'il a tant désirée, qu'on

prît plus de soin de sa mémoire qu'il n'en prenait de son existence. C'est un dévouement qui ne lui manquera pas.

Delatouche, avons-nous dit, était aussi variable, aussi décousu dans ses habitudes d'esprit que dans sa manière de vivre. Il se disséminait de côté et d'autre dans une infinité d'articles et de menus ouvrages; et il ne traitait pas ses vers avec plus d'égards que sa prose : il les éparpillait de recueil en recueil, et n'en a jamais fait une gerbe ou un faisceau. Les uns ont été publiés en mince brochure, comme l'*Épître à Châteaubriand* et les *Classiques vengés*; les autres sont restés enfouis dans les *Annales romantiques* et le *Mercure*. Il en a inséré un assez grand nombre dans son livre de la *Vallée aux Loups*, quelques autres à la suite du *Mirage*, roman gracieux et peu connu, au héros duquel il les attribue. Les derniers qu'il nous ait donnés forment les deux petits volumes des *Adieux* et des *Agrestes*. Il faut y joindre à présent les fragments inédits qu'on vient de publier, et qui ne le cèdent en rien à ce qu'il a fait de mieux. Il serait à désirer que tout cela fût réuni. On aurait alors sous les yeux, avec son œuvre capitale et de prédilection, l'expression la plus fidèle de cet homme, qu'on avait eu tort de surnommer l'Hésiode moderne, mais qui, malgré ses défauts, sera tou-

jours, comme disait Ronsard, un des plus curieux et des plus charmants *versifieurs* de notre époque.

VI.

Je m'explique aisément qu'on ne lui trouve pas d'analogie avec le patriarche Hésiode. Le fait est qu'il ne lui ressemble en aucune façon; mais ce dont je ne puis me rendre compte, c'est qu'on ait pu avancer que ses vers étaient du Delille ou du Chénedollé rajeuni. Il n'y a pas, à mon sens, le moindre rapport entre lui et ces messieurs. Ce qui caractérise l'abbé Delille et son école, c'est une facilité abondante, qui va jusqu'à la négligence; un amour de description, qui se promène à la superficie des objets; une nonchalance de prosodie, qui fait de leurs vers une prose monotone et fatigante. Ce qui distingue Delatouche, au contraire, c'est le tour coquet de sa phrase, sa sobriété de description, et, quand il décrit, l'art de pénétrer au fond des choses pour en traduire l'essence et le secret; c'est, au lieu d'un laisser-aller qui n'est que trop clair, une recherche de concision qui dégénère en obscurité. A l'inverse de Delille, dont les hardiesses, fort rares d'ailleurs, sont timides et compassées, Delatouche aime les tropes audacieux, les alliances de mots inusi-

tées. Ses défauts attestent ses qualités; et le plus grand de tous, selon moi, est de n'avoir pas su tirer de ses qualités tout le parti possible. Je ne lui en fais pas un crime, car il en a souffert plus que personne; et c'est peut-être à cette impuissance de perfection, au sentiment qu'il en avait, qu'il faut attribuer ses irrégularités et les bizarreries de son humeur.

Son style, a-t-on dit, n'a pas de trame; on cherche en vain le tissu sous les broderies! J'avoue que c'est un peu vrai, et que ses fleurs ont souvent l'air de ne tenir à rien; mais ce sont des fleurs. Il est une autre accusation plus grave et à laquelle je ne souscris pas; on prétend qu'il manque d'invention. Il faudrait d'abord s'entendre sur ce que c'est qu'inventer, et savoir s'il y a quelqu'un qui invente quelque chose. Pour mon compte, je fais plus qu'en douter. En littérature tous les éléments sont donnés, et le secret du génie n'est que dans leurs combinaisons. Le cercle des faits est épuisé, on n'en fabrique pas de nouveaux: on se borne à arranger ceux qu'on connaît; vous avez de l'imagination, quand vous les arrangez d'une manière imprévue et pittoresque. Delatouche possédait au suprême degré ce talent-là. Dans tout ce qu'il voyait, lisait ou entendait, il avait l'art de saisir, de détacher un mot, une circonstance qu'il fécondait et qui finissait par s'épanouir en bouquet sous sa plume. Les

bouquets! c'est Dieu qui les fait naître, mais c'est l'homme qui les compose, qui en assortit les parfums et les nuances. La nature fait les plantes et le jardinier les corbeilles. Delatouche était un très-habile jardinier.

Veut-on des preuves de son habileté? Un vers de Tieck lui a fourni le sujet de l'un de ses poëmes les plus charmants. Tieck compare le printemps à un petit enfant, qui abandonne furtivement le coin du feu pour aller jouer dans la campagne. Il faut voir dans Delatouche quels sont ces jeux, comme le jeune échappé se roule dans l'herbe où il fait pousser des paquerettes, comme il saute par-dessus les haies où il laisse tomber les houppes blanches de l'aubépine, comme il voltige à travers les seigles et les blés verts pour y jeter des coquelicots et des bluets, comme il grimpe aux arbres des vergers pour y suspendre des bouffettes de fleurs qui deviendront des fruits! C'est une pièce ravissante de grâce et de fraîcheur, aussi fraîche que le sujet, et qui devrait durer aussi longtemps qu'il y aura des saisons :

Quand des sommets du chêne aux antiques ramées,
La corneille au vol noir assemble ses armées,
Et livre son voyage aux derniers aquilons;
Quand la vive hirondelle, effleurant les sillons,
Vient égayer nos champs longtemps oubliés d'elle,
Un jeune enfant paraît; car il suit l'hirondelle.

Il ramasse, en jouant, ses hochets renversés,
Que, farouche et cruel, l'hiver a dispersés;
Visite des ruisseaux les rives ondoyantes,
Lance au front des forêts ses flèches verdoyantes,
Soupire avec l'oiseau, qu'amène l'orient.
De ses doigts teints de pourpre, il touche, en souriant,
Le frêle abricotier, l'amandier qui sommeille,
Le pêcher frissonnant sous sa robe vermeille;
Malgré l'enclos des murs descend dans les vergers;
Il les réveille! et soit que les rameaux légers
S'abandonnent aux vents, s'enlacent aux treillages,
De la neige des fleurs il sème leurs feuillages.
. . . . . .

Allant écouter, un jour, les chants que son ami Béranger fredonnait dans sa cage, il aperçut à travers les barreaux d'une étroite lucarne un pot de liseron qu'arrosait un détenu. Il fit de cette humble et modeste plante, ouvrant ses clochettes roses aux grilles d'une prison, la seule et unique compagne d'un pauvre captif, qui l'élève, qui la nourrit, qui prend sur sa soif pour la désaltérer, qui lui parle du champ qu'il regrette, des papillons qu'elle ne voit pas et dont il se souvient, qui cause avec elle, et cherche une réponse dans sa légère et fugitive odeur. Il y a un livre tout entier dans cette idée, et, la preuve qu'il y en a un, c'est qu'on l'a fait.

Quelques hémistiches de Lucain lui ont inspiré une de ses pièces les plus heureuses et les plus mâles, les funérailles de Pompée. Un mot heureux, perdu dans

un livre assez maussade de lady Morgan, se transfigure dans sa pensée et devient la belle élégie du dernier jour de Salvator Rosa. Dans le nom seul d'un petit oiseau rustique, qui se fait un palais du trou moussu d'un vieux mur, il trouve toute une satire aussi jolie que vénéneuse, où la haine le dispute à la gentillesse. J'avouerai volontiers qu'à côté du roitelet, la haine n'est guère de mise; mais on conviendra que si ce n'est pas là de l'invention, il faut renoncer à en avoir, et à savoir ce que c'est.

Delatouche était trop poëte pour n'être point amoureux, et il le fut souvent, plus souvent peut-être qu'il ne faut. Il ne s'en cachait pas, regardant avec raison cette passion comme une condition indispensable du talent. Pour témoigner de cette conviction, il a consacré à ses chagrins qui n'étaient pas très-vifs, à ses plaisirs qui l'étaient beaucoup plus, d'assez nombreuses élégies. Elles manquent en général de franchise et d'abandon, elles sont plus spirituelles que tendres, plus ingénieuses qu'inspirées; mais quelques-unes sont charmantes, celle par exemple qu'il nomme *les Superstitions de l'amour*, une autre intitulée *la Colchique*, la dernière surtout, la plus plaintive, qui cache derrière un doute un regret et une espérance. Elle fait partie du volume, aujourd'hui assez rare, de *la Vallée aux Loups*, et quoique déjà citée par M. de

Sainte-Beuve, nous la transcrirons une fois de plus toute entière. Les bons vers, même les plus connus, ne sont de trop nulle part. On les rencontre toujours avec plaisir; on dirait qu'ils changent de grâce en changeant de place :

Oh! dites-moi qu'est-elle devenue?
Dort-elle encor dans la paix des tombeaux,
Ou compagne des vents et de l'errante nue,
Voit-elle un autre ciel et des astres plus beaux!
Quand le printemps en fleurs a couronné ces arbres,
Les chants du rossignol hâtent-ils son réveil?
Son sein gémirait-il, pressé du poids des marbres,
L'écho du vieux torrent trouble-t-il son sommeil?
Et quand novembre au cyprès solitaire
Suspend la neige et nous glace d'effroi;
Lorsque la pluie a pénétré la terre,
Sous son linceul se dit-elle : J'ai froid!
Non; sa vie est encore errante en mille atômes.
Objet de mes chastes serments,
Tu n'as point revêtu la robe des fantômes,
Et tes restes encor me sont doux et charmants.
Vagues parfums, vous êtes son haleine;
Balancements des flots, ses doux gémissements;
Dans la vapeur qui borde la fontaine,
J'ai vu blanchir ses légers vêtements.
Oh! dites-moi, quand sur l'herbe fleurie,
Glissent, le soir, les brises du printemps,
N'est-ce pas un accent de sa voix si chérie,
N'est-ce pas, dans les bois, ses soupirs que j'entends?

Un dernier reproche qu'on vient tout récemment de lui adresser, et qui est peut-être le même sous une autre forme, c'est de n'avoir ni conception, ni dessin.

Il est certain qu'il a emprunté le sujet de la plupart de ses contes populaires. Il en a pris le canevas dans un bouquin mort-né qui se nomme les *Nuits d'Alphonse*, et il a eu le tort de n'en pas convenir; mais cela fait-il qu'il n'y ait pas de nouveauté dans la marche du récit, que les masses n'en soient pas groupées de manière à impressionner vivement l'imagination, que les scènes, les détails n'en soient pas disposés avec une grande habileté? Assurément non. A quelque source qu'il ait puisé, il ne doit qu'à lui sa manière brusque et saisissante d'entrer en matière, son adresse à couper la narration, au moment où on s'y attend le moins, par une réflexion singulière ou un accident de paysage, l'art enfin de graduer l'intérêt, de le ménager en peintre aussi bien qu'en poëte. Je ne parle pas du style; il y a dans ces petits tableaux les mêmes éclaircies et les mêmes nuages que dans ses autres œuvres. Je ne réponds qu'au reproche qu'on lui a fait de ne pas savoir composer. Il s'en acquitte au contraire à merveille : ce qui lui manque, c'est de ne pas exécuter comme il compose.

Delatouche était aussi recherché dans l'invention des morceaux de prose, qu'il jetait sans cesse aux exigences quotidiennes de la presse, que dans le choix de ses sujets poétiques. Plusieurs de ses articles ont eu un grand retentissement, la *Camaraderie* entr'au-

tres, qui fit presque autant de bruit, dans le temps, qu'un discours de l'opposition. Il serait à désirer qu'un ami s'occupât de réunir ces fragments, où l'âcreté fait alliance avec la délicatesse, où la philosophie railleuse et mordante de Voltaire se nuance des teintes rêveuses de Châteaubriand. On en ferait un précieux volume, plus durable que ces fameuses harangues qui ont incendié la tribune et le monde, et dont il ne reste pas même de la fumée. Il y a surtout un art infini dans la manière dont il sait amener une allusion politique qui est toujours un sarcasme. Nous en donnerons pour exemple quelques lignes tirées de ses *Études de paysages.*

« La colline où nous sommes, et celle qui là-bas, en face, porte l'Hay, Rungis et Fresnes, dont le nom rappelle d'Aguesseau, forment le vaste bassin où coule la route populeuse de Toulouse. Le vent des pluies nous en apporte quelquefois, durant la veillée, les tumultueux roulements. Ils sont vagues, comme les soupirs du vent dans une forêt, comme le choc des flots sur les grèves d'une mer éloignée : en général, tous les bruits humains perdent leur caractère en arrivant à nous. Ces inquiétudes voyageuses nous indiquent seulement les variations de l'atmosphère. Il n'est pas jusqu'au stérile canon de Vincennes, que nous n'hésitions à reconnaître. Cette emphase de la

foudre parodiée, dont les rois ont fait leur dernière raison, nous lui faisons quelquefois l'honneur de le prendre pour le travail du bûcheron dans la forêt. »

Ses ébats satiriques ne sont pas d'habitude aussi contenus que cette innocente boutade contre le canon, mais ses expressions sont toujours plus ou moins détournées, plus ou moins enveloppées de précautions et de brouillards. Il joue trop souvent à cache-cache avec sa pensée. Il avait la volupté de l'épigramme, et il y mettait la même discrétion qu'en amour. Il lui croyait le demi-jour plus favorable que la lumière.

Ce qu'il fit depuis l'époque de notre divorce jusqu'en 1830, de quelle façon il mena l'existence, dans quel ordre se succédèrent aux colonnes des journaux ces articles d'avant-postes, dont il fusillait les tirailleurs de la royauté, ou, chez les libraires, les publications plus pacifiques des œuvres de Gérard et de Canova ! Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que, comme à l'ordinaire, il jetait à pleines mains, dans ces ingrats sillons, toutes les miettes de son temps, toute la fleur de son esprit. Ce que je sais, c'est qu'il se donna une peine extrême pour n'accroître ni sa réputation ni sa fortune. Il resta sous ce double rapport dans une médiocrité qui n'avait pas, pour le séduire, la nuance que recommandait Horace. C'est pour cela sans doute qu'il ne s'en contentait pas.

VII.

Épicurien par système, Delatouche, malgré ses goûts de paresse et de volupté, était un homme énergiquement trempé, aussi vaillant de cœur qu'intrépide d'esprit. Il témoigna de ce courage lors qu'éclata la révolution de juillet. Au lieu de profiter de son absence de Paris pour se dérober au danger, au lieu de s'enfoncer plus avant sous l'ombre de ses châtaigneraies, pour assoupir, aux murmures des bois, les cris de guerre de la capitale, il accourut de sa campagne au premier bruit du canon, et vint l'affronter avec son jeune ami Farcy. Il le vit tomber à côté de lui, et il ne s'arrêta point pour le plaindre; il ne s'attendrit qu'après l'avoir vengé. Il a consacré plus tard à cette mort quelques pages aussi noblement pensées que bien senties, et qu'on ne relit pas sans émotion; elles font aimer celui qui pleure et celui qu'on regrette.

Après 1830, lorsque la révolution fut consommée, ses opinions plébéiennes prirent un degré d'emportement et d'amertume qui dépassa toutes les bornes. Il avait espéré la République, et quoiqu'à coup sûr (il a pu vivre assez pour s'en convaincre) elle ne fût point

faite pour affermir son repos et protéger ses succès. Il la regrettait comme une bienfaitrice, dont les promesses seules étaient déjà des bienfaits. Perdue avant d'être arrivée, il lui fallut s'étourdir sur cette déception, en dispersant sa bile et sa violence dans une foule de feuilles aussi acrimonieuses que lui, mais qui se gardèrent bien de le défendre lorsqu'il fut attaqué.

Il y a quelque chose de respectable dans toutes les thèses, quand elles sont soutenues avec conscience; mais la fureur est de trop, et il en résulte toujours plus de dommage que de bien, tant pour ceux qui élaborent et proclament ces idées de remaniement social que pour les subalternes qu'elles entraînent et que la colère convertit. Delatouche en fit, je crois, la triste expérience, et, quoiqu'il eût le cœur trop fier, trop haut pour s'en repentir, il en éprouva un découragement qui ne fit qu'augmenter avec l'âge et qui a peut-être hâté sa fin.

Je n'étais point en France lorsqu'il fit jouer la comédie de la *Reine d'Espagne,* qui n'eut qu'une seule représentation. Pour comprendre combien il dut être à la fois désolé et irrité de cet échec, il faut savoir que ce qu'il avait le plus ambitionné au monde, c'est un triomphe au théâtre. Le sachant, on ne conçoit pas qu'un homme aussi fin, aussi ingénieux à démêler dans une œuvre tous les éléments dont peut se former

un succès, à surprendre, sous l'épiderme de l'opinion, la fibre qu'il faut agacer pour qu'elle vibre, ait pu aventurer son espérance sur un drame comme le sien.

Ce n'est certes pas l'esprit, et l'esprit de bon aloi qui fait défaut. Il en a mis dans maint et maint passage autant qu'il était possible d'en mettre. Je croirais même qu'il en a trop mis : il ne s'en est pas réservé assez pour sentir qu'il n'est pas de public, fût-il composé d'autant d'*honnêtes gens* que le demandait Chamfort, capable de s'intéresser, cinq actes durant, à une intrigue d'alcôve et de boudoir, fondée sur un accident d'organisation qui ne pourrait se guérir qu'avec de la mandragore. Comme nouvelle dialoguée, la pièce se lit avec autant de plaisir qu'un conte de Boccace ou de La Fontaine, mais cela ne fait sourire qu'en cachette, et ne peut pas être représenté. La préface, où il ne se fait faute de railler la pudeur du parterre qui a sifflé ses sous-entendus, et la pruderie des loges qui se plaignaient d'une disette d'éventails, est un des meilleurs morceaux satiriques qu'il ait écrits. Il y a là plus de fiel et de moqueries qu'on n'en pourrait extraire en distillant la collection du Figaro.

Moins éclairé par cette disgrâce que blessé de se sentir méconnu, Delatouche, comme il le disait, n'était pas assez chrétien pour se livrer une fois de plus aux bêtes, et tenter de nouveau l'arène. Il n'osa plus

désormais se hasarder devant la rampe, mais trop jeune encore, trop ardent pour se retirer sous sa tente, il voulut essayer d'un autre genre de combats. Quoiqu'on lui ait refusé ce privilége, il avait trop d'imagination pour s'absorber dans la politique : et le drame, qu'il n'avait pas la force ou le courage de mettre à la scène, il le mit dans le roman. C'est ainsi qu'on lui dut successivement *Fragoletta*, *Grangeneuve*, *France et Marie, le Mirage, Aymar, Léo, Adrienne.* Après avoir, comme Walter Scott, débuté par la poésie, il cherchait comme lui, pour finir, son Rob-Roy et son Waverley. L'audace de son espoir n'allait peut-être pas jusqu'à le trouver, mais il marcha dans cette voie avec une constance, qui devait être récompensée par le succès, et qui le fut.

Aucun des romans que nous avons cités n'est sans mérite, et l'on y reconnaît dans plus d'une situation, dans plus d'une page, la verve et le coloris d'un poëte. Les deux premiers surtout ont fixé l'attention et sont dignes de l'arrêter. L'idée de *Fragoletta* est aussi épineuse qu'originale, et l'on ne saurait trop louer l'artifice de la composition. Il a tenté d'animer et de jeter dans le tourbillon de la vie moderne une des statues les moins pudiques de l'antiquité, l'*Hermaphrodite*, et il a fait brûler, dans le cœur de cet être double et douteux, des passions qui ne sont ni simples ni dou-

teuses. Quoique la donnée ne soit pas très-pure, il lui eût été facile d'éviter quelques nudités un peu trop accentuées, qui feraient rougir les moins sévères et qui n'ajoutent rien à l'intérêt du livre. C'est un défaut de goût dans lequel il s'est laissé entraîner par son penchant secret à la liberté illimitée des mœurs. Il ne s'est pas aperçu que moins le sujet était chaste, plus il était nécessaire que le style fût réservé. S'il eût mieux retenu sa plume trop cavalière, il y eût gagné plus de lecteurs avoués et des bravos moins clandestins. Je sais qu'il aimait assez le clandestin, mais cela ne pouvait pas aller jusqu'à vouloir des applaudissements à huis-clos.

Quant à *Grangeneuve*, bien que les mœurs n'y soient pas non plus très-exemplaires, et se sentent peut-être plus du Directoire que de la Convention, tout le monde peut le lire sans scrupule, et personne ne se défendra de l'avoir lu. C'est un livre bien fait, dont les scènes sont attachantes, et l'intrigue habilement conduite. L'auteur n'a semé nulle part plus d'observations fines et délicates, écrites avec plus de grâce et d'esprit. On sent que, s'il n'y a pas mis de son histoire, il y a laissé tomber du moins quelques secrets de son cœur, quelques-unes de ces pensées intimes, qu'on peut dire tout haut, mais qu'on se dit ordinairement tout bas. C'est une clef qu'il nous a donnée pour ouvrir

les dédales ténébreux et cachés où il se plaisait parfois à enfermer sa vie, et l'on fera bien de s'en servir, si l'on veut en savoir sur ces mystères plus que nous n'en savons ou que nous n'en pouvons raconter.

Nous ne ferons qu'une observation générale sur ses autres compositions romanesques : c'est que l'auteur en a trop subordonné l'intérêt aux développements plus ou moins clairs de je ne sais quelles doctrines libérales, qui finissent par étourdir et rebuter l'attention. L'auteur avait infailliblement le dessein d'être utile ; mais il aurait dû penser qu'on ne lit pas une œuvre d'imagination pour faire un cours d'économie sociale ou d'opposition parlementaire. On lit des romans pour échapper aux ennuis trop réels de la vie, et c'est un mauvais moyen de vous en distraire que de vous replonger, sous prétexte de vous divertir, dans toutes ces rêvasseries gouvernementales, dont la presse nous a rassasiés chaque matin pendant trente ans. Après le roman soit-disant historique, que je ne pardonne guère, et à grand'peine, qu'à un seul homme, je ne connais rien de pis que le roman politique. S'il est bon comme politique, on trouve toujours que la fable est de trop ; si la fable vous attache, c'est ce qui s'y mêle que l'on trouve un hors-d'œuvre, et on ne lit pas les passages où il est question des droits de l'homme ou du droit

des gens ; si on ne les lit pas, ce n'était pas la peine de les écrire.

VIII.

Delatouche en était là de ses publications, et quoique nous nous fussions écrit une ou deux fois, il y avait une vingtaine d'années que nous ne nous étions vus, quand je le rencontrai aux funérailles de Nodier. Malgré d'assez fréquentes intermittences dans leurs relations, malgré des différences d'opinions impatiemment supportées, il lui avait toujours été tendrement attaché, et il me parut si affligé de cette mort, que je ne pus m'empêcher de lui tendre cordialement la main, comme pour lui dire : Un de perdu, un de retrouvé. C'est ainsi qu'il le comprit. Dès le lendemain je reçus de lui, à mon réveil, une petite lettre charmante, et, comme carte de visite, le volume d'*Adieux* qu'il venait de publier. J'allai le voir immédiatement, et il sembla que nous ne nous fussions jamais séparés. Nous reprîmes à peu de choses près la conversation, où nous l'avions laissée, tant de jours, tant de siècles auparavant, et elle ne s'interrompit une dernière fois que lorsqu'il quitta Paris pour n'y plus revenir.

La grâce flexible de son esprit n'était point changée.

Je retrouvais le même charme à m'égarer dans les détours fantasques de son entretien; mais l'homme n'en était pas moins profondément altéré. Il n'avait rien perdu de son goût pour le demi-jour, pour les énigmes, pour les chemins obliques de la vie et de la littérature, mais il ne s'y engageait plus comme jadis d'un pied leste et vaillant. Il ne portait plus si légèrement, ou pour mieux dire si gaillardement, le poids déjà trop ancien de sa misanthropie. Une tristesse fatale qui ne lui venait plus des autres, et de ses réflexions sur la versatilité du monde, une tristesse toute personnelle était remontée de son âme à son front, et donnait à sa physionomie une teinte sombre et morose qui semblait devoir être invariable.

Le secret de cette douleur était celui du temps. Il avait vieilli, et si nous avons esquissé fidèlement son caractère, on a dû remarquer qu'il y avait dans son organisation je ne sais quels rapports avec la femme, qui devaient lui rendre à charge l'habitude incorrigible de n'être plus jeune. Il joignait à des délicatesses tout-à-fait féminines une coquetterie de manières qui ne nous va peut-être pas mal à vingt-cinq ans, mais qui nous messied fort à soixante. Il le savait, quoiqu'il ne voulût point se l'avouer, et craignant autant de paraître ridicule s'il gardait les façons d'un autre âge, que de passer pour impotent s'il y re-

nonçait, il s'était établi en lui une lutte perpétuelle et tyrannique qui dégénérait chaque jour en hypocondrie.

Chose singulière ! l'hypocondrie, qui d'ordinaire envenime tout, avait en grande partie adouci ou poli les aspérités de son caractère. Plus il se désabusait de lui-même, plus, dans quelque profondeur inconnue de son âme, il se rencontrait d'indulgence pour les autres. Il avait reployé ses griffes ; mais, pour ne pas les perdre, il se les enfonçait tacitement dans les chairs. Toutes ses antipathies d'autrefois étaient devenues la haine de sa propre personne, et, quoique cette haine le rendît de temps en temps un peu farouche, il me parut plus liant, plus sociable, qu'il ne l'avait jamais été.

La glace qui s'était rompue entre nous, il voulut la rompre avec d'autres amis, que des bourrasques de caprices, plutôt que des fautes de cœur, avaient éloignés de lui, et son âme malade et navrée se rouvrit à toutes ses premières affections, à celles que le temps n'avait pas emportées ; il en manquait déjà beaucoup. Delatouche semblait déjà pressentir qu'il n'avait pas longtemps à rester sur la terre, et il ne voulait pas en partir, sans laisser le soin de son nom et de son souvenir à ceux qui l'avaient vu se mettre en marche, à ceux qui, suivant leur âge, l'avaient accompagné ou suivi. Ce retour de ses premiers compagnons, semblait lui

ramener sa jeunesse si douloureusement regrettée, et pour se rattacher davantage à cette illusion, il se cramponnait de plus en plus à la poésie qu'il avait tant dédaignée, tant injuriée, qui avait bercé ses premiers songes, qui devait consoler les derniers. La poésie n'a ni orgueil, ni rancune. Il suffit qu'on l'ait aimée pour qu'elle se reprenne aux moindres lueurs de votre amour; on l'a chassée comme une esclave, et elle revient comme une épouse.

O saint amour des vers, disait-il dans cette belle langue de son printemps, qui venait se replacer d'elle-même sur des lèvres refroidies par l'automne et qu'allait fermer l'hiver.

Poésie oubliée, art sublime et fertile,
Qui console de tout et qu'on juge inutile,
Tu reverdis pour moi, vers l'automne des ans,
La sève d'un arbuste infécond au printemps.
Telle, au rayon d'octobre, après l'heure envolée,
Refleurit du lilas la branche étiolée,
Et, les pommiers cueillis, pour égayer nos yeux,
Rit de la Saint-Martin l'été mystérieux.

Il y avait peu de temps que Delatouche avait renoué ses anciennes liaisons, et il était bien décidé à ne plus s'imposer de nouveaux exils, lorsque dans l'été de 1846 il fut frappé d'un commencement de paralysie qui le plongea dans le plus plus morne désespoir. La vieillesse n'avait pas encore frappé à sa porte d'une manière si rude et si menaçante. Il se crut tout à la

fois dégradé dans son corps, dégradé dans son intelligence, et il courut cacher sa blessure au fond des bois, craignant, comme un vieux lion, qu'on ne vît la décadence et l'agonie de sa force. C'est là qu'il est resté cinq ans obstinément invisible à presque tout le monde, consumant le reste de sa vie dans de vains regrets du passé, ulcéré de mélancolie, commençant des vers qu'il n'achevait pas, faisant et défaisant sans cesse son testament, insensible à tout, même à cette République, qu'il avait si longtemps appelée de toute la force de ses rêves, et dont il se moquait peut-être en voyant les singuliers héros qu'elle avait fait surgir.

Une amitié dévouée, telle que les femmes seules savent l'éprouver, répandit sur la nuit de ses derniers jours un charme qui la lui fit prendre pour l'aurore des jours qui ne finissent pas. Quant à ceux qui lui restaient à compter ici-bas, ils achevèrent de s'éteindre au commencement d'avril 1851.

Delatouche, quand il succomba, avait l'âge de Rousseau avec lequel il eut plus d'un rapport. Il s'est éteint, comme lui, dans une petite chambre de campagne, saluant comme lui de ses derniers regards la plaine déjà verte, le ciel et le soleil. Après une vie de tumulte et d'angoisses, il a pris congé de cette terre avec la sérénité d'un enfant et la tranquillité d'un sage, espérant dans un meilleur monde, croyant à une

immortalité moins fugitive que celle du talent, laissant à ceux qui l'ont connu le souvenir d'un être à part mâté par les obstacles; aux esprits impartiaux qui ne feront que le lire, l'idée d'un homme supérieur dont le génie ne s'est pas fait jour, qui pouvait avoir des rayons, et n'a jeté que des éclairs. Qu'il dorme en paix où la mort l'a poussé, car c'est peut-être la première fois qu'il repose, car on pourrait graver sur sa pierre ce qu'on grava jadis sur la tombe de Jacques Trivulce :

HIC QUIESCIT TANDEM, QUI NUNQUAM QUIEVIT.

Juillet 1852.

CARLOMAN DE RULHIÈRE.

I.

Il n'y a plus aujourd'hi de petites gloires : on est un gros monsieur, ou l'on n'est rien du tout. Cet arrangement est tout-à-fait contraire à l'ordre de la création, et il ne serait, ce me semble, pas mal de revenir aux dispositions du bon Dieu, qui doivent bien valoir les nôtres. Je sais que l'opinion publique n'empêche pas les gens qui ne sont rien de se croire quelque chose : c'est vrai ; mais ils sont seuls dans leur croyance : ceux mêmes qui les voient tous les jours ne se doutent pas qu'ils existent. S'il n'est pas clairement décidé que ce soit malheureux, il est décidément clair que ce n'est pas juste, et il paraît nécessaire de réclamer. Il devrait y avoir des degrés dans la renommée qui est une richesse, comme il y en a dans la richesse qui n'est que trop souvent une renommée.

Pour savoir s'il est possible d'établir ou de réta-

blir ces degrés, peut-être faudrait-il commencer par déterminer ce qui constitue l'homme riche. Ce n'est pas facile. Un ambitieux se trouve à l'étroit dans cent mille livres de rentes; un autre, plus modeste ou plus adroit,se contente d'en avoir dix, et n'est jamais à court de jouissances. De ces deux individus, il pourrait être embarrassant de dire précisément quel est le pauvre; mais il ne l'est nullement de demander pourquoi ce qui a lieu dans le monde social n'aurait pas lieu dans le monde intellectuel. M'est avis que, dans une société bien organisée, chacun, suivant son rang, devrait pouvoir vivre à l'aise avec le patrimoine d'esprit qu'il a reçu du ciel. C'est ce qui n'existe point. A quoi cela tient-il? Le voici : c'est qu'on n'a que le capital, on n'a pas le revenu.

Dût-on nous accuser de décrier notre âge au bénéfice d'un passé qui ne nous en aura aucune reconnaisssance, il est impossible de ne pas constater qu'il en était jadis tout autrement. On plaçait autrefois, comme aujourd'hui son argent, ses économies d'intelligence ou d'esprit, soit en consolidés, soit à fonds perdus, et tout rapportait. On vous savait gré de la moindre chose. Il n'était besoin que d'un distique pour être enregistré dans l'*Almanach des Muses*, le livre d'or de la pairie littéraire; on vous citait partout pour un quatrain; on vous armait chevalier pour un

sonnnet. Avait-on écrit quelque page de bonne encre et de bon style! on était l'honneur de la France et des lettres. Tous ceux qui savaient lire vous retiraient leur chapeau. On dirait qu'à présent tous les lecteurs sont morts, ou que personne n'a de chapeau. Est-ce parce qu'on n'a pas de tête? A la bonne heure; mais l'incivilité n'en est que plus regrettable.

Que de personnages dont on se souvient encore, quoiqu'on ne les lise plus et qu'on ne les ait peut-être jamais lus, qui, s'ils vivaient aujourd'hui, ne seraient pas plus remarqués que messieurs tels et tels qu'on ignorera toujours! Je connais des inconnus qui ont plus d'esprit que Gentil Bernard, et autant de talent que M. Duclos. Ces dons ne leur ont jusqu'ici servi de rien, et il n'est pas probable que la tombe leur profite. Négligés de leur siècle, il iront se noyer dans l'autre; ils sont nés oubliés. N'y a-t-il pas là de quoi se révolter contre les procédés de la mémoire?

Si je vois peu d'équité dans notre parcimonie d'égards pour les vivants, je n'en aperçois pas non plus beaucoup dans nos déférences pour les trépassés. Je citerais au besoin une foule de noms qu'on se rappelle, et qu'on aurait dû, cent fois pour une, ensevelir avec les livres qu'ils signaient. Il s'est fait d'autre part de doubles inhumations, contre lesquelles on ne proteste pas, et qui sont de véritables barbaries.

Des érudits en apporteraient ici vingt exemples : un seul nous suffira. Comme type d'homme oublié qui devrait ne pas l'être, nous ne nommerons que Rulhière, qui a longtemps passé pour un phénix, et qui, depuis sa mort, a trop prouvé qu'il ne l'était pas. Si on ne l'aide à ressusciter, il n'est pas homme à renaître de lui-même.

Carloman de Rulhière, qu'il ne faut pas confondre avec le frère de Charlemagne, descendait peut-être de Pepin le Bref, mais n'était pas son fils. Il était né à Bondy près Paris en 1735, d'autres disent en 1729, et n'a jamais régné sur la Neustrie, à ma connaissance du moins. Son père était tout bonnement inspecteur de la maréchaussée de l'île de France, et servait le trône sans y prétendre. Le jeune Carloman fit, à ce qu'il paraît, de brillantes études au collége Louis-le-Grand, et, n'étant pas dauphin, débuta dans le monde à Bordeaux comme aide-de-camp du maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guyenne, comme officier d'ordonnance de madame la comtesse d'Egmont, sa fille. La comtesse, qui était une conquérante, pouvait bien avoir un état-major.

On ne sait pas trop quel fut le caractère de son service près du maréchal ; pour le grade qu'il occupait dans l'armée de sa fille, on peut le conjecturer, en se rappelant que, si Rulhière n'était pas beau, il

était fort spirituel, et que madame d'Egmont, qui ne l'était pas moins, n'avait pas la réputation d'être prude. Une chose dont on ne saurait douter, c'est que, non content de lui dédier un de ses ouvrages, il fit des milliers de vers pour elle, peut-être pas très-bons, mais assez significatifs. Les vers étaient autrefois très-compromettants pour celles qui les recevaient. Nous sommes maintenant en progrès : ils ne compromettent plus que leurs auteurs.

S'étant dégoûté de l'état militaire, Rulhière vint s'établir dans la capitale, et comme il fallait absolument être quelque chose quand on voulait avoir l'air de quelqu'un, il se mit à cultiver les lettres, à les cultiver en fermier général. Cela veut dire qu'il commença par ne rien faire, rien autre chose que de courir de salons en salons, à cheval sur des mots lestes et fringants, qu'il dressait, dit-on, dans ses haras, conjointement avec son ami Champfort. Ces messieurs passaient pour comploter, le matin, leur conversation du soir, et mettre en pratique les manœuvres de dialogues recommandées par les Lettres persanes. Je doute fort de la vérité de cette anecdote. Nos jeunes écuyers avaient assez de ressources pour ne pas conspirer, assez d'esprit pour comprendre que rien ne dérange celui qu'on a, comme celui qu'on cherche. Soyez persuadé qu'ils faisaient de la voltige

sans préméditation. Après tout, quand ils auraient concerté leurs cavalcades ou leurs steeple-chase de saillies, pourquoi se gendarmer contre cette innocente coalition, qui ne menaçait de mort que l'ennui, le plus impardonnable des tyrans? L'important pour nous, qui ne faisons qu'écouter, n'est pas de savoir comment on a de l'esprit, mais de nous apercevoir qu'on en a. Les conjurés étaient sous ce rapport en mesure de nous en faire voir de toutes les couleurs. Nous n'avons pas le droit d'exiger davantage.

Cette petite histoire, au reste, écrite par charité pour la consolation des imbéciles, est de beaucoup plus ancienne, même en France, que les préceptes de Montesquieu et la prétendue ligue de ses disciples. Tallemant des Réaux raconte qu'un nommé Vaugelé et l'abbé Cotin, qui était UN BON PHÉBUS, apprenaient par cœur des réparties pour se faire valoir l'un l'autre dans les compagnies où ils allaient. Un tel traité d'alliance peut se concevoir de la part de ces beaux diseurs, qui, à en juger par ce qu'un d'eux enfantait à tête reposée, ne devaient pas, si bons Phébus qu'ils fussent, exceller dans l'improvisation. Quant à leurs successeurs, ils étaient trop en fond pour les imiter et trop paresseux pour se donner tant de mal. Prendre à Cotin sa perruque pour en coiffer Ruhlière, et le pourpoint de Vaugelé pour habiller Champfort! de

quoi ne s'avise pas l'envie! Ce n'est pourtant pas si maladroit, car, à supposer qu'on la crût sur parole, n'était-ce pas accuser une terrible débine que de voler les inventions de deux pauvres diables, qui n'ont peut-être jamais eu un bon mot vaillant dans leur escarcelle?

Un des premiers ouvrages de Rulhière fut, je crois, une épître qui resta longtemps inédite, et pouvait sans inconvénient ne pas changer de condition. Elle a le grave défaut de n'être pas courte, et de manquer essentiellement de poésie. On assure que, si les vers n'en sont pas brillants, ils sont au moins corrects et bien tournés. Corrects! c'est un peu hasardé; bien tournés! ce n'est guère plus exact. Il en est quelques-uns d'heureux, mais ils ont l'air tout dépaysés dans la cohue bourgeoise qui les entoure: ils ont l'air de se trouver là fortuitement, et de ne savoir à qui parler. Ce sont des lignes isolées, qui ne font jamais une phrase. C'est du Boileau vieilli, qui commence à oublier son métier; du Voltaire qui ne le sait pas encore, moins la grâce et l'abandon. Quelle qu'elle soit, cette épître, flatteuse pour Champfort à qui elle s'adresse, ne paraît pas avoir excité une très-vive reconnaissance. L'ingrat y répondit plus-tard par ce portrait fort peu flatté:

« Il cachait un esprit très-délié sous un extérieur

assez épais. Très-malicieux avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement, réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, il était extrêmement hardi à tous égards auprès des femmes, qui ne doutaient pas de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitait dans son manége que les bassesses qui l'auraient empêché de se faire valoir. Souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses prétentions. Superficiellement instruit, détaché de tout principe, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous les petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des bluettes, et ne voyait dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites intrigues de la société. »

Pour se faire traiter de cette façon par un ami, je soupçonne que Rulhière avait, dans quelque menée

d'alcôve ou de boudoir, supplanté le rival qu'on lui donnait jadis pour associé. Il y a, dans cette diatribe si aigre et si venimeuse, quelque chose de la rancune d'un cœur blessé, et d'un cœur blessé qui n'est pas bon. Il est à peu près inutile d'observer qu'il y a beaucoup à en rabattre; par contre, il y a peut-être aussi beaucoup à conserver. Si d'un côté je me défie de la fidélité du peintre, d'autre part je me défie un peu des vertus du modèle. Ce qui me fortifie dans cette méfiance, c'est qu'il a presque toujours été loué par La Harpe. Il est possible que La Harpe en eût peur; mais c'est égal : ces louanges-là ne font pas son éloge. Après tout, il ne s'agit pas de le juger sur des présomptions : il faut le voir à l'œuvre, et décider, pièces en main, ce qu'on doit ajouter de correctifs aux égratignures de l'un et aux caresses de l'autre.

II.

Rulhière, qui croyait avoir été officier, ne portait la plume qu'en gentilhomme. Ce n'est pas le moyen de faire fortune, et il ne savait trop quelle carrière aviser, quand ses succès dans le monde attirèrent sur lui l'attention d'un homme qui resta, tant qu'il vé-

cut, son protecteur et son ami. Le baron de Breteuil venait d'être nommé ambassadeur en Russie, il le prit pour secrétaire et l'emmena avec lui à Saint-Pétersbourg. Il eut ainsi l'occasion d'assister de fort près à la révolution qui détrôna Pierre III et couronna sa veuve, la fameuse Catherine II. Cette catastrophe en fit un historien. Il pouvait s'élever jusque-là sans déroger.

De retour en France, il écrivit son histoire anecdotique de la révolution de 1762. Il est toujours plus facile de faire un livre que d'en assurer le succès; mais Rulhière n'avait pas perdu son temps à l'ambassade, et il eut la bonne idée d'appliquer la diplomatie à la littérature. Au lieu de publier son ouvrage, il ne visa qu'à ne pas le publier. Il mit tout en œuvre, il remua ciel et terre, pour que la Russie en empêchât l'impression, et il réussit. Il eut ordre de ne pas le faire paraître, mais en même temps permission de le lire à qui voudrait l'entendre. Ces lectures habilement ménagées ne tardèrent pas à le mettre en vogue; les salons les mieux achalandés se disputaient cette faveur qu'il ne distribuait qu'à petites doses, et il n'accordait pas une séance sans l'assaisonner d'un mystère qui en doublait le prix. Bientôt ce fut à qui s'honorerait d'avoir assisté à un de ces conciliabules académiques : et, comme on se croit rare pour avoir connaissance de

quelque rareté, on vanta cette histoire beaucoup plus qu'elle ne le méritait. On s'imaginait y avoir travaillé, en proclamant partout que c'était un chef-d'œuvre.

Mieux servi par cette publicité clandestine, qu'il n'aurait pu l'être par l'activité bruyante des plus fameux marchands de littérature, ce livre valut à son auteur la croix de Saint-Louis, et la survivance du gouvernement de la Samaritaine, espèce de machine hydraulique établie sur le Pont-Neuf, qu'on avait érigée en gouvernement, parce qu'elle avait l'honneur de fournir de l'eau au jardin royal des Tuileries; parce que la Seine, une roturière qui coule pour tout le monde, devait nécessairement avoir des lettres de noblesse, en épousant des tuyaux qui aboutissaient à la cour. Cette récompense, qui paraît aujourd'hui assez ridicule, valait six mille livres de rente, ce qui n'a été ridicule dans aucun temps.

N'ayant plus maintenant les circonstances pour auxiliaires, ne s'adressant plus à cette curiosité mondaine toujours à l'affût d'un secret dont elle attend un scandale, l'histoire de Rulhière, cette relation voilée d'événements qui ont cessé d'être une énigme, a beaucoup perdu de sa valeur. Elle est restée cependant un livre agréable, qui se laisse feuilleter avec plaisir. Il manque en général d'élévation et de pro-

fondeur, et le style, quoique soigné, n'est pas exempt de négligence; mais l'auteur raconte avec finesse et sait conduire artistement son récit. Ce qu'on pourrait lui reprocher avec raison : c'est tantôt une attention minutieuse à vous faire croire qu'il en sait plus qu'il n'en dit; tantôt trop de penchant à se poser en homme d'État, qui n'a besoin que d'un mot pour être au courant de ce qu'on lui cache. Rien de mieux que d'avoir l'air d'un homme d'État, mais il faut l'être, et ne pas s'essouffler à grimper sans cesse sur les tours de Notre-Dame, pour attrapper des mouches qu'on donne après cela pour des alouettes. C'est assez volontiers le fait de Rulhière. Il a une autre manie, celle d'abuser ou de paraître abuser de la sagacité. Il veut qu'on le croie tout à la fois spectateur du drame qu'il expose, et confident oculaire de ce qui se passe dans les coulisses. A merveille! quand on n'y met ni affectation, ni rubrique; mais il y a chez lui un artifice de réticence et de sous-entendu, qui vous tient constamment en garde, sinon contre sa sincérité, au moins contre la certitude de son savoir. A force de le voir jaloux de vous montrer ce qu'il devine, plus encore que ce qu'il voit, on finit par craindre qu'il n'ait deviné ce qu'il a vu. Cela gêne le jugement. Au lieu d'une histoire, on a peur de ne lire qu'un roman, et l'on ne s'intéresse qu'avec précaution, ce qui est mortel à

l'intérêt. Ce ne sont pas là, par malheur, les seuls défauts qu'on peut y reprendre, et le plus frappant pour moi, c'est que, s'il devine jusqu'à un certain point les faits, il n'en a pas deviné les acteurs. Ses Russes sont de Versailles, et il ne les voit qu'habillés à la française, à travers le cristal français de sa lorgnette d'Opéra.

Homme de génie chez les grands seigneurs, et presque grand seigneur parmi les gens de lettres, Rulhière étendit promptement sa réputation d'esprit par ses bons mots, et celle de son talent par son discours sur les Disputes, que Voltaire jugeait digne de Boileau. « Nous avons cru, écrit-il dans le Dictionnaire philosophique où il l'insère tout entier, instruire le lecteur et lui plaire, en mettant cette pièce sous ses yeux. Elle est fort connue de tous les gens de goût, mais elle ne l'est point des savants qui disputent encore sur la prédestination, sur la grâce concomitante, sur la question si la mer a produit les montagnes. Lisez les vers sur les disputes : voilà comme on en faisait dans le bon temps ! »

Les fanatiques du grand siècle se mirent alors à disputer sur cet éloge, et cela ne fit que lui donner plus de relief et d'éclat. Le fait est que, si ce morceau n'est pas un chef-d'œuvre, c'est du moins, dans le genre tempéré, un des meilleurs de l'époque. Le style en

est franc et châtié, les vers nerveux et incisifs. On pourrait ne pas se glorifier de l'avoir fait, mais personne ne serait fâché qu'on l'en crût l'auteur.

Au commencement de ce siècle encore, tout ce qui se piquait d'esprit savait par cœur le portrait de feu monsieur Daube,

Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube,

et j'ai souvent entendu citer comme un modèle de finesse ces deux vers qui frisent le proverbe :

Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison.

Ce sont peut-être les meilleurs; mais je leur préfère comme ayant un tour plus poétique, bien qu'un peu suranné, ces vers sur l'opinion :

La vaine opinion règne sur tous les âges.
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de son trône; et tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En bulles de savon sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse,
De climats en climats, le temple et la déesse.

Qu'on ne croie pas que je fais ces citations pour empêcher mon prochain de relire le tout! Je n'y mets

pas tant de malice. Il est certain qu'aujourd'hui ce parfum d'allégorie est légèrement éventé ; mais, pour en bien juger, il faut consentir à troquer ses sens d'aujourd'hui contre ceux de nos pères. Redescendez d'un demi-siècle, et ce discours un peu ridé reprendra cet air de jeune assurance qui lui donna de la vogue. Il méritait son succès, et, ce qui l'accrut encore, c'est qu'il sortait du ton général de la littérature à la mode. La poésie était alors infectée du musc de Dorat, inondée des pleurnicheries sans fin des faiseurs d'héroïdes, de tous ces entrepreneurs de larmes, qui réveillaient impertinemment les plus vieux morts pour s'en faire d'office les secrétaires; on avait des nausées de toutes ces fadeurs mignardes ou éplorées, et l'on fut enchanté de cette bonne veine d'esprit gaulois, qui venait réveiller à propos nos langueurs. On lui sut gré de ne pas ressembler à tout le monde.

Quoiqu'il eût signé ce discours, Rulhière n'avait pas renoncé à son système de diplomatie littéraire, au soin de donner, à ses moindres œuvres, une apparence confidentielle qui les rehaussait dans l'opinion. Il se faisait gloire d'être discret, et il l'était avec une indiscrétion, qui ajoutait à ses sarcasmes le charme d'en intriguer les auditeurs. Il n'en avouait aucun, mais il se les faisait attribuer tous, les bons, bien entendu, et le nombre ne laissait pas que d'être impo-

sant. Il savait que rien ne donne plus de montant à la malignité que de ne pas savoir d'où elle vient, et il décochait ses flèches en cachant son arc.

Ces saillies si amères n'ont plus grande saveur à présent, mais quelques-unes de ses épigrammes ont survécu à ceux qu'elles déchiraient, celle surtout contre Champcenetz, qui avait eu la maladresse ou l'adresse, comme on voudra, de se faire coffrer à la Bastille, pour je ne sais quelle parodie satirique, trouvée sans doute dans la poche de Rivarol. Elle est vigoureusement frappée, et s'il est possible d'être plus poëte, il n'est pas facile d'être plus méchant. Maintenant qu'on ne peut plus rencontrer de ces vieux amateurs qui savaient sur le bout du doigt toutes les gentillesses de leur temps, nous pouvons citer celle de Rulhière comme un échantillon des politesses qu'on s'adressait autrefois :

Être haï, mais sans se faire craindre ;
Être puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris :
En recherchant la haine il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit,
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.

Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire;
Il croit qu'être honni c'est être renommé.
Mais, si l'on ne sait plaire, on a tort de médire;
C'est peu d'être méchant : il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

Il me semble que ceux-là ne sont pas mal, et que, si on eût décerné à l'auteur la même récompense qu'à Champcenetz, on ne l'accuserait pas de l'avoir volée. Je ne sais si cette invective est juste, mais elle a le mérite d'être franche, et on n'en trouverait pas beaucoup de ce ton dans les œuvres de Rulhière. Il n'avait pas l'habitude d'aborder de front l'ennemi, et l'épigramme détournée était mieux son fait que l'épigramme en ligne droite. Tacticien machiavélique, il excellait dans la perfidie mystérieuse, dans l'art de mordre en dessous son prochain, de le mordre surtout avec les dents des autres. Il n'était pas, dans le monde, de haies ou de broussailles derrière lesquelles il ne se tapît pour lancer son fiel à ses adversaires, le sien ou celui qu'il trouvait assez âcre pour se l'approprier. C'est ce qui faisait dire à Champfort, avec plus de rudesse que d'atticisme : « Rulhière est l'entrepôt du venin de toute la société; il le ramasse comme les crapauds et le darde comme les vipères. »

Avec des dispositions si peu bienveillantes, avec des adversaires aussi peu indulgents que lui-même,

on a peine à se figurer que cet homme, qui n'avait rien de supérieur, soit parvenu à une célébrité qui n'était pas loin de la gloire. Ce serait à croire qu'il n'y a de succès que pour ceux qui le demandent la dague au poing ou le pistolet au bout de la langue. Cela n'est point rigoureusement exact. Il est certain que Rulhière n'était pas bon, et se servait trop volontiers, pour attaquer, des armes dont on ne devrait user que pour se défendre ; mais il avait une qualité qui manque à la plupart de ceux qui aspirent à la réputation : il se connaissait. Il n'avait d'ambition que dans la limite de ses moyens et ne visa jamais plus loin qu'il ne pouvait aller. Il savait vivre en bonne intelligence avec ses faiblesses, et s'il cherchait parfois à les dissimuler, il n'avait pas la prétention de les donner pour de la force déguisée. Égoïste avec recherche et spirituel avec bon sens, il eut surtout l'adresse d'être raisonnable. Nous allons voir où cela le mena.

III.

A la suite de son voyage en Russie, Rulhière avait été attaché au ministère des affaires étrangères en qualité d'écrivain secret. Il n'était guère possible de

lui donner des fonctions plus en harmonie avec ses habitudes d'esprit; mais, tout cachottier qu'il était et qu'il affectât de l'être, il voyait avec peine que ce titre, presque aussi secret que ce qu'il avait à faire, n'ajoutait pas grand éclat au blason aquatique qu'il tenait du Pont-Neuf. Il eût été bien aise qu'un poste relevé le mît davantage en évidence, et lui donnât dans le monde la position éminente qu'il ne devait qu'à son esprit. En attendant cette bonne fortune qu'il ne sollicitait pas, mais qu'il tâchait de se faire offrir, il continuait à être l'orgueil et la joie des salons, y récitant de jolis vers, un peu alambiqués, comme *l'A-Propos* et le *Don du contre-temps,* caressé pour ses flatteries et redouté pour ses satires. Ce n'était pas tout-à-fait assez pour lui. Il était trop raisonnable pour prétendre à être traité en duc et pair, mais il n'eût pas été fâché d'avoir une tournure de comte ou de baron.

Il fut au moment d'obtenir ce qu'il désirait. Vers 1768, on s'occupa sérieusement de lui confier une mission en Pologne, dans le genre de celle que remplit plus tard Dumouriez. Je ne saurais dire quelles nécessités ministérielles, quelles intrigues de bureaux s'y opposèrent; mais au lieu de lui donner une ambassade, on le chargea d'écrire, pour l'éducation du dauphin, l'histoire des troubles de cette république où

il ne devait point aller. Force lui fut d'adhérer à cet échange, et, s'il ne s'en montra pas satisfait, il eut tort ; cela valait mieux pour lui de toute manière. Je n'ai pas une foi explicite dans les dextérités et artifices qui faisaient la gloire des diplomates de la vieille roche, et il y a tout à parier qu'il n'eût réussi qu'à se faire détester un peu plus qu'il ne l'était. Il ne resterait d'ailleurs plus rien de ses dépêches, tandis que, du travail qu'on lui demanda, il est resté un livre qui lui fait honneur, inutile sans doute au roi qu'il devait éclairer, mais instructif pour l'avenir. Le plus mince volume, ne fût-il que passable, a la vie plus robuste que telle ou telle petite transaction politique à choisir. Si bien faite qu'elle soit, elle ne tarde jamais beaucoup à être remplacée par une autre, et l'on ne s'en souvient plus que lorsqu'un livre en parle.

Quoiqu'il eût la faiblesse de ne se donner que pour un homme du monde, occupé de littérature à ses heures perdues, Rulhière attachait une extrême importance à ses écrits, et il les remaniait sans cesse avec un soin, qui atteste chez lui des arrière-pensées de postérité. Il songeait évidemment à de glorieux lendemains, en se traçant le programme de l'ouvrage que le gouvernement venait de lui commander. Historiographe patenté, commis à l'instruction d'un jeune prince, il crut devoir, comme Bossuet, s'appliquer à

instruire les peuples et les rois de tous les âges. L'ambition est trop noble pour qu'on la puisse blâmer; mais n'étant pas Bossuet, et il eut assez de tact pour le sentir, il voulut y suppléer par l'étendue des recherches, par l'étude approfondie des moindres documents. Il s'y adonna avec un zèle qui n'est plus de mise, aujourd'hui qu'il faut penser à la vapeur, et que le plus grand écrivain est celui qui va le plus vite. Il n'y a rien à dire contre cette marche laborieuse et digne d'un Bénédictin, si ce n'est que, pour éviter l'écueil de la rapidité, il tomba dans d'interminables lenteurs, et que, sacrifiant l'intérêt de son élève à celui de son amour-propre, il reçut, pendant vingt-deux ans, le prix annuel d'un travail qu'il n'acheva pas.

Cela est si vrai, observe M. Daunou son biographe, que le dauphin, auquel il était destiné, touchait déjà à la fin de sa royauté, quand l'auteur mourut, sans que sa tâche fût remplie. « L'histoire du malheureux Poniatowski, continue-t-il, pouvait entrer utilement dans le plan d'études d'un prince réservé à de plus violents orages; mais les destinées de Louis XVI avançaient plus vite que la plume de Rulhière. » On doit sans doute regretter qu'il ait manqué son but; mais soyez-en bien convaincu : quoi qu'il eût fait, il ne l'eût pas atteint. Les meilleurs professeurs n'appren-

nent pas aux princes à se procurer le génie qui conjure ou domine les révolutions. Mourir en héros, cela peut encore s'enseigner; vivre en roi, il n'y a que Dieu qui donne de ces leçons-là ; les hommes n'y peuvent rien. Aujourd'hui, du reste, peu importe que Rulhière ait ou n'ait pas été entendu de son disciple. Ce qui doit nous inquiéter, c'est de savoir si le livre qu'il nous a légué vaut le temps qu'on a mis à le faire ; c'est ce que nous examinerons plus tard, quand nous en serons au chapitre de ses œuvres posthumes.

Il n'entrait pas dans ses lenteurs que l'intention de se rendre aussi parfait qu'il pouvait l'être ; elles favorisaient singulièrement les us et coutumes de sa diplomatie. On le savait, par ordre supérieur, occupé d'un ouvrage de longue haleine ; cela le dispensait de faire paraître ceux qu'il annonçait toujours sans jamais les publier, et qui n'étaient peut-être pas plus terminés que celui qu'il composait, sa fameuse comédie du *Défiant,* par exemple, pour laquelle Jean-Jacques avait peur de poser, et dont il n'a peut-être écrit que le titre, si tant est qu'il ait été jusque-là. Il faisait désirer ses productions et se gardait de les donner, sachant de reste que ce qu'on a ne vaut jamais ce qu'on espère. Si ce n'était pas le moyen d'augmenter sa renommée, c'était du moins celui de ne pas la perdre. Il connaissait trop bien la loterie des réputations pour s'y hasar-

der, et sans avoir la naïveté d'Arlequin, il agissait comme lui ; il voulait gagner sans y mettre.

C'était assurément chose fort sensée de ne pas compromettre le fond d'estime sur lequel il vivait; mais ce n'est pas tout : il lui fallait entretenir son avoir, et c'est à quoi il réussit, en s'y prenant pour ses annales de Pologne, comme nous l'avons vu s'y prendre pour ses anecdotes de Russie. Il en avait soigné un certain nombre de morceaux de choix, qu'il lisait à huis clos dans des salons privilégiés, et qui paraissaient d'autant plus beaux, qu'il avait eu l'art de se les faire demander plus longtemps. Il fit si bien ainsi la fortune du tout, que, quinze ans après sa mort, on se demandait encore quand le livre paraîtrait. C'était peut-être plus difficile que de le faire.

Ce manége n'eut pas seulement pour résultat de préparer à son histoire, dans le cas où le public serait appelé à en connaître, des applaudissements et des lecteurs, il eut l'avantage de lui faire ouvrir les portes de l'Académie française, dont les concierges ont toujours mis peu d'empressement à tirer le cordon. La plupart des quarante, qui avaient leurs raisons pour redouter ses épigrammes, ne crurent pas pouvoir mieux faire que de le désarmer par leurs suffrages, que pouvaient légitimer le peu de jolis ouvrages qu'il avait donnés, et les livres sérieux qu'il pro-

mettait. Il fut admis en 1787 en remplacement de M. l'abbé de Boismont, et l'on ne cria pas trop contre cette nomination. Le fait est qu'on pouvait plus mal choisir, et que, dans les temps de disette, c'est un titre que d'être capable d'en avoir. Cela vaut peut-être mieux que d'en avoir qu'on n'est pas capable de justifier.

Il est possible qu'il n'eut pas de grands droits aux honneurs du fauteuil, mais il s'en fit un par son discours de réception, qui fut de prime abord prôné partout comme un chef-d'œuvre. Ses ennemis eux-mêmes le citèrent comme un modèle de bon goût et d'urbanité, Grimm entre autres, qui ne peut pas être, lui, cité comme un modèle de complaisance. Il est vrai que ceux qui l'avaient élu étaient intéressés à le vanter, pour s'excuser d'une préférence qui pouvait être une injustice; mais cette fois l'excuse était des meilleures.

Ce qu'on ne pouvait pas attendre de Rulhière, c'est le ton de sainte douceur dont s'exprime sa gratitude pour ses nouveaux confrères, et cet optimisme de bienveillance qui se répand en éloges sur tout le monde, sur le présent comme sur le passé. Il a laissé sa vieille peau d'épigramme à la porte de l'Académie. On l'a élu serpent, et il entre colombe, roucoulant des madrigaux à l'adresse du tiers et du quart. Il trouve Saint-Lambert enchanteur, et Marmontel léger. Il ap-

pelle l'auteur des jardins Virgile, et La Harpe qu'il baptise d'abord de Sophocle, est bientôt rebaptisé Quintilien. Sa fleurette n'en épargne pas; elle va jusqu'à Rome se piquer au camail de M. de Bernis, et à Constantinople se pendre à la boutonnière de M. de Choiseul-Gouffier; quand les vivants lui manquent, elle va chercher les morts pour s'épanouir sur leurs tombeaux, et pas un n'y échappe, depuis le cardinal de Richelieu jusqu'à M. de Chabanon. La belle chose que la reconnaissance!

Hâtons-nous de le dire, il y a dans ses remerciements quelque chose de mieux que les balivernes complimenteuses, qui nous font hausser les épaules. On y a remarqué jadis deux passages qu'on remarquerait encore de nos jours. Le premier exprime par une figure heureuse la courbe que décrit habituellement la littérature des peuples.

« Il semble, dit-il, dans la destinée de l'esprit humain, et l'expérience des siècles, peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles lettres, les Aristote aux Euripide, les Sénèque aux Térence, les Galilée aux Tasse, les Locke aux Milton. Mais le temps où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle

plus digne d'admiration que cette ravissante saison des pays septentrionaux, qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant longtemps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissants du jour éclairant déjà tout l'espace du monde? »

Dans le second extrait qu'on nous saura gré de conserver, l'auteur rappelant les efforts de son prédécesseur pour rendre hommage à d'illustres morts, discute avec autorité, et en homme qui saurait y réussir, le genre d'éloquence qui convient aux oraisons funèbres : on ne serait point étonné de trouver ce fragment dans l'Essai sur les éloges de Thomas.

« Dès le premier âge de l'éloquence chez les anciens peuples, le discours funèbre eut aussi ses grands orateurs; cette éloquence de la douleur est en même temps celle de l'admiration. Trop souvent, il est vrai, le héros ne sera plus aux yeux de l'historien ce qu'il fut aux yeux du panégyriste ; mais dans les exagérations d'une perte récente, il est un vrai langage de la nature, une vérité de passion. La joie embellit tout ce qu'on possède; l'espérance, tout ce qu'on attend; le regret exagère tout ce qu'on a perdu. Ce genre d'éloquence s'est surtout diversifié suivant la variété des gouvernements; chez les anciens il eut pour objet d'enflammer l'amour de la patrie et la passion de la

gloire; chez les chrétiens il y a plus de difficultés, il faut y mêler la louange au mépris de la louange; faire sentir le néant de la gloire, sans ôter aux âmes élevées le noble enthousiasme qu'elle leur inspire; humilier les grandeurs, sans éteindre l'émulation pour les grandes actions; et tandis que l'orateur renverse et anéantit tout ce qui est beau au regard des hommes, une sorte de convenance locale le force d'employer une magnificence de paroles, un style voisin de la poésie, et qui s'accorde avec un pompeux appareil de trophées, d'emblèmes, de statues symboliques et de chants lugubres. Toutefois aucune des oraisons funèbres prononcées par mon prédécesseur ne le fut dans ces antiques cathédrales, où l'orateur, environné du deuil public, au milieu des différents ordres de la nation, qui rendent ce triste et dernier hommage à un prince qui n'est plus, à une tombe qui elle-même va disparaître, parle, pour ainsi dire, en présence de la mort et sur les bords de l'éternel abîme. Il les prononça toutes dans un lieu plus tranquille, dans la chapelle du Louvre, dans ce palais des arts, des sciences et de l'immortalité, en votre nom, messieurs et en votre présence : institution qui honore les lettres françaises, et qui n'est imitée en aucun lieu du monde. C'était prononcer le jugement des sages; et en effet, quand votre choix lui confia ces honorables fonctions, déjà le temps était passé où

la louange qui n'était point méritée ne paraissait qu'une adresse ingénieuse et l'heureux effet du talent : le temps était venu où l'esprit général repoussait la flatterie comme une coupable lâcheté, et la dénonçait au nouveau tribunal de l'opinion publique : l'ombre d'une adulation, dans le panégyrique même, eût avili l'orateur, révolté l'auditoire, offensé la mémoire du héros. »

Sans être un phénomène, ce discours est écrit avec une élégance qui, dans notre siècle de fer, pourrait assurément passer pour un prodige. Quoiqu'il ait perdu, en venant jusqu'à nous, beaucoup de ces délicatesses qui ne sont que du moment, et cette grâce de perfidie dont on se délectait jadis, il est encore aujourd'hui d'une lecture agréable. Ce n'est pas le privilége ordinaire des harangues de ce genre, où la célébrité des orateurs n'a pas rendu l'éloquence moins rare, et on doit savoir gré à l'auteur autant des qualités qu'il a, que des vices qu'il n'a pas.

Depuis que l'Académie française est de ce monde, il ne s'est peut-être point passé d'années où l'on n'ait répété, non sans quelque raison, qu'on y entrait comme aux Invalides, quand on était hors de service. Cela se disait beaucoup du temps de Rulhière, et je ne serais pas étonné qu'on l'eût nommé pour lui donner à penser qu'il n'était plus bon à rien, que sa

plume avait des rhumatismes qui l'empêchaient de marcher. Des fraîcheurs, en effet, allaient comme de cire à un gouverneur de la Samaritaine. Mais ce n'était pas facile de lui en faire accroire, et il n'était pas homme à convenir, même *in petto,* que son intelligence avait la goutte. Tout disposé qu'il fût à l'indolence, il ne voulut pas admettre, comme les quatre cinquièmes de ses collègues, qu'il entrait dans ses devoirs d'académicien de dormir ou d'en avoir l'air : et, au lieu de respirer comme eux son diplôme en guise d'opium, il le respira pour s'éveiller. C'était original.

IV.

Jaloux de répondre aux avances de l'opinion qui l'avait porté au nouveau poste qu'il occupait, plus jaloux encore de tromper la confiance de ceux qui l'y avaient appelé pour qu'il ne fît plus rien, Rulhière ne fut pas plutôt de l'Académie qu'il voulut se confirmer dans sa dignité, en faisant, pour la sanctionner, plus qu'il n'avait fait pour l'aquérir. L'effet suivit de près sa résolution : il publia en 1788 ses Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes et sur l'état des protes-

tants en France. L'ouvrage fut annoncé avec fracas, et il pouvait se passer de ce charlatanisme. Les bons livres n'ont pas besoin qu'on batte la caisse à leur naissance. Il faut laisser cela aux livres de la foire, qui ont besoin, comme les monstres, d'un paillasse pour héraut d'armes.

Cet écrit avait été demandé à l'auteur par M. de Breteuil, comme une préface nécessaire au grand acte de réparation que méditait Louis XVI. C'est une œuvre utile et bien faite, qui témoigne d'études consciencieuses et d'une noble ambition d'équité. On y reconnaît cependant trop souvent la pente habituelle de l'esprit de Rulhière. C'est encore ici l'homme d'État, qui veut qu'on le suppose plus avant qu'il ne l'est et ne peut l'être dans la confidence du passé; qui, tout savant qu'il soit et qu'il tienne à le prouver, tient peut-être davantage à se montrer habile, et fait servir sa science à se montrer ingénieux. C'est un voyageur qui ne se contente pas de découvrir de nouvelles sources et d'y puiser, il est constamment préoccupé de l'idée qu'il faut qu'on lui tienne compte, et de l'adresse qu'il a mise à les découvrir, et de la manière dont il y puise. Cette préoccupation contagieuse ne tarde pas à gagner le lecteur; on finit par perdre de vue la question, pour suivre tant bien que mal les détours égoïstes où s'engage l'auteur.

Rulhière, qui faisait, avons-nous dit, métier et profession de finesse, ne s'est pas contenté d'en mettre dans l'exécution de son mémoire : il en a mis aussi dans le plan qu'il s'est tracé. Elle pourrait être plus heureuse. Tout l'artifice de sa composition consiste à faire valoir les droits des opprimés, en excusant continuellement les oppresseurs. Je n'aime pas cette manière oblique d'attaquer les faits, cette attitude ambigüe d'un homme perpétuellement partagé entre la crainte d'offenser le pouvoir et celle d'altérer la justice : on ne parvient ainsi qu'à les blesser tous les deux. La droiture et la franchise sont les premières qualités d'un historien; les biais de Rulhière sont d'un avocat qui hésite entre le pour et le contre, et rejette sur le juge, qui est le public, la responsabilité de la décision. Il est bien qu'il y ait des avocats; mais est-il nécessaire qu'ils sortent du barreau pour s'installer dans l'histoire? Je ne le crois pas.

Ce ne sont pas là nos seules critiques. Il me semble, par exemple, que, dans son second volume destiné à présenter le tableau des effets de la révocation, Rulhière ne s'est point élevé à toute la hauteur de son sujet. Quelles que soient les causes et les intrigues qui aient amené l'édit de 1685, qu'il ait été arraché à l'imprévoyance de Louis XIV, aux scrupules chagrins d'une conscience malade, ou qu'il ne soit de sa

part qu'un acte volontaire et longuement médité, nul doute, pour moi du moins, que cet édit ne soit une faute et même un crime. Mais est-ce là tout? Mais fatal à la France au moment de sa promulgation, ne l'a-t-il pas servie plus tard, en propageant par l'Europe, et jusqu'au delà des mers, son influence, ses mœurs, ses sciences, ses arts, son industrie, son langage? S'il nous a été quelques instants funeste, n'a-t-il pas en somme, par ses conséquences, servi la cause de l'humanité et de la civilisation; et ne pourra-t-il pas, dans un temps donné, être regardé comme une des grandes voies de communication, mystérieusement ouvertes entre les peuples par les mains de la Providence? Il me semble que la question vaut la peine d'être examinée. S'il n'était pas encore permis à Rulhière de la résoudre, il aurait pu du moins la poser. Il ne pouvait pas ignorer qu'il y a une manière de poser les questions, qui est, ou peut s'en faut, la moitié d'une solution.

Malgré tout ce qu'il laisse à désirer, cet ouvrage n'en atteste pas moins, de la part de l'auteur, des sentiments nobles et généreux, et on dut croire que Rulhière sympathiserait avec les idées de réforme qui commençaient alors à fermenter dans toutes les têtes. Ces idées, il n'en était pas en effet l'adversaire. Mais trop sage, trop expérimenté, pour ne pas redouter l'em-

portement du peuple autant que la routine et l'aveuglement de la cour, il eût voulu qu'on mît autant de soin et de ménagement à éclairer l'administration qu'on mettait d'audace à la fronder, autant d'adresse à en modifier les rouages, qu'on paraissait devoir mettre de violence à retourner brusquement toute la machine. Il croyait que la vérité peut se faire entendre, sans prendre cette voix de tonnerre, dont Le Laboureur veut armer l'histoire pour avertir les rois. Partisan du libre examen, il avait peur du fanatisme de quelque Calvin politique, qui viendrait brutalement amputer les vieux membres de la société sous promesse de lui en fournir de neufs. Il était, en un mot, libéral avec prudence, novateur avec mesure, réformateur avec précaution, et ce ne fut pas sans chagrin qu'il vit l'explosion de 89. Sa philosophie, tant soit peu épicurienne, ne pouvait pas s'accommoder des tempêtes, et ses intérêts encore moins.

C'est une chose remarquable qu'au moment où la noblesse allait être forcée de brûler ses titres, une foule de gens qui n'avaient rien à brûler se plaignirent d'être obligés de grossir l'incendie, Rivarol, par exemple, et Rulhière. L'un se révolta, défendit une cause, qui n'était pas la sienne, avec un semblant d'égoïsme qu'il prenait pour un nouvel acte de baptême, et fit pleuvoir dans le monde autant de pamphlets qu'il se consumait de parchemins. L'autre

en fut profondément affecté, et, moins par vanité que par gratitude, il s'unit en silence aux regrets de l'aristocratie. A force de hanter les hautes classes, il avait fini par croire qu'il en était, et il se fit un deuil de famille de ce qui ne devait être pour lui qu'une douleur de sympathie. C'était peut-être encore de l'adresse, mais je ne le pense pas.

Rulhière s'était, comme historien, trop habitué à deviner les événements, pour ne pas juger à première vue que la société allait se bouleverser de fond en comble, et changer entièrement de face. Il ne put s'accoutumer à l'idée de voir se démolir, pièce à pièce, un monde où il avait été si bien reçu, où il avait rencontré tant de courtisans de son esprit, heureux de s'en faire les échos ; où il s'était acquis une considération qu'il sentait prête à disparaître ; où il avait gagné une fortune modeste, qui lui promettait une vieillesse tranquille, et que la tempête déjà proche pouvait emporter avec son repos. Ces perspectives le navraient : et trop faible, pas assez jeune, pour braver les menaces de l'adversité, déshabitué de la lutte par l'expérience d'une longue prospérité, il s'éloigna, sans tourner la tête, des combats qu'il prévoyait. Il se retira, plein d'amertume et d'affliction, dans une maison de campagne qu'il avait près de Saint-Denis, et qui por-

tait le nom d'Ermitage. Il allait essayer d'y vivre comme ne put mourir Rousseau.

L'horizon pacifique des champs ne lui fit point envisager d'un œil plus calme le ciel déjà si sombre de la politique. Seul avec lui-même, il ne s'y entretint que de choses aussi mesquines que les hochets qui lui échappaient. Là, s'il se fût trouvé dans cette âme quelque peu de verdeur et de noble sève, c'eût été, comme le disait Sénèque, un spectacle digne de l'admiration des dieux, de voir un homme plus fort que la fortune prendre sous la protection de ses écrits le trône qui l'avait longtemps protégé, et qui se lézardait alors de toutes parts; défendre, avec l'autorité de son âge et de son talent, cette société dégénérée, à l'éclat de laquelle il avait concouru, que tant de vices et d'abus avaient compromise, mais que de rares vertus pouvaient encore racheter ; opposer courageusement, fût-ce même sans espoir, ses conseils comme une digue au dévergondage d'idées qui allait tout envahir ; user enfin ses dernières forces de pensée à jeter, sur l'abîme qui s'ouvrait, de ces lueurs qui pouvaient devenir un phare. Loin de là ! au lieu d'un athlète stoïque, barrant de son énergie la route de la révolution, on ne vit en lui que le commandant honoraire et déchu d'une pompe à sonnerie, pleurant dans la retraite ses petits priviléges, ses petits honneurs évanouis, et,

n'osant la combattre, boudant la liberté. C'est à donner mal au cœur à ceux mêmes qui n'en ont pas.

A-t-il, un seul instant, dans sa retraite quelque remords de cette misérable inertie, quelque velléité de repentir? Il n'a pas assez de pudeur pour s'élever jusque-là. Pour échapper par l'étude aux catastrophes dont il s'attend à être le témoin, il ne songe même pas à en retracer de moins terribles, et, se sauvant, dans la gloire, des calamités qu'il devine, à terminer son histoire presque achevée de l'anarchie de Pologne. Non : il s'entoure, comme un vieillard, de tous les débris de sa jeunesse, et se complaît à peupler sa solitude de tous les scandales qu'il regrette. Il ravaude ses épigrammes, il polit de petites méchancetés inédites, qui ne doivent égratigner que des cercueils et ne feront sourire personne. Débauché de l'ancienne mode, il ose, en face du volcan qui se déchaîne, donner, sans respect ni vergogne, des leçons d'incontinence et de libertinage : il s'amuse, pour tromper les dernières titillations de son impuissance, à versifier des contes aussi libres que ceux de La Fontaine, aussi grossiers que ceux de Grécourt, et dont l'esprit, quelquefois très piquant, ne suffit pas pour faire excuser l'impureté. Nous avons peut-être aujourd'hui des dandys littéraires ou autres, qui trouveront ce sang-froid très philosophique et digne de Caton. Quant à moi, je

le trouve déplorable et honteux pour l'humanité. Ce n'est pas là de la sagesse, c'est du cynisme, et nous ne sommes plus d'un temps où l'homme peut se glorifier d'avoir, sans ses vertus, l'effronterie d'un chien.

Il faut espérer pour Rulhière qu'il eût été moins flegmatique vis-à-vis des bourreaux de 93. S'il eût pu voir leurs forfaits, on a besoin de croire, par égard pour les lettres, qu'au lieu d'enfiler des rimes licencieuses, il eût, comme Gilbert, fouetté d'un vers sans merci les grands hommes du jour, tous ces singes carnassiers qui jouaient aux Brutus, tous ces tigres burlesques qui, sous prétexte d'éloquence, allaient baver à la tribune le sang qu'ils léchaient chaque matin sous la guillotine. Le ciel ne voulut pas qu'il donnât cet exemple ; il ne le jugea pas digne d'encourir l'échafaud, et d'aller, expiant ses obscènes lâchetés, mêler la lie de ses veines au sacrifice de Bailly et d'André Chénier. C'est sévère, mais juste.

Rulhière, dont le crime n'aurait sans doute pas épargné les anciennes prétentions nobiliaires, n'eut pas le temps de finir ailleurs que dans son lit. Il souffrait depuis plusieurs années d'un anévrisme. Ses regrets, l'ennui d'avoir de l'esprit pour lui tout seul, ses frayeurs de l'avenir, exaspérèrent le mal, et il y succomba. Il mourut subitement, le 30 janvier 1791, à l'âge de 56 ans. Personne n'y fit attention. Quelques

amateurs de son temps, qui pouvaient se souvenir de ses victoires de salons, se murmurèrent bien, le premier jour, la nouvelle en s'abordant; mais cela n'alla pas plus loin. On écrivit le lendemain dans la gazette : « M. de Rulhière est mort, » et tout fut dit. Après avoir brillé comme une comète, il s'éteignit comme un ver luisant.

Tout fut dit pour longtemps, mais pas pour toujours. Le drame assez peu compliqué de sa vie ne finit pas avec elle. Il en restait encore quelque chose à jouer après la chute du rideau, et il se releva, pour laisser à d'autres acteurs le soin d'achever la pièce. C'est à cet acte posthume qu'il s'agit d'assister. S'il n'est pas le meilleur, il aura du moins l'avantage d'être le dernier.

V.

Homme de goût et de plaisir, Rulhière, qui n'avait jamais aimé les orages qu'à l'Opéra ou dans les livres, eut le bon esprit de quitter ce monde à la veille de la plus terrible crise qui ait jamais tourmenté la société. Les événements inouïs, qui se succédèrent bientôt sans relâche, ne devaient pas permettre de faire grande at-

tention à cette perte, et aux vides qui se pratiquaient naturellement dans les rangs de la littérature. On cessa même, un peu plus tard, de remarquer ceux qui s'y faisaient autrement. Qu'est-ce qu'une mort en présence de l'agonie générale?

Pendant quelques années qui, s'allongeant de tous nos crimes parurent durer des siècles, la France, emportée par la guerre, décimée par l'échafaud, étourdie par ses tyrans, sembla perdre à la fois mémoire et conscience d'elle-même. Elle n'était occupée que de suivre, n'importe comment, ses obsèques, conduite en laisse par des fous qu'elle prenait pour des novateurs, et qui n'étaient que des monstres. Nation idiote et tombée en enfance, elle laissa périr, sans se révolter, ses arts, ses sciences, son industrie, sa littérature, tout ce qui fait la gloire et l'illustration d'un peuple. Un déluge de forfaits noya tout, et, traitant le ciel comme les choses humaines, acheva le naufrage de la religion. Le vieux monde paralysé s'endormit sur ses propres ruines : et quand Bonaparte arriva, quand le grand homme vint secouer ce cadavre pour lui insuffler de sa vie, il ne releva qu'un fantôme, qui ne se souvenait de rien.

La moisson avait été plus que complète : on avait arraché le chaume avec l'épi. Dans le champ rasé du pays, le génie avait tout à refaire, tout à recommen-

cer. On ne parlait plus en aucun lieu la langue spirituelle et savante, qu'enrichissaient encore la veille la parole de Voltaire, celle de Jean-Jacques et de Buffon : on parlait le Marat et le Robespierre, les deux plus ignobles patois qui aient jamais tordu des bouches de sauvages. En se sentant revivre d'une vie qui paraissait devoir durer, il fallut bien se reprendre à tout ce qui atteste et charme l'existence. On se reprit de goût pour les arts, pour les lettres, pour les livres. Des livres, on n'en faisait plus, et on ne savait pas à qui s'adresser pour en faire; on ne soupçonnait pas à son voisin plus d'intelligence qu'on n'en avait soi-même. Force fut de se raccrocher aux défunts, et les derniers enterrés furent les premiers exhumés.

Ce fut alors qu'on se souvint que, dans les premières années de la révolution, quand elle ne faisait que préluder à ses horreurs par le bavardage, il était décédé à Paris un homme d'infiniment d'esprit qui, ne pouvant devenir sourd, avait pris le parti de devenir mort. On se souvint que cet homme, nommé Rulhière, avait eu le talent de se rendre célèbre, en ne donnant que très peu de gages de sa valeur, et on s'imagina d'en rechercher les titres. On crut se rappeler qu'il avait eu, entre autres réputations, celle de devoir laisser un portefeuille des mieux garnis. Et, comme un livre tout fait paraît avoir quelque chance d'être plus facile

à trouver qu'un livre à faire, on se mit soigneusement en quête des manuscrits présumés. A l'empressement des explorateurs, on eût dit qu'il s'agissait de quelque chef-d'œuvre inédit de Corneille ou de Bossuet. Cela prouve à quel point on pouvait, dans ce temps-là, compter sur ses contemporains.

Soit que ces reliques eussent été conservées par des amis, soit qu'elles fussent gardées par des ennemis (et l'un est aussi croyable que l'autre), on n'eut pas trop de peine à rencontrer les trésors posthumes de l'ex-gouverneur de l'ex-Samaritaine. On remarqua, dans l'inventaire, l'histoire, à peu près complète, des troubles et du démembrement de la Pologne : des lettres, qui avaient pu faire plaisir à ceux qui les recevaient, mais qui ne méritaient pas l'indiscrétion de leurs héritiers : des contes orduriers, qui, après avoir sali les oreilles d'une époque, n'auraient pas dû salir les yeux d'une autre, et un poëme en trois chants, intitulé : *Les Jeux de mains,* qui me paraît de nature à justifier le proverbe : « Jeux de mains, jeux de vilains. » Enchantés de cette trouvaille, et avant d'admettre le public à en juger, les débitants d'esprit commencèrent par en dire monts et merveilles : nous allons finir par voir ce qu'on en doit penser.

« En écrivant son discours sur les Disputes, remarque ingénieusement Chénier, Rulhière avait prouvé

qu'à force d'esprit on peut s'approcher du talent. » Il s'en est même approché de si près par intervalle, qu'on pourrait croire qu'il y est entré. Mais ce qui est suffisant pour une épître ou une satire ne l'est plus dès qu'il est question de créer une fable, une intrigue, une action, qui se raconte ou qui se joue. Il n'y a pas de bel esprit qui tienne, quand il s'agit d'un poëme. Rien ne peut suppléer l'imagination, et ces coups de baguette dont elle frappe les déserts pour en faire jaillir des jardins et des sources. Je doute fort que notre homme eût dérobé ou emprunté ce talisman. En tout cas je n'en vois pas trace dans les *Jeux de mains,* quelque mal qu'il se donne pour faire montre de ce qu'il n'a pas. Aussi, quoique très courte, cette bagatelle, tirée à quatre épingles, semble-t-elle d'une longueur démesurée. Plus le sujet était mince et frivole, plus il était nécessaire de compenser la nullité du fond par l'opulence des accessoires. Il est, à cet égard, d'une maigreur désastreuse, et de cent piques au-dessous du Lutrin, qui n'est cependant pas, sous le rapport de l'invention, le *nec plus ultrà* du genre. Il n'y a pas de canevas, qu'on ne puisse embellir et transfigurer; mais l'auteur se contente de promettre ou d'annoncer une broderie, il ne la fait pas; il n'a même rien de ce qu'il faut pour la faire.

On a osé comparer le caquetage empesé de Rulhière

à ce bijou de grâce et d'élégance, qu'on appelle *la boucle de cheveux enlevée*. C'est abuser de la permission de flatter un nouveau trépassé aux dépens d'un ancien mort, sous prétexte que cette flatterie ne fait de mal à personne. Encore faudrait-il savoir si elle fait plaisir à quelqu'un, et ce n'est à mes yeux qu'une offense bénévole au bon goût. Il n'y a pas, à mon sens, de rapprochement possible entre des productions aussi disparates que celles dont nous parlons. Les mètres légers et diaphanes de Pope voltigent comme des sylphes, ceux de notre académicien se traînent comme des gnômes. Il y a entre eux toute la différence qui sépare une chauve-souris d'un colibri.

Ce poëme rachitique et noué ressemble à ces jeunes princesses de papier mâché, qui se rident, dans leurs atours surannés, sous les arceaux gothiques d'une église d'Alsace. Il est aussi peu récréatif à voir que ces vieux petits enfants de trois siècles, qui dorment à Strasbourg dans leur bocal allemand. Livre et momies nous communiquent également de leur mort : et, de dégoût ou d'ennui, on se sent moisir en les regardant. Ce n'est pas qu'on ne rencontre par-ci par-là dans ces trois lourds chapitres, décorés du nom de chants, quelques détails agréables, quelques vers frais et bien tournés, qui ont je ne sais quelle ressemblance lointaine avec des fleurs poussées dans

la neige d'un cimetière. Mais tout cela, même dans le laisser-aller, sent l'apprêt et l'arrangement. On voit, à tout bout de champ, l'évaporé de parti pris, qui se bat les flancs pour se donner des airs de gentillesse et de caprice. L'inspiration ne s'aperçoit nulle part. Il y a quelquefois du trait, surtout de la causticité, jamais de grâce et d'abandon. C'est d'un style sec et négligé, d'une négligence pénible et laborieuse, qui rebute et fatigue l'attention. Figurez-vous M. de Condillac voulant faire, avec du plomb fondu, des bulles de savon comme un enfant. Il est capable de vous fusiller en essayant de vous divertir. Un poëme plaisant qui n'amuse pas ! Il faut avouer que ce n'est pas gai.

Cet opuscule vieillot, dont les lectures clandestines avaient fait pâmer de joie le personnel musqué des salons de Versailles, avait conservé une sorte de réputation légendaire, qu'on aurait dû respecter. Il fallait se contenter d'en savoir ce qu'en racontent les gazetiers épistolaires du temps. Les descendants de l'auteur lui ont rendu un déplorable service en le mettant au jour. Il est des renommées, qui ont besoin de voiles pour se maintenir. Elles ressemblent à ces dominos pimpants qui nous séduisent dans les bals déguisés, jolies femmes sous le masque, et laidrons quand il tombe.

VI.

« Un ouvrage posthume, dit Joseph de Maistre, est presque toujours un livre qu'on a oublié d'enterrer avec l'auteur. » Rien n'est plus vrai pour le triste badinage des *Jeux de mains*, et la kyrielle de babioles libertines dont on crut devoir l'escorter; rien ne serait moins juste pour l'histoire de Pologne, publiée au commencement de ce siècle par le savant professeur Daunou. Quel que soit le jugement qu'on en porte, et nous ne lui économiserons pas la sévérité, elle est le titre de Rulhière à la mémoire des hommes, et il est heureux pour lui, comme pour nous, qu'elle n'ait pas été confondue avec ces papiers de famille qu'il croyait de bonne foi avoir brûlés. La découverte de ce manuscrit fut presque une affaire d'État. En voici l'origine :

Lorsque, vers 1806, on agita la question de reconstituer la Pologne et de rétablir son indépendance comme une barrière nécessaire entre les intérêts de la France et les convoitises de la Russie, celui dont la pensée toujours en haleine, toujours curieuse des moindres enseignements, demandait pour sa politique conseil à tous les temps, l'empereur se souvint de l'ouvrage qui avait été commandé à Rulhière. Il en ordonna la recherche. Le livre n'eût-il pas existé, ou

n'en fût-il resté qu'une ligne, je crois qu'on l'aurait retrouvé tout entier, tant le maître avait l'art de se faire obéir et de forcer l'impossible à reculer devant sa volonté. Mais le livre existait. On le tira de la nuit où il était caché, et la lumière eut pour lui plus d'égards qu'elle n'en a pour ces substances délicates dont elle emporte, en les touchant, l'arôme et la saveur; elle ne lui fit rien perdre de sa valeur traditionnelle. Il passa, sans déchet, de l'ombre à la publicité, ce qui est peut-être, comme nous l'avons fait pressentir, le gage le plus irrécusable de son mérite.

Malgré les éloges dont elle est digne, l'histoire de l'anarchie de Pologne est loin d'être irréprochable. Chénier, dans son tableau de la littérature française depuis 1789, en a fait un examen plus partial que juste, mais que nous devons citer pour la satisfaction de ceux qui pensent comme lui, ou qui sont disposés à partager sa bienveillance. « Rulhière, assure-t-il, est un véritable historien, qui sait choisir et classer les incidents, les resserrer, les étendre, les faire ressortir selon le degré de leur importance, et coordonner habilement toutes les parties d'un vaste ensemble. En se modelant, ajoute-t-il plus loin, sur les écrivains de l'antiquité, surtout sur Thucydide, il s'en est approché quelquefois. » Faut-il croire que le critique, sur le rapport duquel on devait accorder les prix

décennaux, aimait mieux couronner un mort qui ne s'en prévaudrait pas, qu'un vivant qui s'en vanterait? J'en ai peur.

Il y a, suivant nous, dans ce jugement, et ce n'est pas par où pèche habituellement Chénier, qui, dans ses analyses de l'homme, voit volontiers les défauts au microscope, et les qualités par le gros bout de sa lorgnette, il y a, dis-je, plus d'indulgence que d'exactitude. On abusait un peu, dans ce temps-là, de ces comparaisons classiques dont la complaisance est le moindre défaut; et, non content de le mettre à côté de Thucydide, on mit aussi Rulhière à côté de Tacite. C'est faire tort à l'antiquité dans l'esprit de ceux qui ne la connaissent pas, et déprécier celui qu'on loue aux yeux des gens versés dans l'étude des grands maîtres. Rien ne ressemble moins à l'âpreté poétique de Tacite, à son expression précise et condensée, à ces mystérieuses profondeurs qui semblent se creuser dans ses phrases, que la faconde laborieuse de Rulhière, à cette diffusion de la pensée qui se cache sous une apparence de concision. Il est possible que l'historien de la Pologne ait quelques-unes des qualités qui recommandent les anciens; mais il lui en manque une indispensable, et sans laquelle le génie ne parvient pas à se manifester complétement: l'art de la composition.

Ce serait une étrange erreur de supposer que, parce

qu'on n'écrit que sur des faits dont on ne saurait changer l'enchaînement, il est inutile de concevoir et de s'imposer un plan. Il peut sembler d'abord qu'il n'y ait d'autre marche à se tracer que de suivre rigoureusement l'ordre dans lequel ils se sont présentés; c'est une erreur. Qu'on veuille bien y réfléchir quelques secondes, et l'on s'apercevra que, pour arriver au vrai, l'histoire a besoin des mêmes règles que le roman pour arriver au vraisemblable. Il y a une telle différence entre le récit d'une action et cette action même, que si vous voulez que le récit exerce, sur l'esprit qui écoute ou qui lit, la même influence que l'action sur ses témoins, vous êtes obligé tantôt de resserrer, tantôt de séparer telles ou telles circonstances. N'ayant pas à votre disposition le théâtre où elle s'est passée, il vous faut le remplacer par l'adresse de vos combinaisons, sacrifier quelques détails pour en faire valoir de plus importants, et, comme le peintre les lois de l'optique proprement dite, étudier les lois bien moins connues et plus variables de l'optique intellectuelle. Un bon mot ne peut presque jamais s'écrire tel qu'il s'est prononcé. Il en est de même des faits; le cerveau ne les conçoit pas comme nos yeux les voient. Il faut presque constamment les modifier en les racontant, et il en résulte, toute espèce d'antithèse à part, que l'on n'est réellement fidèle qu'en étant inexact.

Ce que nous venons de dire se rapporte aux faits pris isolément ; quant à leur ensemble, les difficultés sont encore plus grandes. Vous n'êtes pas, et vous ne pouvez pas être, quand vous écrivez, dans la même ignorance que la plupart des témoins ; vous connaissez ou vous devez connaître à fond tous les acteurs du drame ; vous savez ce qu'ils ont voulu et ce qu'ils ont accompli ; quel était leur caractère, et comment ils l'ont soutenu. Vous avez étudié les causes, les symptômes, les motifs secrets des événements. Vous avez vu ce qu'ils devaient amener, et vous voyez ce qu'ils ont produit au moment où vous les retracez. Vous assistez dans l'avenir, dont vous faites partie, aux échos qu'ils ont éveillés, échos fidèles ou menteurs qui les ont répétés ou dénaturés. Il faut que vous teniez compte de tout cela, que tout cela se sente et se voie dans vos narrations : sinon, vous n'apprenez au public que la lettre des faits ; l'esprit leur manque, par conséquent la vie. Pour que l'esprit vivifiant s'y trouve et en ressorte, il faut invinciblement que vous vous fixiez à l'avance une manière de les introduire et de les mettre en scène. C'est ce qui n'existe pas dans Rulhière. Il les prend au fur et mesure qu'il les rencontre, sans s'inquiéter des pensées qui s'y mêlaient, des sentiments qui les ont ralentis ou pressés, et il nous montre les actions qu'il décrit, telles à peu près que le vulgaire de son temps

les a vues. Il se trompe. Ce n'est pas telles que le public les voit, c'est telles que le public devrait les voir, que le génie doit les exposer.

On allèguera contre ces remarques qu'il ne pouvait guère agir autrement qu'il n'a fait, puisque l'histoire était en voie d'exécution, et que, si le dénoûment était prévu, il n'y avait cependant point de conclusion. C'est sans doute une excuse, mais elle n'est point satisfaisante. Je conviens qu'il est impossible d'écrire une histoire, qui se fait, de la même manière qu'une histoire révolue; mais cela ne dispense pas d'en déterminer la marche. Plus elle nous paraît indécise et flottante, plus il est nécessaire de lui donner un cadre, de lui assigner des limites, de peur que le lecteur, qui veut savoir à quoi s'en tenir, ne soit flottant et indécis comme elle. Il faut un plan différent de ceux qu'exigent des histoires dont la course est finie; mais il en faut un, et je n'en aperçois pas dans l'œuvre ici-présente; c'est un journal, habilement tenu par un homme qui a fait sa rhétorique et qui s'en souvient; mais ce n'est qu'un journal.

Il est probable que Rulhière a senti qu'il ne faisait pas ce qu'il aurait dû faire, et il a voulu y suppléer par la conscience et le soin vétilleux des recherches. Il s'est entouré de tous les renseignements qu'il a pu se procurer. Il est visible qu'il a pris, pour s'instruire

à fond, toutes les précautions qu'on peut exiger d'un historien. Quand la vérité ne veut pas sortir de son puits, il n'hésite pas à se jeter dedans pour l'y chercher : mais l'en ramène-t-il ? Il est évident que non. Il ne parvient même pas à nous dire ce qu'il a vu dans ce puits, et il reste là-dessus d'une discrétion, qui dépasse la prudence de Fontenelle. Il ne lui arrive que trop souvent d'être ou de paraître embarrassé de ses documents, de se perdre dans ses richesses, et de nous embrouiller avec lui dans le labyrinthe où il se débat. C'est que, en dépit de ses prétentions à se donner pour autre chose, il n'était qu'un homme de lettres, et ce n'est peut-être pas assez pour devenir historien. Pour réussir à ce métier, il faut surtout être homme d'État, et cette qualité n'était chez lui qu'un rêve d'instinct et de vanité. Quoiqu'il se targuât de politique, Rulhière n'est qu'un écrivain, écrivain sagace et spirituel, qui manque généralement de profondeur et de portée, correct et ingénieux, mais sans éclat et sans fécondité. Son élégance travaillée ne vous entraîne jamais. On ne rencontre nulle part, dans ses pages, de ces traits rapides et serrés qui font image, qui résument toute une suite de faits et d'idées, et, comme Tacite, ouvrent devant nos réflexions des perspectives illimitées. La netteté qui mène à la concision n'est pas, chez lui, dans la pensée : elle n'est que dans l'expression ; il fait

des phrases lâches avec des mots précis. Il a quelque chose de Voltaire et de Fénélon ; l'air de franchise de l'un et le traînant de l'autre, la limpidité des deux.

Telle qu'elle est cependant, et malgré la sévérité de cet arrêt, l'histoire de Rulhière est un titre recommandable et qu'on ne doit pas laisser prescrire. A une époque comme la nôtre, où l'on croit que tout est bon pour cette plèbe de lecteurs qu'on ne traitait jadis qu'avec révérence et courtoisie, où l'on s'imagine que c'est leur faire beaucoup d'honneur que de leur jeter nos pensées telles qu'elles nous viennent, sans prendre la peine de les polir, on ne doit pas faire fi d'un livre où se décèlent la patience, l'étude, et une application constante à faire du mieux qu'on peut. Quand ces qualités se rencontrent, il ne faut pas hésiter à les saluer : on ne risque pas de se fatiguer.

Cette conscience d'un écrivain qui a le respect de sa mission se révèle dans Rulhière par des tableaux largement peints, par des portraits bien saisis et d'un coloris harmonieux. Nous citerons de préférence la description de Varsovie, à l'ouverture de la diète, l'incendie de la flotte ottomane dans le golfe de Tchesmé, et surtout le portrait de Catherine II. Ces fragments étaient sans doute au nombre de ceux que l'auteur se plaisait à lire dans les soirées littéraires dont il était le coryphée. Quoiqu'un peu trop écrits au point de vue du

salon, bien que la solidité du fond puisse y paraître sacrifiée aux artifices de la forme, ils n'en ont pas moins un mérite réel. Si chaque livre de cette histoire était traité d'un bout à l'autre avec autant de soin que ces pages d'élite, peu d'ouvrages du dernier siècle auraient plus de droits à la reconnaissance des véritables hommes de lettres.

Le portrait de l'impératrice de Russie, que l'on pourrait trouver trop long, quoiqu'il n'ait qu'une phrase, est un des passages les mieux faits pour donner une idée du talent de l'auteur dans le genre sévère. Il a su démêler, avec autant d'art que de pénétration, et les vices souvent artificiels de cette femme, et les hautes qualités qu'elle tenait de la nature. On y remarque à la fin cette image, qui fit sensation quand le livre parut, et qu'on remarquerait encore aujourd'hui : « On peut *justement* la comparer, dit-il, à ces belles statues antiques longtemps enfouies dans la terre, dont une rouille corrosive a effacé les plus beaux contours, et qu'on ne peut considérer attentivement sans que de profonds regrets, et même une sorte d'horreur, ne se mêlent à la *juste* admiration qu'elles inspirent. » Cela n'est point exempt d'imperfection, mais c'est lestement jeté; et sans examiner si ces sortes de figures sont ou non du domaine de l'histoire, nous trouvons qu'elles terminent heureusement un de

ces morceaux d'apparat que les anciens n'épargnaient pas, et qu'ils avaient raison de ne pas épargner.

Quoiqu'il ne faille, a-t-on dit, que trois ou quatre lignes pour juger un homme, on aurait tort de juger Rulhière sur celles qu'on vient de lire. Il en a écrit beaucoup d'autres qui les valent, et qui (je ne sais si les habitudes de son caractère influent ici sur notre manière de voir) nous font soupçonner un écrivain qui n'a jamais donné complétement sa mesure. On sent en lui, quand on le lit avec attention, une sorte de sève sourde et comprimée qui ne se fait pas jour, et se trahit dans les inégalités de son style. Je ne prends pas ce mot d'inégalité comme synonyme d'incorrection; j'entends par là qu'il n'a pas de forme arrêtée, et que, s'élevant souvent sans motif, il s'abaisse aussi sans nécessité; c'est sa force intérieure qui monte et qui retombe.

« Il n'alla nulle part, dit La Harpe dont la rigueur de franchise se trouva plus à l'aise après la mort de son redoutable ami, au-delà de ce qu'on appelle l'esprit et la raison; mais c'est toujours beaucoup d'aller jusque-là. » Certainement, et c'est une raison pour qu'il se survive, tant qu'il y aura en France de ce qu'on appelle de l'esprit. Quant à nous, qui tremblons quelquefois pour la perte de ce vieux privilége national,

Rulhière nous est resté dans la mémoire comme un de ces types du XVIIIe siècle qu'on est parfois fâché de ne pas rencontrer dans le monde; j'aime mieux les hommes sérieux qui ne rougissent pas d'être spirituels, que des hommes qui, faisant tout ce qu'ils peuvent pour n'être pas spirituels, y réussissent à merveille, sans devenir pour cela plus sérieux.

Il est encore, de nos jours, des auteurs qu'on lit avec délices; mais il est rare qu'on ait le désir de les connaître. On a peur, en les voyant, de se dégoûter de son enchantement. Ceux d'autrefois (il en est jusqu'à mille que je pourrais citer), on sent, en les lisant, qu'on aurait eu plus de charme à les entendre qu'on n'en éprouve à les lire. C'est une race perdue, qu'il est avantageux de se remémorer, fût-ce pour regretter leur gaieté, et ne pas donner dans leurs travers. A ce compte souvenons-nous de Rulhière, qui fut quelquefois bienveillant par calcul, toujours méchant pour ses menus plaisirs, qui fit de jolis vers qu'on devrait se rappeler, et de gros livres qu'on ne devrait pas oublier tout entiers; homme de lettres qui fut trop un homme du monde, homme du monde qui ne fut pas assez un homme de lettres; souvenons-nous de Rulhière, qui aurait pu mieux vivre et mieux mourir, mais qui avait en lui tout ce qu'il faut pour être plus distingué qu'il ne l'est. Apprenons de son souvenir à

ne pas imiter son exemple. C'est un bon office, peut-être le seul, qu'il aura rendu à l'humanité, et qui prouvera aux incrédules que, s'il y a des vivants qui ne servent à rien, il peut y avoir des morts qui sont utiles à quelque chose.

Août 1852.

BERNIS.

L'ABBÉ DE BERNIS.

L'homme, on le sait de reste depuis Horace, a toujours été porté à n'être pas content de son sort. Nous avons, nous, une autre maladie : c'est d'être mécontents de notre époque. Il y a plus de soixante ans que cette espèce de choléra moral est à l'ordre du jour, et chacun de se dire qu'il est venu au monde trop tard, ou qu'il y est arrivé trop tôt, ce qui revient absolument au même. On conçoit cette manie. A se voir, comme nous l'avons été depuis notre naissance, continuellement ballotté par les événements, toujours sur le qui-vive d'une révolution, il est assez naturel qu'on se prenne à l'envie de pouvoir changer de siècle. Reste à savoir lequel il serait bon de choisir ! ce n'est pas aussi commode à déterminer qu'on pourrait le croire.

Lorsqu'on fait de ces sortes de vœux et qu'on ne les fait pas sans réflexion, il ne peut pas être question

d'avenir ; on n'ambitionne en général que ce qu'on connaît. Ce que je souhaiterais pour mon compte, dans mes heures de malaise et d'ennui, ce serait de vivre, d'avoir vécu du moins, à une de ces époques fortunées où il était permis de cultiver son intelligence avec sécurité, où la renommée était moins exigeante, et les récompenses du succès plus promptes. C'est encore bien vague : et, quand il s'agit de découvrir, dans les landes de notre histoire, l'oasis merveilleuse dont nous sommes déshérités, on ne sait trop de quel côté tourner sa boussole et ses regards. Il est peut-être heureux que cela soit aussi embarrassant ; cette perplexité nous force de demeurer où nous sommes, et, si ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable, c'est à coup sûr ce qu'il y a de plus sage.

Quoi qu'il en soit de la sagesse, le songe ne s'arrête pas à l'impossibilité de le réaliser, et lorsqu'on a reconnu qu'il valait tout autant être son contemporain que celui d'un autre, le désir n'en poursuit pas moins sa chimère, n'en continue pas moins à se mettre en quête d'un meilleur temps. Je n'assure pas qu'on le trouve ; mais, après avoir longtemps tâtonné, je crois qu'on n'est pas loin d'être convaincu que ce qu'il y aurait de mieux à demander au ciel serait d'avoir vécu depuis 1710 jusqu'en 1780, ce qui, pour les plus difficiles en matière de mort, constitue une

existence fort honnête. C'est-à-dire que l'époque où, malgré bien des querelles et nonobstant plus d'un désastre, la France a été en définitive la moins tourmentée, et, en apparence au moins, la plus heureuse, est sans conteste la plus corrompue et la plus honteuse de nos annales. J'avouerai volontiers que c'est désespérant; qu'y faire? A supposer d'ailleurs que nous puissions rétrograder d'une centaine d'années, l'esprit nous dédommagerait de quelques sacrifices de vertu : et tout bien considéré, ne pouvant ni en avant ni en arrière être en rapport avec des saints, j'aimerais mieux avoir soupé avec M. de Voltaire que de dîner avec M. X... Que chacun mette ici le nom qui lui agrée le moins, ou qui lui déplaît le plus! On ne peut pas se flatter d'avoir des antipathies ou des inimitiés au goût de tout le monde.

Loin de moi l'idée de faire la satire du présent, qui doit avoir son mérite! Je dis seulement qu'il m'est arrivé plus de cent fois, comme au premier misanthrope venu, de vouloir être du passé, et, en présence de nos toilettes politiques, de regretter le déshabillé de nos pères. Je consens de bon cœur à déclarer que nous sommes, pour la plupart, de très-habiles gens, mais ce qui est encore peut-être plus évident, c'est que nous sommes très-ennuyeux. Ce qui me semble à l'abri de toute négation, c'est que, sous prétexte d'être graves,

nous sommes presque tous de plomb, autrement dit aussi ternes que lourds ; que, de peur de paraître frivoles, nos hommes de vingt ans rougiraient de paraître poétiques et de laisser percer un peu d'imagination, n'ayant à la bouche, pour les appliquer de travers, que les mots sacramentels de positif et de sérieux. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, si nos ancêtres avaient le mauvais goût d'être des papillons, nous avons... (ceci est une conjecture que je ne hasarde qu'en tremblant), nous avons le tort bien plus impardonnable de n'être, tranchons le mot, que des chenilles; il n'y a pas de quoi se vanter. Je ne sais si nos enfants auront un jour des ailes; quant à nous, je sais parfaitement que nous avons des pattes. Il est permis de préférer d'autres attributs.

Je n'ai pas, je le répète, la moindre intention de manquer d'égards au dix-neuvième siècle ; mais il est à peu près avéré qu'on ferait, aujourd'hui ou demain, quelque superbe ouvrage, que c'est tout au plus si cinq ou six personnes le remarqueraient. Il n'en fallait pas tant jadis pour être connu. Nous le disions, il n'y a pas quinze jours, à propos de Rulhière : un bon mot, dans ce temps-là, vous conduisait en poste à la fortune; quatre vers au jasmin ou à la maréchale vous menaient plus vite à la gloire qu'une machine à vapeur de cent chevaux ne vous traîne de Paris à

Pontoise. S'il vous arrivait, par aventure, d'être sublime, cela n'était pas moins ridicule qu'à présent. Seulement le ridicule vous poussait à la célébrité ; un sifflet valait une trompette : c'était mieux que maintenant, où les trompettes ne sont plus que des sifflets. Avec beaucoup de talent, on n'était pas beaucoup plus assuré qu'aujourd'hui de faire son chemin. Avec un peu d'esprit, en revanche, on avait, ou peu s'en faut, la certitude d'aller... au diable quelquefois ? Je ne dis pas non, mais c'est toujours une manière d'aller loin.

Dans la foule d'exemples, que l'on pourrait citer, de haute fortune conquise à la pointe de l'esprit, nous n'en prendrons qu'un seul, celui de l'abbé de Bernis, un héritier collatéral de toute la prétintaille de Voiture, un petit écrivain de ruelles, qui hantait les boudoirs plus souvent que l'église, à qui l'on fit un jabot de ministre des vieilles collerettes de madame de Pompadour et que l'on traita ni plus moins qu'un grand homme. Son commerce de verroteries et de colifichets lui rapporta l'Académie, deux ou trois ambassades, une secrétairerie d'État, des croix de tous les calibres avec des cordons de toutes les couleurs, quatre cent mille livres de rente, et le chapeau de cardinal. Le négoce, on le voit, n'était pas mauvais : Dorat à ce métier, s'il eût eu l'adresse d'économiser sa vie, aurait bien pu finir par s'acheter une couronne.

Ceci n'est pas de la critique pour le plaisir d'en faire. Il n'y a de notre part ni résolution de méchanceté, ni arrière-projet d'apologie. Nous ne visons qu'à être vrai, et la tâche est assez ardue comme ça. Il y a trois hommes bien distincts dans M. de Bernis : l'abbé frais et pimpant, un page en rabat et en petit collet, qui fut de mœurs aussi séculières que ses écrits; l'homme d'État qui, portant dans les affaires ses inconséquences de jeunesse, n'a que trop mérité de se faire maltraiter par l'histoire; le cardinal, enfin, qui, dès qu'il fut revêtu de la pourpre, se montra digne de la porter, et parut aussi distingué par la simplicité cordiale et sans affectation de ses manières, par l'indulgence de sa piété, par ses habitudes religieuses de tempérance et de modération, par la grâce réservée de son esprit, qu'il avait pu être autrefois remarquable par ses légèretés de cour et ses étourderies peu canoniques. Tels sont les trois hommes que nous nous proposons d'examiner successivement, avec l'impartialité que se promettait d'avoir Tacite en parlant d'Othon, de Vitellius et de Galba, *sine irâ et studio,* sans colère et sans passion. Il vaudrait peut-être mieux se passer de ces qualités négatives, et, sauf à y mettre un peu plus d'amertume, y mettre aussi un peu plus de son génie; on n'est pas libre de se décider.

François-Joachim de Pierres, depuis comte de Lyon

et cardinal de Bernis, était né à Saint-Marcel-de-l'Ardèche, le 22 mai 1715, précisément vers cette époque où je me figure que beaucoup d'entre nous auraient pris naissance, si on les avait consultés. Il était d'une famille noble des plus anciennes, mais des moins opulentes, et il n'eut pas le choix des conditions. Il n'y avait guère, en ce temps, que deux carrières pour un gentilhomme : l'armée ou l'Église. L'armée, il fallait, pour s'y enrichir, commencer par n'être pas pauvre, et il fut obligé d'y renoncer, quoiqu'il eût des dispositions plus cavalières que cléricales. Restait donc l'Église, qui n'accorde pas ses grandes entrées qu'à la fortune, et qui, si elle ne l'ouvre pas toujours à deux battants, entrebâille volontiers sa porte à quiconque vient y frapper. Elle seule pouvait lui promettre une existence convenable, et il n'hésita pas à la lui demander. Il fit, dans ce but, ses études au collége des Jésuites de Paris, et les acheva de bonne heure au séminaire de Saint-Sulpice. Je ne répondrais pas de leur sévérité, mais s'il ne sortit pas de ses classes théologien, il en sortit homme d'esprit, ce qui exige moins de travail et n'en est pas pour cela plus aisé.

En sa qualité d'homme d'esprit, il débuta dans le monde par ne s'adresser qu'aux femmes, qui, non contentes de tenir les clés du ciel, ont aussi dans leur trousseau le passe-partout terrestre des honneurs et

de la réputation. Plus ambitieux, je crois, de leur plaire que de les convertir, il aima mieux flatter leurs faiblesses que de leur prêcher la pénitence. Ce n'était pas très-orthodoxe, mais plus sûr. Il connaissait son siècle, et laissant ses confrères sanctifier les cœurs par des sermons, l'abbé leste et fringant mit la prière en madrigal, et, sous prétexte de cantiques, le bréviaire en couplets. Les madrigaux ne valaient pas grand'-chose, et les chansons encore moins; c'était une raison pour réussir. Une niaiserie de plus dans le monde ne change rien à nos habitudes, et la majorité qu'elle n'humilie pas trouve son compte à l'applaudir. Un chef-d'œuvre, c'est différent. Il étonne, il inquiète, il trouble : il offense tous ceux qui n'en font pas. Bernis était incapable d'offenser personne, et le succès passa ses espérances. Depuis les énigmes bocagères et les charades élégiaques de feu Cotin, on n'avait rien vu de si coquet, de si mignard, que ces fadaises. C'était tout aussi peu chrétien, et plus mythologique.

Il avait malheureusement une autre analogie avec le galant prédicateur de l'hôtel Rambouillet; c'est qu'en faisant, grâce à d'aussi pauvres vers, la fortune de son esprit, il n'avançait pas plus que lui ses affaires. Il obtenait force compliments, mais de bénéfices point. Sa vie mondaine avait offensé l'austérité

chagrine du cardinal Fleury, et il fut réduit à attendre sa fin pour espérer. Il n'attendit pas si longtemps pour se venger, et pendant que le vieux ministre respirait encore, il punit ses refus par une épitaphe satirique qui eût suffi pour l'enterrer, s'il n'avait pas eu l'oreille si dure et la vie si tenace. Voici ce qu'on raconte à ce sujet dans les mémoires du temps.

En 1742, à l'un de ces soupers recherchés, dont les saillies faisaient presque tous les frais, où Voltaire, Duclos et leurs amis avaient, comme madame Scarron, l'art de remplacer le rôti par des bons mots, on apporta tout-à-coup la nouvelle que le cardinal-ministre venait enfin de rendre l'âme. Si la surprise ne leur fit pas perdre l'appétit, la douleur leur fit encore moins perdre la tête, et ils ouvrirent, séance tenante, un concours d'épitaphes en faveur du décédé. Chacun aiguisa de son mieux ses griffes et ses dents ; mais il paraît que ce fut l'abbé de Bernis qui mordit le plus fort. On lui décerna la palme à l'unanimité, et on ne pouvait pas mieux placer ce prix de méchanceté, car on se souvient encore de son épigramme, qui est aussi acerbe que bien tournée :

Cit-git qui, loin du faste et de l'éclat,
Se bornant au pouvoir suprême,
N'ayant vécu que pour lui-même,
Mourut pour le bien de l'État.

Il s'en fit à l'instant de nombreuses copies qu'on expédia de tous côtés; mais le plus piquant de l'histoire, c'est que le dernier courrier n'était pas parti, qu'un second message survint, annonçant que le défunt n'était pas mort. Ce n'était pas gai, et les convives, effrayés comme les sénateurs romains au bruit de la résurrection de Tibère, craignirent d'aller à la Bastille expier leur deuil prématuré. Ce ne fut qu'une terreur panique dont on se guérit de suite, en s'en moquant. Bernis, le plus compromis de tous, eut une convalescence plus longue. Il ne se rassura qu'au bout d'un an, quand son ennemi mortel voulut bien consentir à mourir définitivement.

Plus nécessaire à son repos qu'utile à ses intérêts, cette mort longtemps convoitée ne lui fut pas très-profitable. M. de Mirepoix, dont il n'avait pourtant pas fait l'épitaphe, obtint le ministère, et ne se montra pas moins rigoureux que le cardinal, quoiqu'il ne fût, je crois, qu'évêque. En héritant de son pouvoir, il hérita aussi des rancunes de son prédécesseur, et le pauvre abbé, qui ne gagnait par ses farandoles d'esprit que de petits soupers égrillards où on le nourrissait de bonbons et de cajoleries, fut bientôt réduit à un état de médiocrité qui n'était pas loin de l'indigence, qui y touchait même tout-à-fait. Sénac de Meilhan, son contemporain, rapporte à ce sujet des anecdotes

que j'ai peine à croire authentiques. « M. de Ferriol, dit-il, retiré de l'ambassade de Constantinople, lui prêtait les housses de ses mulets pour lui servir de couvertures. Quand l'abbé de Bernis allait souper en ville, on lui donnait, en sortant, un petit écu pour payer son fiacre. On avait d'abord imaginé ce don comme une plaisanterie, lorsqu'il refusait de rester à souper, et objectait qu'il n'avait pas de voiture; et cette plaisanterie se perpétua quelque temps. » Si c'est une plaisanterie, elle ne vaut rien ; si ce n'en est pas une, cela prouve que ses séances d'homme à la mode n'étaient pas chères, à moins toutefois qu'il ne lût ses vers à table : auquel cas ce serait lui qui aurait dû donner le petit écu.

Cette position subalterne et précaire dura jusqu'au moment où madame de Pompadour, à laquelle il avait plu quand elle n'était encore que madame Lenormand d'Étioles, voulut le récompenser de son encens, de ses bouquets, et peut-être bien aussi de quelqu'autre chose, en le présentant au roi Louis XV. Ce monarque, qui était bon prince, le combla de magnifiques promesses qu'il avait la ferme intention de tenir; mais quoi qu'il pût faire, et malgré le poids toujours si respectable des paroles du trône, rien ne fléchit l'obstination de M. de Mirepoix et de son substitut, M. Boyer, qui tenait la feuille des bénéfices. Comme

un roi cependant ne peut pas, à l'instar d'un grand seigneur, borner ses largesses à quelques gouttes d'eau bénite de cour, Louis XV finit, en désespoir de cause, par accorder au favori de sa maîtresse un logement au Louvre et une pension de 1,500 livres sur sa cassette. L'abbé de Bernis la conserva jusqu'à la révolution, et dans sa haute fortune il en touchait encore les arrérages par reconnaissance. Il appelait cette rente-là ses sabots. Ce mot, qui a peut-être l'air spirituel, est généralement regardé comme charmant. Cela ne fait pas grand honneur à ceux que nous disons.

A l'époque de cette première faveur, l'abbé de Bernis n'avait encore que vingt-sept ans, et toute son ambition n'allait alors qu'à posséder un jour un revenu de six mille livres. Il comptait, pour y arriver, un peu sur sa naissance, passablement sur sa figure, beaucoup sur son caractère et encore plus sur son esprit. On pourrait ajouter qu'il comptait avant tout sur madame de Pompadour; et c'est ainsi qu'en jugeait un de ses émules, dont l'opinion, d'une bienveillance assez suspecte, a pourtant un cachet de vérité.

« Parmi les courtisans, dit-il, qui attendaient leur destinée de la marquise, on distinguait deux hommes brillants et d'un caractère entièrement opposé : l'un était l'abbé, depuis cardinal de Bernis; l'autre le comte de Stainville, depuis duc de Choiseul. Le premier joi-

gnait à la recommandation d'une noblesse antique, mais peu connue à la cour, une physionomie noble et gracieuse, un esprit fin et l'art de faire tout ce qui convient à la fortune, sans manquer essentiellement aux devoirs de l'honnête homme. Doué d'une imagination fleurie, il avait d'abord cultivé un genre de poésie qui convient mieux à un homme de cour qu'à un homme d'Église... »

A cette dernière phrase, fort juste d'ailleurs, on ne devinerait jamais à quel auteur nous devons ce profil qui n'est pas mal touché. Sans accumuler ici toutes les épithètes, amassées par madame de Sévigné à propos du mariage de M. de Lauzun, et qu'on pourrait ici ne pas trouver déplacées, nous dirons tout bonnement que ce portrait a été crayonné par un ecclésiastique, qui ne s'est peut-être que cette seule fois souvenu de sa robe. L'épicurien Chaulieu, l'abbé de Cythère, comme on l'appelait alors, reprochant à son confrère de Paphos ses petites débauches anacréontiques, est un trait de comédie des plus heureux. C'est beaucoup plus joli que leurs madrigaux, et plus piquant que leurs épigrammes.

Malgré son ambition d'avoir quelque jour une abbaye, voire même plusieurs, l'abbé de Bernis n'en fut pas moins ravi des premières libéralités du roi. C'était un bon commencement, et comme il le devait à de

mauvais vers, il profita de sa nouvelle aisance pour en faire de plus mauvais. Ils étaient si peu poétiques que, grâce à eux et un peu aussi aux intrigues amicales de madame de Pompadour, le gentil rimeur de toilette fut, au bout de deux ans de pension, reçu tout d'une voix à l'Académie, comme successeur de l'abbé Gédoyn, courtisan émérite de la vieillesse de Ninon et traducteur de Pausanias. Ce digne homme, qui avait pu savoir le grec, passait pour assez mal écrire le français; on voulut le prolonger en le remplaçant.

Jamais, depuis la naissance de l'Académie, on n'avait vu un immortel si jeune que M. de Bernis. Il répondit à une distinction si flatteuse par un contraste, c'est-à-dire par un discours cacochyme et moribond, un des moins viables sans contredit qui se fût encore traîné dans les conciles œcuméniques de la littérature. Chargé de le recevoir, le vieux Crébillon ne s'en crut pas moins obligé de lui parler de son génie. Le voyant son confrère, il eut la politesse ou l'innocence de le prendre pour un grand homme. Cela fait plus l'éloge de sa candeur que de son goût.

Bernis justifia quelque temps après la prédilection de ses nouveaux collègues, en multipliant les niaiseries et les fleurettes qui l'avaient signalé à l'attention publique. Ce fut alors qu'il enfanta coup sur coup les poëmes des *Quatre Parties du Jour* et *des Saisons*, où

la poésie consiste à affubler la nature de toute la vieille garde-robe du Parnasse. Ces déguisements ont dû lui donner beaucoup de mal. On s'étonne même qu'un seul homme ait pu enfermer tant de zéphyrs, de nymphes, et de divinités de toutes sortes, dans de simples vers de huit syllabes. On y rencontre une foule de dieux et pas une pensée. Il accompagna presqu'aussitôt ces deux phénomènes d'une demi-douzaine d'odes d'égale valeur, dont je n'ai retenu que ce quatrain, qui fait voir à quel point il était initié dans les secrets d'Horace :

Faible disciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le Français chérit la guitare,
Que Sapho montait pour Phaon.

Le tout se complète d'un recueil d'épîtres à dormir debout, où l'on aperçoit par-ci, par-là, quelques jolis vers, ceux-ci par exemple, les premiers de l'épître à la Paresse, qui ne sont pas encore sortis de toutes les mémoires, et qu'on cite quelquefois sans en trop savoir l'auteur :

Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire
Et de penser tranquillement.

Il y a dans ces rimes faciles un arrière-goût de

Gresset qui n'est pas désagréable. C'est aussi prosaïque, et d'une désinvolture cavalière, qui nous délasse des grands airs d'aujourd'hui.

On peut citer aussi comme des plus passables qui soient sortis de sa fabrique ceux qu'il adresse à Fontenelle :

Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laisser, quand on n'est plus, un faible souvenir,
O chimère d'orgueil ! ô méprisable idole !
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers,
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
Enlever sans efforts ces lauriers toujours verts,
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole,
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux,
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
Mépriser la faveur et consoler l'envie,
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux ;
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.

Cela n'est pas sans doute transcendant, mais j'en sais de plus mauvais qui sont en grande estime.

Quoique tout cela fût assez misérable, par conséquent très-applaudi, les six mille livres de rente n'arrivaient pas et ne faisaient même pas mine d'arriver. Notre pauvre académicien en était fort empêché. Comme il lui était difficile de plus mal faire, il résolut de s'arrêter, ou plutôt de chercher la richesse par un autre chemin. La chose était d'autant plus sen-

sée que la première route venue ne pouvait pas manquer d'être meilleure que celle qu'il quittait. Sa détermination n'en fait pas moins d'honneur à sa raison. Quand il vit que ses chants ne lui rapportaient, numérairement parlant, que ce qu'ils valaient, j'entends par là rien du tout, il eut le bon sens de pendre sa lyre au croc, et le bon sens plus rare de ne pas la reprendre.

N'ayant pu parvenir à une humble fortune, il se promit d'en acquérir une énorme. Renonçant désormais au métier peu lucratif de parfumeur littéraire, il se mit résolument à étudier les affaires, ou à faire croire qu'il les étudiait. Cela lui réussit. Le monde officiel, qui n'avait jamais attendu de lui que de la gentillesse et des fadeurs, ne revint pas d'étonnement de lui voir un air magistral et posé, une tournure de notaire faisant un testament : la cour prit cette gravité au sérieux, et s'exagéra bientôt ou fit semblant de s'exagérer ses connaissances. Il y a plus : comme on avait toute raison de le supposer médiocre, d'un talent discret, incapable d'éclipser ou d'effaroucher quelqu'un, personne ne craignit de vanter son habileté; cela d'ailleurs avait l'avantage d'en rabaisser de plus réelles. Madame de Pompadour, toujours reconnaissante de ses galanteries et de ses couplets, eut l'adresse d'exploiter cet engouement. Elle fit nommer l'abbé de

Bernis ambassadeur à Venise, et bientôt après conseiller d'État. S'il avait eu le malheur de composer quelque chef-d'œuvre, il y a tout à parier qu'il n'eût pas même conservé ses sabots.

M. LE COMTE DE BERNIS.

Quoiqu'on ne soit pas très-expert en poésie et qu'on ne traite pas beaucoup mieux la prose que les vers, cela n'empêche pas d'avoir infiniment d'esprit, de le prouver par ses paroles, et de mettre dans ses démarches ce qu'on ne peut pas mettre dans ses écrits. A peine ambassadeur, l'abbé de Bernis appuya cette vérité d'un acte qui hâta l'essor de sa fortune, et qui mérite d'être connu. Le fait est ainsi rapporté dans une lettre de famille publiée pour la première fois en 1816 :

« La franchise de son caractère et son talent de plaire lui donnaient souvent les moyens de réussir dans des choses où d'autres auraient infailliblement échoué. Il commença sa carrière dans la diplomatie par un trait de ce genre. Prenant congé du ministre des affaires étrangères pour se rendre à Venise, celui-ci lui dit que, puisqu'il passait à Turin, il tâchât de

savoir s'il n'y avait pas un traité de fait entre cette cour et celle d'Espagne. On ne faisait à Versailles que se douter de l'existence de ce traité, et on était loin d'en connaître les articles. L'ambassadeur que nous avions à Turin n'avait pu en savoir davantage. L'abbé de Bernis, ne devant rester que deux jours à Venise, ne pouvait pas employer de moyens longs. Il prit son parti sur-le-champ. Étant à dîner chez le ministre des affaires étrangères du Piémont, il fit ce qu'il put pour plaire à ce ministre. Après dîner, se trouvant en tête à tête avec lui dans son cabinet, il lui dit qu'il pouvait contribuer à le faire connaître d'une manière avantageuse, s'il voulait lui communiquer le traité qu'il avait fait avec l'Espagne. Celui-ci, par un mouvement naturel, ouvrit son secrétaire et lui remit le traité. Il passa la nuit à le transcrire, et l'envoya par courrier extraordinaire au ministre de France. Ce succès, qu'il ne dut qu'à sa franchise, lui fit un honneur infini au conseil d'État. »

Cette petite anecdote, qui pourrait être mieux racontée, mais dont nous avons dû respecter le texte original, n'a pas besoin de commentaires. Elle démontrerait une fois de plus, si cela avait besoin d'être démontré, que les diplomates les plus adroits, ou les plus heureux, ne sont pas toujours ceux qui font le plus de diplomatie, et que le meilleur moyen de se

dissimuler est de ne pas se cacher. Usa-t-il du même artifice quand il fut à son poste? Je l'ignore, et il ne me paraît pas très-utile de s'en instruire. Je crois qu'il serait superflu, et encore plus ennuyeux, d'entrer dans le détail de ce qu'il fit à Venise pour l'honneur de la France et pour le sien. Il paraît, si l'on s'en rapporte à sa correspondance avec Pâris Duverney, que cela se bornait à rester tranquille, à avoir la goutte et une bonne table, à dépenser son argent et même celui des autres pour l'entretenir. Rien de plus. « Si l'on est heureux, écrivait-il, quand on n'a rien à faire, quand on vit avec des gens à qui l'on n'a rien à dire, je le suis. Il ne manque rien à mon repos, j'oserai dire à ma considération, mais il faudrait un peu plus de pâture à mon esprit. » S'il s'occupa, dans son ambassade, d'autres choses que de digestions plus ou moins faciles, je laisse à de plus curieux que moi le soin de s'en informer. Je ne sache pas aujourd'hui d'archiviste ou d'antiquaire, qui puisse avoir idée de déterrer ces vieilleries. Ce qu'il importe de constater, c'est qu'il réussit à se faire bien venir du roi et des ministres, et que, de retour après une absence de trois ans, il fut reçu à Versailles avec une extrême bienveillance. Cet accueil pourrait faire conjecturer qu'il n'avait jamais été à même d'exciter l'envie et de donner de l'ombrage à ses rivaux; mais c'est le secret de la

cour qui n'est pas celui de la comédie, et nous n'avons pas plus d'intérêt à le pénétrer que le public à le connaître.

Le roi, qui crut avoir mis le doigt sur un habile homme, s'empressa de le désigner pour l'ambassade d'Espagne, qui était d'une bien autre importance que le poste assez obscur de Venise. Peu de temps après, il le choisit pour nouer en sous-main, avec le comte de Staremberg, un pacte d'alliance entre la cour de France et la cour de Vienne. Ces négociations, dirigées par la favorite, et qui aboutirent au traité de 1756, d'où sortit la guerre de Sept Ans, amenèrent l'apogée de son crédit, si promptement suivi d'une éclatante défaveur. Il ne méritait, au jugement même du grand Frédéric qui n'avait aucune raison de le traiter avec complaisance, ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ; car, s'il ne sut pas justifier sa haute position par la hauteur de ses vues, il sut du moins, ce qui est peut-être plus rare, descendre convenablement du pouvoir. C'est son ascension qui fut une véritable chute, et il s'en releva par la disgrâce.

Quoiqu'il ne fût guère plus fort en politique qu'il ne l'était comme écrivain, nous devons rappeler qu'il était homme de sens et d'intelligence déliée, et il eût été moins bien partagé sous ce rapport, qu'il se serait

encore aperçu de ce qu'avaient d'extravagant les projets et les espérances de madame de Pompadour. Seul dans le conseil, il tâchait de la modérer, même après la signature du traité, et lui montrait le danger de subordonner à l'Autriche les forces militaires du pays. Ces représentations étaient des plus logiques, des plus raisonnables, et elles auraient dû entraîner sa protectrice. Ce fut le contraire; c'est lui qui se laissa entraîner par les folies de la marquise. Comme elle lui offrait le ministère pour prix d'une entière docilité, il suivit, en gémissant, des plans absurdes, qu'il espérait modifier dans l'exécution, et qu'à son grand dommage, aussi bien qu'au nôtre, il ne modifia pas du tout. Il eût mieux fait de ne pas gémir, et d'employer, à résister, le temps qu'il mit à se lamenter; mais l'ambition le tenta, et il fut nommé secrétaire d'État des affaires étrangères le 25 juin 1757 : c'est une date funeste, que l'histoire s'est chargée d'enregistrer.

Cette faveur politique eut, pour premier résultat, un fait, auquel on ne pouvait pas s'attendre : elle ramena sur l'eau les babioles soit-disant littéraires de l'académicien. Les uns crurent lui faire la cour en les vantant; les autres espérèrent lui nuire en les rappelant, non pas parce qu'ils avaient assez de goût pour en apprécier la pauvreté, mais parce qu'il paraît que

rien n'est plus nuisible à un homme d'État que la réputation de faire ou d'avoir fait des vers. Le passé, dans cette occurrence, ne sonne pas mieux que le présent : c'est peut-être justice. Lorsque les vers sont bons, on peut croire à des retours d'inspiration plus propres à retarder les affaires qu'à les avancer ; lorsqu'ils ne valent rien, lequel cas se présente infailliblement neuf fois sur dix, on peut croire à je ne sais quelle envie de les corriger ou d'en faire de meilleurs, qui doit demander beaucoup de temps. C'est, d'ailleurs, un triste précédent. Quelle confiance avoir dans un homme d'esprit qui n'en a pas assez pour s'apercevoir qu'il n'a pas de talent !

Ceux qui voulaient, en remettant sur table ses petites sucreries de la veille, dénigrer le nouveau secrétaire d'État, avaient certainement beau jeu ; mais leur malice s'évanouit devant les éloges qu'on vit alors pleuvoir de toutes parts, et surtout de la plume de Voltaire, le dispensateur en chef de tous les brevets de la renommée. Il n'est pas jusqu'aux critiques dont il ne put se glorifier : elles avaient une saveur de louange qui en émoussait l'aiguillon. Quant aux admirateurs, ils ne trouvaient rien à reprendre dans ces déplorables bagatelles, si ce n'est peut-être le luxe et la profusion des images, reproche qui peut à la rigueur passer pour un compliment. Le ministre, à

les entendre, était l'enfant prodigue ou gâté du génie (je préfère gâté) ; et le grand archimandrite de la littérature, qui n'était pas fâché de cacher un sarcasme dans ses cajoleries, le surnomma Babet la Bouquetière. Babet, je ne dis pas ; mais quels bouquets, grand Dieu ! des restes de chiffons ou de guirlandes fanées, qui avaient servi, quelques milliers de siècles auparavant, à la toilette de Vénus ou de ses suivantes, et qui traînaient depuis lors dans les fossés du Parnasse, des caricatures de fleurs, dont ne voudrait pas pour ses bergères un opéra-comique de province.

Il n'est pas aujourd'hui absolument impossible de se figurer qu'il se soit rencontré un homme, même un académicien, capable d'assembler tant de billevesées ; mais qu'un homme comme Voltaire ait dépensé tant d'encre et de papier à recommander de pareils brinborions à la postérité ! cela se conçoit plus difficilement. Il fallait qu'il fût bien sûr qu'elle ne lit pas toutes les lettres qu'on lui adresse, et qu'elle ne décachetterait pas une partie des siennes.

Au reste, il faut rendre justice à qui de droit ; le comte de Bernis qui, du temps qu'il n'était qu'abbé, ne s'était jamais donné beaucoup d'importance littéraire, ne s'en donna pas davantage dans ses grandeurs. Il ne parut pas croire que les rayons du soleil officiel avaient tout-à-coup fécondé sa verve, et, comme

un champignon, fait pousser son génie. On pourrait supposer sans scrupule que son cœur de poëte fut involontairement chatouillé par les douceurs qu'on lui débitait; mais on peut affirmer qu'âme qui vive ne s'en aperçut. On ne s'aperçut pas non plus qu'il fût sensible aux égratignures de la malveillance. En rompant avec ses manies d'auteur, il avait aussi rompu avec les faiblesses du vieil homme, et à travers son masque de ministre, il fut impossible de surprendre un sourire d'orgueil satisfait, ou le moindre signe d'amour-propre blessé. Si cette impassibilité n'est pas une vertu, elle en a au moins l'apparence, et cela n'est pas à dédaigner. C'est la moitié de la sagesse que d'avoir l'air d'être sage.

J'ai souvent entendu dire qu'il n'y a pas plus de remède à la démangeaison de rimer qu'à la soif du joueur. M. de Bernis donna un démenti à cet axiome. Dès qu'il eut abjuré son papillotage et ses pompons, ce fut sans retour; et il n'y eut pas de flatterie capable d'éveiller en lui le plus léger symptôme de ses premiers péchés. Son mariage avec la poésie n'était sans doute pas de nature à lui rendre le divorce bien pénible; mais la séparation fut complète et sans réserve. Une fois dans les conseils du roi, il eut le bon goût de sentir qu'il ne s'appartenait plus, et que, s'étant donné aux affaires, il ne leur avait pas fait un

assez grand présent pour leur rien retirer de lui, en s'occupant des intérêts de sa vanité.

A ses débuts dans la carrière, les choses semblèrent aller au gré de madame de Pompadour, qui passait pour être plus ministre que lui, et dont il n'était, à ce qu'on dit, que le prête-nom. Cette guerre, qu'il eût été prudent d'éviter, commença sous d'heureux auspices, et quelques avantages insignifiants excitèrent une confiance aveugle. Elle fut bientôt trompée. Nos premiers succès, qui paraissaient en promettre de plus grands, ne tinrent aucune de leurs promesses; et le baromètre politique, que l'on croyait au beau, ne tarda pas à descendre, pour ne plus remonter. Les désastres, qui devaient se terminer par la paix ignominieuse de 1763, se pressèrent les uns sur les autres avec une désolante rapidité: et ce ne fut pas à madame de Pompadour, ce fut au comte de Bernis, que l'on s'en prit. Il aurait dû le prévoir. Il n'était pas difficile de deviner qu'en cas de triomphe elle se fût arrangée pour s'en appliquer toute la gloire, mais que, lui, il était là pour répondre des revers.

Il semble quelquefois que, pour se guérir d'un mal, il suffit d'en découvrir la cause. C'est ce que nous fîmes dans nos infortunes. On prétendit que, en déclarant la guerre à la Prusse, le ministre avait voulu se venger d'un sarcasme de Frédéric, qui, parodiant un vers de

Boileau, avait écrit en bon français dans je ne sais quelle épître tudesque :

Évitez de Bernis la stérile abondance.

Cette idée prévalut, et, sur ce, on lui décocha une satire anonyme, qui fit presque autant de bruit que nos malheurs. Les vers, quoique fort méchants, n'en sont pas pour cela meilleurs ; mais qu'en dire, s'ils ne sont pas plus fondés que charitables ?

Des nœuds par la prudence et l'intérêt tissus,
Un système garant du repos de la terre,
Vingt traités, achetés par deux siècles de guerre,
Sans pudeur, sans motif, en un instant rompus ;
Aux injustes complots d'une race ennemie
Nos plus chers intérêts, nos alliés, vendus ;
Pour cimenter sa tyrannie,
Nos trésors, notre sang, vainement répandus ;
Les droits des nations, incertains, confondus,
L'Empire déplorant sa liberté trahie ;
Sans but, sans succès, sans honneur,
Contre le Brandebourg l'Europe réunie ;
De l'Elbe jusqu'au Rhin les Français en horreur,
Nos rivaux triomphants, notre gloire flétrie,
Notre marine anéantie,
Nos îles sans défense et nos ports saccagés,
Voilà les dignes fruits de vos conseils sublimes !
Trois cent mille hommes égorgés,
Bernis, est-ce assez de victimes ?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes
Vous semblent-ils assez vengés ?

Ce qu'il y a de plus malheureux pour Bernis dans

cette furieuse diatribe, c'est qu'elle n'était pas d'un écervelé qui pense et agit en étourneau, ou d'un de ces folliculaires qui prennent leur plume pour une poignée de verges : elle était d'un philosophe grave et réfléchi, d'un des esprits les plus judicieux du siècle, d'un écrivain, dont la franchise et la vertu étaient alors proverbiales, de Turgot. J'avoue qu'au premier abord cette signature lui donne terriblement l'air d'une vérité ; mais je crois, tout bien pesé, qu'il ne faut voir dans cette écrasante boutade qu'un de ces élans d'indignation, dont les plus sages ne sont pas exempts. Turgot était un noble et généreux citoyen qui devait cruellement souffrir de nos défaites, et la souffrance ne se pique pas d'équité. Il pouvait avoir raison de frapper sur Bernis : seulement il aurait pu mieux choisir la place.

Il paraît, au reste, que l'opinion générale voulait que la poésie fût pour quelque chose dans nos échecs. Palisssot (je crois du moins que c'est Palissot) avance dans ses Mémoires que ce n'est pas Bernis, qui essaya de se venger par les armes d'un vers du roi de Prusse, mais bien ce roi, qui se vengea sur nous d'une chanson, dont Bernis était soupçonné d'avoir payé son épigramme. Dans cette chanson, plus que libre, et dont la violente hyperbole semble, comme celle de Juvénal, se soucier médiocrement de la décence de l'expres-

sion, il y avait plus de grossièreté que d'esprit. Il reprochait au grand Frédéric de n'être pas très-délicat dans ses amours, de préférer aux fraîches beautés de l'aristocratie allemande les cantinières de ses armées, et de n'admettre pour cantinières que les tambours de ses régiments. Le reste était à l'avenant, un tissu d'injures et d'insultes de corps-de-garde, et il est très-probable qu'on se trompait d'auteur en les attribuant à M. de Bernis. Mais Frédéric n'avait pas le temps d'approfondir la question, et ce fut uniquement, suivant Palissot, pour punir le ministre de couplets qu'il n'avait pas faits, que le monarque offensé gagna sur nous la bataille de Rosbach. Il faut avouer, que, si cela est vrai, le dessous des cartes de l'histoire est encore plus curieux que le dessus.

Je ne pense pas que ces suppositions soient acceptables. Le roi de Prusse avait trop de véritable grandeur pour se formaliser outre mesure d'un pont-neuf un peu trop épicé, et ce qu'il dit de son ennemi tombé le prouve : « On l'a trop vanté lorsqu'il était en place, on le blâme trop à présent : l'un n'est pas plus juste que l'autre. » Quant à M. de Bernis, nous l'avons dit : il n'attacha jamais assez d'importance à ce qu'on veut bien appeler ses œuvres, pour tenter de leur créer des partisans à coups de canon. Il est plus qu'invraisemblable d'ailleurs qu'il ait répondu

à une petite méchanceté royale, assez débonnaire dans le fond, par d'obscènes invectives plus dignes de la halle que de l'Académie. Son caractère était plein de modération, et il y a tout lieu de présumer qu'aucun ressentiment de poëte n'intervint dans ses transactions politiques. C'était un homme d'État fort médiocre, qui se laissa entortiller par la guerre, en ne cessant pas d'aimer la paix, et qui fit ce qu'il put pour arrêter des maux qu'il n'avait pas su prévenir. Ceci n'est pas une excuse : c'est une explication.

Ce qui paraît hors de doute, c'est que, pendant qu'il exerçait des fonctions pour lesquelles il n'était point fait, le comte de Bernis s'épuisa constamment en vains efforts pour tâcher de réparer des malheurs qu'il avait amenés sans le vouloir. Chacun de nos revers fut pour lui l'occasion de plaider près de la marquise de Pompadour la cause, toujours perdue d'avance, de la paix. Il n'y a rien de si inflexible que l'obstination d'une femme, qui, voyant décliner l'empire de sa beauté, s'imagine de prendre l'ambition pour cosmétique, et, ne pouvant plus gouverner son amant, s'avise de vouloir gouverner l'État. Lui, qui connaissait si bien le cœur des femmes qu'il ne s'était élevé que par elles, aurait pu se servir de sa science pour ne pas descendre; mais malgré ses erreurs et ses complaisances, il y avait en lui un vieil honneur de

gentilhomme qui refusait de transiger avec le devoir, et il sut préférer la menace d'une disgrâce à une continuation de faveur qui blessait sa conscience.

Voyant que ses remontrances n'étaient pas plus écoutées que s'il eût été du parlement, le comte de Bernis ne balança point à mettre son pays au-dessus de l'amitié d'une femme, et il porta aux pieds du trône les instances que repoussait la marquise. Le roi parut un moment ébranlé. La marquise, irritée, ne se contenta point de lui adresser les reproches les plus amers et les plus sanglants, elle n'hésita pas à sacrifier un favori qui n'était plus pour elle qu'un affranchi rebelle, et lui fit donner son congé.

Louis XV, inspiré de sa rancune, le lui signifia dans les termes les plus durs : « Votre tête légère n'a pas pu soutenir le poids de mes bienfaits. Allez-vous-en à votre abbaye, pour servir à jamais d'exemple aux ingrats. » La lettre est assez sèche et assez outrageante pour donner à penser que le monarque l'écrivit sous la dictée de sa maîtresse. Il y a là plus de fiel de femme que de colère et de dédain de roi.

Depuis que ce portrait est écrit, M. de Sainte-Beuve a publié dans le *Moniteur* un extrait de la correspondance inédite de Bernis avec M. de Choiseul, ambassadeur à Vienne, avec le roi et madame de Pompadour,

durant ce ministère honteux, qui mit la France à deux doigt de sa perte. Il est impossible de se figurer quelque chose de plus déplorable que ce gouvernement de 1757 et 1758, d'imaginer plus de faiblesse jointe à plus d'ineptie. M. de Bernis se montre là dans le déshabillé de sa grandeur, et cette absence de toilette en accuse les ridicules, qui ont le malheur d'être des vices.

Madame de Pompadour, dont il n'était que le substitut, n'était pas forcée d'être un grand ministre, et elle ne le fut pas. Tout ce que peut prétendre sa mémoire, c'est à nous faire hausser les épaules. Son *Alter ego* a droit à quelque chose de plus. Quand un homme, dans des circonstances difficiles, se permet de mettre la main aux affaires, et montre, à les diriger, une incapacité égale à son ambition de les saisir; quand, à court de ressources dans les désastres dont il est cause, il ne sait que se fondre en lamentations; et, sans courage comme sans volonté, à plat ventre devant un prince hébété de débauches, qui ne sait pas non plus ce qu'il veut et ce qu'il faut faire, il perd à lui chercher un reste de cœur, le temps qu'un autre emploierait à relever la fortune; cet homme est justiciable de l'histoire, et elle doit le punir, à moins qu'il ne lui fasse pitié.

Bernis ministre, autant qu'il est possible d'en juger,

sur les chiffons diplomatiques dont on n'a qu'un échantillon, n'eut durant son pouvoir qu'un mérite, si cela toutefois peut s'appeler un mérite, celui d'apprécier l'étendue du mal et de sentir son impuissance d'y remédier.

« J'ai parlé avec la plus grande force à *Dieu* et à *ses saints*. J'excite un peu d'élévation dans le pouls, et puis la léthargie recommence : on ouvre de grands yeux tristes, et tout est dit. » Il ne voit partout que des morts, sur le trône, dans l'administration, dans l'armée : et lui-même n'est pas bien sûr d'être vivant. « Il me semble être le ministre des affaires étrangères des Limbes. Voyez, mon cher comte, si vous pouvez, plus que moi, exciter le principe de vie qui s'éteint chez nous : pour moi, j'ai rué tous mes grands coups, et je vais prendre le parti d'être en apoplexie comme les autres sur le sentiment, sans cesser de faire mon devoir en bon citoyen et en honnête homme. »

Je ne parle pas de ce style sans dignité, de ce ministre qui se prend pour un mulet ou pour un âne, car je ne suppose pas qu'il se fasse l'honneur de se prendre pour un cheval, et qui rue, lorsqu'il s'agit d'avancer ; ce ne serait rien, si l'âme n'était au niveau de l'expression. Cet eunuque politique, qui se détermine à l'apoplexie pour sortir d'embarras, et qui croit faire ainsi acte d'honnête homme et de bon citoyen, on ne

sait si c'est plus niais qu'abject, ou plus abject que niais. Voyez autre part s'il est possible de faire, avec plus de platitude, aveu de mollesse et d'incurie.

« Sensible, et si j'ose le dire, sensé comme je suis, je meurs sur la roue et mon martyre est inutile à l'État. Où trouver un gouvernement? Il nous en faudrait un à tout prix; il nous faudrait du nerf, de la suite, de la prévoyance. Dieu veuille nous envoyer une *volonté quelconque,* ou quelqu'un qui en ait pour nous! Je serai son valet de chambre, si l'on veut, et de bien bon cœur. »

Quand on a espéré être Richelieu, quand on a osé l'écrire, comme on le voit dans une lettre à Pâris-Duverney : « Jamais peut-être depuis Richelieu, on n'a conçu de si vastes projets, » il n'est pas permis d'invoquer si piteusement le secours d'une volonté. Je ne méprise pas les valets de chambre, qui valent souvent mieux que leurs maîtres; mais quand on a visé à gouverner l'État, il ne faut pas, même par métaphore, demander à se faire laquais.

Si malsonnante qu'elle soit, cette pétition de livrée prouve du moins qu'il se rendait justice sur sa valeur, et qu'il avait encore sa tête. Il ne l'a plus du tout, quand le malheur s'exaspère et que les difficultés s'accumulent comme nos revers. Le peu qu'il pouvait y avoir en lui d'homme d'État disparaît. Il ne reste de-

vant nous qu'une espèce d'Argant politique, rabâchant, dans ses dépêches, de ses étourdissements et de ses coliques, prêt, pour peu qu'on l'en presse, à entretenir l'Europe de ses lavements. Il crie, il pleure, il n'en peut plus, son moral est ébranlé. « Je vous en avertis, ma tête est malade. Avec du repos et l'espérance de ne pas me déshonorer, je me rétablirai; sans cela je tomberai dans un état où il ne me sera plus possible de faire aucun travail. Mais qu'on me sauve du déshonneur, si on veut conserver ma tête et ma vie! » Et cela se poursuit comme ça jusqu'à sa retraite, ne sachant que geindre et pleurnicher, parlant sans cesse de mourir, ne mourant pas, et continuant à n'avoir pas plus de ressort qu'un cadavre. Je ne connais rien au monde de plus nauséabond que ces jérémiades de caillette, en présence de circonstances qui demandaient impérieusement, pour se dénouer, un génie vigoureux au service d'une main ferme.

Durant ce ministère si court, où il trouva moyen de faire tant de fautes, le comte de Bernis rendit cependant quelques services, à l'Église surtout, qui ne paraissait pas devoir faire grand fond sur lui. Grâce à son caractère conciliant, il sut arranger les affaires du parlement avec l'archevêque de Paris : il réussit aussi à rapprocher le Saint-Siége de la république de Venise, et à cimenter ce rapprochement par l'élection

de Rezzonico, devenu pape sous le nom de Clément XIII. Le nouveau pontife n'oublia pas qu'il lui devait la tiare, et le nomma cardinal. Cette nomination coïncida avec sa retraite du ministère, ce qui fit dire à quelque chansonnier de l'époque :

On dirait que Son Éminence
N'eut le chapeau de cardinal,
Que pour tirer sa révérence.

M. de Bernis était déjà remplacé, peut-être même en route pour son abbaye de Saint-Médard de Soissons, où le roi l'exilait, quand Voltaire, qui ne perdait jamais une occasion de flatter, et qui ne savait encore rien de sa destitution, lui écrivit pour le complimenter d'avoir reçu la barrette. « Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette agréable nouvelle, puisque vous avez daigné honorer mon métier, avant d'être de celui de Richelieu. » Il pouvait bien y avoir du Louis XIII dans Louis XV ; mais c'est abuser de l'analogie que de l'étendre jusqu'à leurs ministres. Les politesses de Voltaire ne s'arrêtent pas à ces vétilles ; il va jusqu'à lui dire quelques lignes plus loin : « Je ne sais si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode : génie et constance. » Si ce n'était pas là de la

moquerie, et cela en a tout-à-fait la mine, il faut avouer que c'était bien prendre son temps pour prédire l'éclat et les félicités du ministère-Bernis. Il n'y a pas à s'étonner au reste que Voltaire soit faux prophète : il s'est tant moqué des vrais, qu'il se devait de ne pas leur ressembler.

Les disgrâces des grands sont presque toujours bien reçues : c'est la fiche de consolation de ceux qui ne peuvent pas même être disgraciés. La révocation du comte de Bernis n'obtint que des applaudissements. Le public, qui ne voyait en lui que l'auteur malencontreux du traité de Versailles, battit des mains à sa chute, et nulle plainte, nulle marque d'intérêt ne se mêla à un concert d'approbations si peu flatteur. Quant à lui, il accueillit le malheur en homme qui s'y attend, et qui le connaît assez pour ne pas daigner le maudire. Il apprit la nouvelle de sa destitution en plein monde et sans laisser voir qu'il saignait en dedans. Cela prouve peut-être qu'il ne saignait pas, ou qu'il avait raison, quand il écrivait, dix ans après : « Je suis arrivé en place philosophe, et j'en suis sorti plus philosophe encore. »

Pour être juste, il est bon d'ajouter qu'à cette époque il était titulaire de deux ou trois abbayes, qu'il avait reçues durant son ministère avec le brevet de commandeur du Saint-Esprit, et que sa philosophie se

bornait à se contenter de quatre-vingt mille livres de rentes, ce qui est beaucoup, disait-il, pour un cadet de Languedoc, mais assez modeste pour un cardinal obligé d'avoir un état. Nous ne savons trop ce qui peut se passer dans l'esprit d'un cadet de famille qui devient cardinal, mais il me semble qu'en toute espèce de condition chacun serait charmé d'être philosophe au même prix. C'est une sorte de stoïcisme, à la façon d'Épicure, qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Le comte de Bernis donna cependant bientôt des preuves de sagesse et de raison, moins équivoques et moins sujettes à controverse que cette résignation facile, dont il me paraît un peu trop fier. Nous ne tarderons pas à les rapporter, heureux de faire oublier les inconséquences du jeune abbé et les étourderies de l'homme d'État, en peignant les vertus, sans ostentation, du prêtre qui se respecte et se fait respecter.

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BERNIS.

Il est douteux que, dans des temps de trouble et de désastres, il soit fort agréable d'être ministre et d'assumer sur soi une terrible responsabilité ; mais s'il est pénible de l'être, il paraît qu'il est assez doux de l'avoir été. Il reste, de ces grandeurs disparues, je ne sais quel vernis de puissance qui fait reluire la disgrâce, qui attire autour d'elle presque autant d'empressements et d'hommages que la faveur et la fortune. C'est ce qui arriva au cardinal de Bernis. Il s'était retiré à la campagne, en sortant du pouvoir, dans son manoir abbatial de Vic-de-Vaisnes, et il y entretint toujours, quoi qu'il en die, d'autre compagnie que ses fleurs et les arbres de ses vergers. Tombé, mais conservant son rang de haut dignitaire du clergé, il fut, dans son exil, constamment traité en souverain déchu qui, d'un moment à l'autre, peut reprendre sa couronne; et le fait est qu'il la reprit.

Le cardinal de Bernis avait résigné ses fonctions en 1758, et ce fut peu de temps après qu'il entama, avec Voltaire, une conversation par la petite poste, qui dura sans interruption pendant plus de quinze ans. Cette causerie épistolaire qui a été publiée, sur les pièces mêmes, quelques années après la mort du cardinal, le montre sous un jour entièrement nouveau et tout à son avantage. Jusqu'ici on n'a guère pu voir en lui qu'un homme souple et ambitieux, plaçant à de gros intérêts ses petites fadaises d'amateur : on reconnaît dans sa correspondance un jugement sûr, une modestie sereine, une sagesse riante et facile, de la dignité sans raideur, de la grâce sans affectation. Si le cardinal de Bernis n'eût jamais écrit que ces lettres, on se plaindrait qu'il n'eût jamais écrit autre chose; mais il a écrit autre chose, et l'on est fâché qu'il n'ait pas écrit que ces lettres.

Il fallait plus que de la prudence pour résister aux agaceries patelines de Voltaire, qui l'adulait comme un homme en place; qui, en décriant la religion, semblait vouloir se créer à la sourdine un appui dans l'Église, et s'adressait au cardinal sur tous les tons du dévouement : « Que vous êtes aimable d'aimer les arts! Vous devez au moins les aimer, après avoir fait de si jolies choses, quand vous n'aviez rien à faire... Vous êtes encore à la fleur de l'âge : que ferez-vous de

votre *génie*, de vos connaissances acquises, de tous vos talents? cela m'embarrasse. » N'est-ce pas charmant de voir Voltaire embarrassé des talents de M. de Bernis, et ne sachant que faire d'un repos dont l'abbé n'avait que trop mésusé? à force d'être affable, c'en est presque méchant.

Le malicieux et singulier anachorète de Ferney tient beaucoup à se débarrasser des soucis, que lui donne l'apathie littéraire de son collègue académique. Il voudrait absolument lui tailler sa plume et remettre de l'encre dans son écritoire.

« Vous me paraissez faire trop peu de cas *du génie* avec lequel vous êtes né. N'ayez jamais cette ingratitude. Vous joignez à *ce génie* un goût fin et cultivé, qui est presque aussi rare que *le génie* même. C'est une grande ressource pour tous les temps de la vie, et je sens que les lettres font la plus grande consolation de la vieillesse, après celles qu'on reçoit de l'amitié. » Ce n'est pas tout, et jugeant, d'après lui sans doute, que, quand bien même nous avons laissé mourir en nous la poésie, on en garde toujours quelque chose, la vanité, par exemple, il se replie de mille manières pour amadouer cette orgueilleuse faiblesse et tâcher de la réveiller. « Je viens de lire et de relire vos Quatre Saisons. Heureux qui peut passer auprès de vous ces quatre saisons dont vous faites une si belle

peinture! Je n'ai jamais vu tant de poésie! » Il faut convenir, si cela est vrai, ou que Voltaire ne lisait que ses propres vers, ou qu'il ne lisait rien du tout, ou qu'il avait de bien mauvais yeux; on ne voit nulle part moins de poésie que dans toutes ces métaphores de mirliton. Un mot de La Fontaine vaut mieux que cet insipide fatras. « Il n'y a que nous autres poëtes, ajoute-t-il, à qui la nature accorde de bien sentir le charme inexprimable de ces descriptions et de ces sentiments qui leur donnent la vie. C'était Babet qui remplissait son beau panier de cette profusion de fleurs. Que le cardinal ne s'avise jamais de les dédaigner! J'aime bien autant votre panier et votre tablier que votre chapeau. »

Nous ne sommes pas ici pour faire l'apologie de Voltaire; mais il est difficile de ne pas observer que ces flatteries sont aussi insidieuses qu'élégantes. Ce qu'il faut noter encore, c'est que, ne perdant aucune occasion de relever le privilége des lettres, il ne cesse pas de traiter d'égal à égal avec un des grands seigneurs de la cour de Rome, et de donner à ses conseils la sanction d'une noblesse qui, selon lui, les vaut toutes. « Quoique vous portiez un beau nom, et que vous soyez né avec une élévation d'esprit digne de votre naissance, c'est aux lettres que vous devez votre fortune, ne l'oubliez pas. Ce sont elles qui vous ont

fait connaître : elles feront toujours la douceur de votre vie. »

Quand on se rappelle et la renommée dont jouissait l'infatigable apôtre du philosophisme, et le poids que pesait son jugement dans la balance de l'opinion, on avouera qu'il fallait une certaine trempe de caractère pour résister imperturbablement à de pareilles caresses. Je sais que le cardinal avait assez de tact, pour s'apercevoir que le grand homme donnait de l'eau bénite pour attraper de l'encens ; mais la résistance n'en est pas moins exemplaire. Peut-être bien aussi se doutait-il que le rusé vieillard, qui tenait d'une main ferme le sceptre de la littérature légère, mais qui s'offusquait des souvenirs qu'avait pu laisser dans le monde un homme d'esprit si haut placé, n'était pas fâché de l'aider à se compromettre par quelque escapade érotique dans ses anciens bosquets d'Amathonte ou d'Idalie. Quoi qu'il en soit, l'ex-ministre ne s'y laisse pas prendre, et il répond à ces câlineries par des raisons aussi solides que bien senties.

« Vous êtes curieux, lui disait-il, de savoir si je fais quelque chose, et si je cultive encore les lettres. J'ai abandonné totalement la poésie depuis douze ans. Je savais que mon petit talent me nuisait à la cour et dans mon état. Je cessai de l'exercer sans peine, parce que je n'en faisais pas grand cas, et que je n'ai jamais

aimé ce qui était médiocre. Je ne fais donc plus de vers et je n'en lis guère, à moins que, comme les vôtres, ils ne soient pleins de force et d'harmonie. J'aime l'histoire. »

Il est impossible de s'exprimer avec moins de pédanterie, avec plus de bonne foi, et de faire mieux les honneurs de son *petit talent*. On sent qu'il dit vrai, quand il confesse qu'il n'avait jamais beaucoup prisé ses vers : cela dénote autant de désintéressement que de philosophie, et fait moins regretter qu'il n'ait pas toujours été assez discret pour s'abstenir de rimer. Sans le tort, il n'aurait pas le mérite de l'aveu.

Il prouve plus loin que, si Voltaire a la complaisance d'être, en son lieu et place, tourmenté des loisirs que lui a faits la retraite, lui n'a aucun motif d'en être inquiet, et qu'on peut très-bien se dévouer à l'étude, sans attendre du travail d'autre prix que le travail même.

« La lecture écrit-il, des réflexions sur le passé et sur l'avenir, un oubli volontaire du présent, des promenades, un peu de conversation, une vie frugale, voilà tout ce qui entre dans le plan de ma retraite : vos lettres en feront l'agrément... Je vois ici mes véritables amis, j'y ai des livres et toutes sortes d'amusements champêtres. En voilà assez pour une manière de sage qui rit sans éclat des folies du

genre humain, qui est assez jeune pour voir encore bien des changements dans la lanterne magique de ce monde, et qui a pris la ferme résolution de vivre cent ans sans se mêler d'autre chose que de ses affaires. . . . . Vous êtes en peine de mon âme dans le vide de l'oisiveté à laquelle je suis condamné à l'avenir? Avouez que vous me croyez ambitieux comme tous mes pareils !... Non, je sais m'occuper, mais je suis assez sage pour ne pas faire part au public de mes occupations. »

Ces détails sont pleins de candeur et de bonhommie, et il ne s'agit pas de savoir si le public n'a eu qu'à se féliciter de sa résolution, il s'agit de remarquer qu'au milieu d'une fumée de louanges qui pouvait l'aveugler, à une époque où il n'eût pu tousser sans exciter un concert d'applaudissements, il n'a pas même éternué. Devenir philosophe en devenant grand seigneur! c'est presque sans exemple.

Dans d'autres endroits de sa correspondance, il revient sur son passé poétique avec un sentiment de modestie des plus rares chez un homme à qui l'on n'a rien épargné pour lui donner à croire qu'il tenait du phénomène. Il ne se fait point d'illusion, et il se juge avec une sévérité qui pouvait bien n'être qu'un encouragement à la contradiction, car l'amour-propre d'au-

teur a diablement de replis, mais nous ne devons pas le soupçonner.

« A Paris, à Versailles, répète-t-il à plusieurs reprises, j'ai rencontré comme des obstacles les amusements de ma jeunesse. Cette pédanterie ridicule m'a enfin dégoûté d'un genre qui m'avait délassé et quelquefois consolé... J'aime toujours les lettres : elles m'ont fait plus de bien que je leur ai fait d'honneur. Je les ai quittées pour les affaires, sans les avoir oubliées, et je les retrouve avec plaisir... On a cru me perdre, en me prouvant que j'avais fait des vers jusqu'à trente-deux ans. On ne m'a fait qu'honneur, et je voudrais de tout mon cœur en avoir encore le talent comme j'en ai conservé le goût ; mais je suis plus heureux de lire les vôtres que je ne l'ai été d'en faire. Si vous voulez que je vous dise mon secret tout entier : j'y ai renoncé quand j'ai connu que je ne pouvais être supérieur dans un genre qui exclut la médiocrité. »

Il s'en est peut-être aperçu un peu trop tard ; mais c'est égal, et quoiqu'en regrettant ne n'avoir plus le talent des vers, il paraisse supposer qu'il l'a eu, sa franchise n'y perd rien. Il y a loin, convenez-en, de cette raison simple et virile aux fleurettes de papier mâché, écloses au feu des bougies dans les pots de rouge de madame de Pompadour ; cela ne doit faire désespérer du salut de personne. Qui sait ! si

Gentil Bernard ne fût pas mort imbécile, il eût peut-écrit comme Nicole.

Il est certain que Bernis n'a jamais eu de talent, mais on lui doit ce témoignage que, dans aucun temps, il n'a cessé de respecter un privilége, qu'on croit de bon goût de rabaisser, pour se consoler de l'impuissance d'y parvenir. Jamais il n'a cessé de rendre hommage aux lettres, et de regarder, comme un titre de noblesse, l'avantage de s'y faire un nom. « On me demande, écrivait-il en 1741 dans ses réflexions sur l'amour, comment il est possible qu'un homme, fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire, à devenir auteur enfin. Je réponds à ces critiques de qualité que, s'il n'est pas honteux de savoir penser, il ne l'est pas non plus de savoir écrire, et qu'en un mot ce sont moins les ouvrages qui déshonorent que la triste habitude d'en faire de mauvais. » Cela n'est ni très-profond, ni même très-bien dit; mais c'est d'une grande raison, et quand tant de gens qu'on croit sérieux sont assez fous pour dédaigner l'esprit, il faut savoir gré à un homme qu'on croit fou d'être assez sérieux pour l'honorer.

Une seule fois dans ses lettres, qui sont fort nombreuses, le cardinal de Bernis paraît tenté de se rattacher à la poésie. Pressé, sans doute, d'un peu plus près qu'à l'ordinaire par les exhortations sournoises

de son vieux courtisan, on le voit un instant sur le point d'oublier sa réserve pour se reprendre à ses barbouillages. « Si j'avais moins de petites affaires qui emploient mon temps sans le remplir, je crois que je ferais encore des vers; mais je me contente de les aimer et de me ressouvenir qu'ils m'ont ouvert la carrière du monde et de la fortune, et, ce qui vaut bien mieux, qu'ils m'ont valu votre amitié. » Passé ce retour de jeunesse bien pardonnable, surtout quand il ne produit qu'un regret, il ne se laisse plus aller à l'idée de cadencer de nouvelles sornettes. Il a fait assez de vers pour aimer ceux des autres, et, Dieu merci! il s'en tient là.

On conçoit que, mûri par l'âge, un homme d'esprit se désabuse d'aller soir et matin, oiseleur d'un nouveau genre, prendre des syllabes à la pipée. Mais ce qui atteste que le cardinal de Bernis était réellement supérieur à tout ce qu'il avait fait, comme à tout ce qu'il avait été, c'est qu'il s'apprécie avec aussi peu de ménagement comme homme politique, qu'il s'est apprécié comme poëte. « Je sens avec vous, écrit-il à Voltaire en 1763, combien il est heureux pour moi de n'être plus en place. Je n'ai pas la capacité nécessaire pour tout rétablir, et je serais trop sensible aux malheurs de mon pays. » On nous dira qu'il ne fait là que se rendre justice! c'est vrai; mais combien, de-

puis que le monde est monde, comptez-vous d'hommes d'État qui se soient rendu justice?

Avec cette rectitude habituelle de jugement et de conduite, le cardinal de Bernis n'était pourtant pas si bien revenu des vanités de la terre, qu'il ne fût prêt à accepter, si elle se présentait, l'occasion de sortir de l'ombre où il se tenait renfermé. Elle se présenta en 1764. Après six ans de rancune, madame de Pompadour avait oublié sa colère, et le roi ses griefs, assez vertement exprimés cependant pour qu'il pût se les rappeler. Le cardinal n'avait pas laissé échapper une plainte, et, quoique ce fût un assez bon prétexte de le croire mort, on aima mieux se souvenir qu'il était vivant. On s'en souvint pour le nommer archevêque d'Alby. Ce qu'il y a de mieux dans cette nomination, c'est qu'il la méritait, autant par sa piété calme et indulgente, que par la résignation inaltérable dont il avait été le modèle dans ses épreuves.

Cette fois cependant, sa philosophie paraît céder le pas à ses réminiscences de courtisan. Un rayon de faveur a dissipé tous les brouillards de rancune qu'auraient pu laisser dans son âme les semonces assez désobligeantes de Louis XV, et il ne se tient pas d'aise de pouvoir assister encore aux baise-mains de Versailles. « Le roi, écrit-il en janvier 1764 à Voltaire, le roi m'a donné pour mes étrennes, mon cher

confrère, le premier de tous les biens, la liberté, et la permission de lui faire ma cour, qui est le plus précieux et le plus cher de tous pour un Français comblé des bienfaits de son maître. » Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, cette joie humble et presque servile qui s'exprime plus en domestique qu'en philosophe ; je lui voudrais, pour mon compte, plus de dignité dans la reconnaissance.

Nous ne le suivrons pas dans son archevêché, où il continua de mener la vie patriarcale qu'il avait menée dans son abbaye, charmant ses courts moments de liberté par des lectures choisies et quelques billets familiers, d'une prose remarquable par l'aisance et l'aménité de l'esprit. Il se concilia l'estime et l'affection de tout le monde; et lorsque, cinq ans après, il fut envoyé à Rome comme ambassadeur, chargé de représenter les intérêts de la France au conclave de 1769, il emporta les regrets unanimes de son diocèse. Il est si rare de se gagner les cœurs quand on fait le bien, qu'on nous pardonnera de consigner dans une histoire un trait, qui figurerait peut-être mieux dans un roman.

On prétend qu'il déploya beaucoup d'habileté dans les négociations qui eurent lieu à ce fameux conclave, où se décida l'élection de Ganganelli, et qu'il réussit à faire prévaloir notre volonté, surtout en ce qui con-

cerne le bannissement des jésuites, qui était, comme chacun sait, une condition *sine quâ non,* imposée par la maison de Bourbon. Il agissait cependant ainsi contre son opinion particulière. « Je ne crois pas, écrivait-il à Voltaire, qui, par parenthèses, ne répondit pas un mot à cette confidence, que l'abolition des jésuites soit utile à la France. Il me semble qu'on aurait pu les bien gouverner sans les détruire. » L'aveu ne laisse pas que d'être singulier, d'autant qu'il écrivait presqu'en même temps à M. de Choiseul : « Je vous avoue que, si j'avais été élu pape, j'aurais détruit les jésuites. » Cela veut-il dire : je les aurais détruits parce que je ne devine pas comment on peut s'y prendre pour les bien gouverner? Je n'en sais rien, mais cela m'en a l'air.

Quels que fussent ses véritables sentiments, il n'en travailla pas avec moins d'activité à une chute qui eut un si long retentissement dans l'Europe chrétienne, et, sur la monarchie française, une influence aussi marquée peut-être que la révocation de l'édit de Nantes. Il me semble qu'ici l'ambassadeur rappelle un peu trop l'ancien ministre des affaires étrangères.

L'élection de Ganganelli lui fit un grand honneur aux yeux de la cour, et il en fut récompensé par le titre de protecteur des églises de France. Il était donc

au vu et au su de tout le monde, que c'était à lui surtout que la compagnie de Jésus devait s'en prendre de sa ruine. Cela doit servir à faire tomber tous les bruits, qui courent depuis près d'un siècle sur la mort de Benoît XIV. Si cette mort eût été l'effet d'une vengeance, le poison ne se fût pas adressé qu'au pape : celui qui l'avait fait nommer en aurait certainement eu sa part, lui, le premier auteur d'une mesure dont on accusait les victimes de poursuivre criminellement la réparation. Je veux bien que la justice ait un bandeau sur les yeux, mais il paraît que l'injustice en a deux.

A moins d'être pape lui-même, le cardinal de Bernis n'avait plus rien à désirer. Le terme de son ambition terrestre était atteint. Il était comblé d'honneurs, et il jouissait d'une fortune énorme. Il fixa alors définitivement sa résidence à Rome, et ne s'occupa plus que d'y vivre en véritable Médicis, ami des lettres et des arts, protecteur éclairé de tous ceux qui réclamaient ses conseils ou son appui. Dans cette position presque royale, où d'habitude on n'a que des courtisans, il eut le mérite ou le talent d'avoir des amis, ce qui vaut mieux sans contredit que de se faire admirer : cela ne s'exclut pas toujours, mais se rencontre peu.

Malgré toutes les raisons assez plausibles qui auraient pu l'en dissuader, il ne cessa pas d'entretenir,

avec son hérétique de Ferney, un commerce qui aurait pu devenir dangereux s'il y avait mis moins de délicatesse et de mesure. Le vieillard le consulte sur ses ouvrages, et le cardinal lui répond sans morgue, sans pruderie, en homme « qui hait le pédantisme jusque dans les vertus ; » il lui répond par des avis qui attestent autant de goût que de sagesse, qui prouvent qu'un piètre écrivain peut être un excellent juge. Il l'encourage à la gaieté comme à un régime salutaire, et ne blâme en lui, sans y mettre pourtant de mauvaise humeur, que des drôleries un peu trop crues, « même pour un laïque, à plus forte raison pour un cardinal. »

« Je vois que vous êtes gai, lui mande-t-il : cela veut dire que vous êtes sage; que vous voyez et sentez, comme il faut voir et sentir, les choses de ce pauvre monde... Quoique je sois assez sévère sur ce qui regarde le prochain, je vous permets pourtant les plaisanteries sur l'orgueil sans mérite, et les vanités déplacées en tout genre. Vous en digérerez mieux et ferez mieux digérer les autres... Si vous m'envoyez des vers, faites en sorte que je puisse m'en vanter. Je ne suis ni pédant ni hypocrite, mais vous seriez bien fâché que je ne fusse pas ce que je dois être et paraître. »

Ces lignes sans prétention, que distinguent un bon

sens affectueux et une droiture spirituelle, peuvent donner une idée du ton qui règne dans cette correspondance ouverte et sans gêne. Elle change en sympathies nos préventions sur M. de Bernis, tant compromis par ses œuvres dans l'opinion des gens de lettres, et l'on déplore qu'un rigorisme mal entendu ait empêché une publication curieuse, qui lui eût sans doute fait honneur. Il avait écrit, dans les heures perdues de sa magnificence, trois volumes de Mémoires, qu'il légua par codicile à ses neveux, en leur recommandant de ne pas les imprimer. On lui obéit ponctuellement, et je me permets de penser qu'on eut tort.

Il me paraît nécessaire, avant de les suivre, d'examiner scrupuleusement ces sortes d'interdictions testamentaires. On ne s'amuse pas à écrire trois volumes sans arrière-pensée de publicité et de réputation *outre-tombe*, et l'on pourrait gager à coup sûr que celui qui se croit, par je ne sais quelles considérations, obligé de donner l'ordre, se console *in petto* de cette obligation par l'idée qu'il ne trouvera pas de docilité chez ses légataires. On a beau être modeste et cardinal, il reste toujours, au fond du cœur et sous le chapeau, quelque germe d'amour-propre qu'on peut étouffer soi-même, mais qu'on peut laisser se développer sans crainte, quand le cœur se dessèche et que le chapeau s'en va.

C'est rendre service aux morts que de les aider à ressusciter ; je n'en connais pas d'assez rigides pour nous reprocher cette assistance.

Le cardinal de Bernis, qui avait déjà fait deux papes, contribua pour sa bonne part à en faire un troisième ; ce fut surtout son ascendant qui, au conclave de 1774, porta Pie VI au Vatican. Son rôle politique finit là, et après l'avénement de ce dernier pontife, il rentra dans son élégante et somptueuse quiétude. Ce repos dura près de vingt ans, pendant lesquels le pieux vieillard continua de se distinguer par l'affabilité de ses manières et la splendeur de son hospitalité. Mais le stable n'est pas de ce monde, même dans les saintes grandeurs, où il avait eu la sagesse de s'enfermer. Toute cette opulence, dont il faisait un généreux usage, lui échappa quelques années avant de mourir. C'est une dernière épreuve que le ciel ménagait à sa philosophie, et dans laquelle il ne faillit pas.

Il avait écrit jadis à Pâris Duverney : « On veut trop faire fortune aujourd'hui, et on craint trop de la perdre, quand on l'a faite ; c'est le mal qui afflige aujourd'hui l'Europe. » Il sut montrer autrement que par des paroles, qu'il était à l'abri de la contagion. Ayant refusé au gouvernement français de 1791, et cette date explique assez ses motifs, un serment qui répugnait à sa conscience, il fut dépouillé de son ar-

chevêché et de ses abbayes, et réduit un instant à une sorte de dénûment qui devait lui rappeler sa jeunesse, ces soi-disant beaux jours, où il dînait avec Diderot à six sous par tête, tout compris. Il n'y a rien de si triste que de rajeunir de cette façon. Aussi l'ambassadeur d'Espagne, le chevalier d'Azara, son ami, s'empressa-t-il de lui rendre une partie de sa vieillesse, en lui faisant obtenir de la cour de Madrid une pension de 60,000 livres. Il ne survécut que peu de temps à cette faveur, et mourut le 2 novembre 1794, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Il avait résisté avec noblesse aux exigences de la Convention, et j'ai entendu regretter que, pour l'honneur de l'Église, il n'eût pas été mêlé d'une manière plus directe avec ces féroces caricatures de tyrans, dont il eût triomphé de près en les bravant, comme il en avait triomphé de loin par l'abnégation. Il n'y a rien à regretter. Il est douteux que, presque octogénaire, il se fût trouvé l'énergie qu'il n'avait pas à quarante ans. La manière dont il se comporta dans la disgrâce, et en dernier lieu, quand la Pauvreté, son ancienne commensale, revint frapper à sa porte, nous apprend qu'il avait le courage qui se résigne. La manière dont il agit dans ses jours de crises et de combats n'atteste que trop qu'il n'avait pas celui qui lutte. Quand on n'a pas le second il est toujours très beau d'avoir

le premier. Il y a tant de gens qui n'ont ni l'un ni l'autre.

Ceux qui l'ont connu dans les derniers temps de sa vie, nous en ont laissé un portrait qui nous le fait aimer. Ce n'est plus cet échappé de Saint-Sulpice, dont parle Marmontel, cet abbé joufflu, bien frais et bien poupin, égrenant dans les petits soupers ses petits vers surets et vermeils comme des groseilles. C'est un bon philosophe, bien étoffé, ne disant que de bonnes choses, et en faisant de meilleures. « Cet esprit philosophique qui est répandu sur la surface du monde, avait-il écrit, fait qu'on ne peut plus distinguer au premier abord les fous des sages, les honnêtes gens des coquins. Tout le monde paraît riche, parce que tout le monde a de l'argent ou de la fausse monnaie; mais peu de jours suffisent pour démêler l'un de l'autre. » En le voyant dans sa vieillesse, on ne pouvait s'empêcher de penser que, s'il avait fait de la fausse monnaie, il l'avait changée contre du numéraire de bon-aloy. Il n'avait plus que de celui-là.

Il est fâcheux que ses héritiers n'aient pas eu, pour tout ce qu'ils trouvèrent dans son portefeuille, le même scrupule que pour ses Mémoires. On découvrit dans ses cartons un poëme en dix chants, qu'il y avait gardé, et on peut dire enterré, depuis cinquante ans, la *Religion vengée*. Ce poëme a l'avantage d'être

aussi estimable et moins long que l'*Anti-Lucrèce* de son confrère le cardinal de Polignac, mais je doute qu'il soit plus fort. Comme il se plaisait parfois dans le monde à en lire quelques fragments, on crut lui rendre service en l'exhumant : on ne fit par là qu'ajouter aux ténèbres qui pèsent sur sa célébrité. On y rencontre bien, par-ci par-là, quelques vers heureux, mais c'est terne, c'est lourd, sans invention, sans chaleur, plus prosaïque que Saint-Lambert, avec moins d'idées que l'abbé Delille, fort au-dessous de Racine le fils pour le mérite, et de beaucoup au-dessus pour l'ennui ; jugez ! Si cet ouvrage n'était pas posthume, il serait impardonnable, et je crois qu'on ne lui pardonne que parce qu'il est illisible.

L'abbé de Bernis, dont on a réuni plusieurs fois les œuvres (il est difficile de deviner dans quel motif), était de ces hommes qui ne sont bons qu'à vivre, qui ne valent absolument plus rien dès qu'ils sont morts ; qu'il est peut-être charmant de connaître, parce qu'ils sont aimables et bienveillants, mais qui emportent tout avec eux. Si l'on nous demande pourquoi nous lui avons consacré un si long article, le voici ! c'est qu'il donne exactement la mesure de ce qu'il faut être en littérature, quand on veut faire son chemin : frivole, élégant, gracieux, spirituel et...médiocre. Il était de ces gens qui ne font ombre à personne, et que personne ne

craint. On se range à leur approche parce que chacun se dit : Oh ! celui-là, on peut le laisser passer : il n'ira jamais loin, — et celui-là profite de cette complaisance pour aller plus loin que tout le monde. On ne se méfie pas assez des nains. Il grimpent partout, et, quand ils ne grimpent pas, ils vous passent entre les jambes.

Septembre 1852.

BAILLY.

I.

On a communément, dans le monde, une singulière façon de témoigner sa reconnaissance aux hommes dont on devrait se glorifier. Vivants, on les insulte ou on les nie, ce qui est une manière de les injurier. S'ils s'obstinent à ne pas mourir, il arrive même quelquefois qu'on les tue. Quand ils sont morts, on n'en parle plus, ou l'on en parle si bas que personne n'entend. Ceux que cette perspective est en droit d'effrayer sont si rares, que les découragements ne sont guère à craindre; mais ce serait à dégoûter de naître pour honorer l'humanité.

Au collége, où l'on apprend par cœur tant de noms fameux, qu'on ne manque pas d'oublier plus tard, il n'est, en fait de grands hommes, question que d'étrangers ; on ne cite presque jamais la France; c'est à croire qu'elle ne compte pas sur la carte de l'esprit humain. Je suis devenu familier, dans mes classes,

avec Pythagore de Samos et l'Égyptien Ptolémée, le Polonais Copernic, l'Italien Galilée et le Danois Tycho. On m'a enseigné religieusement et avec raison le culte de leur mémoire ; mais jamais devant moi on n'a fait mention de Descartes. Je ne l'ai connu, quelques années après, qu'en l'entendant outrager; j'aurais pu supposer qu'il était encore sur terre.

S'il est un homme de génie qu'on devrait aujourd'hui se rappeler, et se rappeler avec respect, c'est le savant Bailly, à qui la France devait une statue et ne décerna qu'un échafaud. Qui s'en souvient pourtant? a-t-on recueilli ses traits? Quelque pieux éditeur s'est-il chargé de rassembler ses œuvres, d'étudier ces richesses à demi perdues, d'intéresser nos remords à sa renommée? Non. Quelques mots éloquents, jetés comme un cri de douleur dans les pages les plus sanglantes de nos annales, témoignent seuls d'un regret qui devrait être unanime. Personne, appelant l'attention sur cette gloire délaissée, n'est venu protester contre l'irréligion du silence et de l'oubli.

Où peut-on prendre une idée de cette vaste et féconde intelligence, que nous avons si violemment et si stupidement éteinte? Dans ses ouvrages, pas ailleurs, et il est presque impossible de se les procurer. Ce n'est qu'après de longues et patientes promenades le long de nos quais, palissés et crénelés de vieux livres, qu'on

peut arriver à les recueillir. Les libraires de rebut vendent beaucoup de chefs-d'œuvre.

A une époque, où la presse frappe si peu de médailles en l'honneur des vivants, on devrait trouver le temps de s'occuper un peu des morts; cela n'est pas. On ne s'occupe aujourd'hui que de soi, et c'est communément un pauvre sujet. L'Académie française, il y a quelques années, choisit bien la mort de Bailly pour sujet d'un poëme qu'elle mettait au concours; mais ce n'était qu'un hommage au martyr, qui ne comportait pas une appréciation de l'écrivain : on aurait dû demander son éloge. Puisque le talent ne s'est pas fait une loi de réparer les bévues de la postérité et le scandale de ses négligences, il fallait l'imposer.

Ces éloges, tombés en désuétude, ne sont pas toujours stériles. Ils ne valent pas l'histoire, mais ils la préviennent : ils l'avertissent de ses erreurs et de ses omissions. Ces panégyriques ont un autre avantage : celui de nous faciliter le plaisir d'être juste. Il y a quantité d'honnêtes esprits, qui ont besoin qu'on vienne en aide à leurs facultés d'estimation. Ils ne peuvent se résoudre à prononcer eux-mêmes un jugement, et ils attendent qu'on leur formule leur opinion. Un homme dont on ne dit rien est un homme qui ne mérite pas qu'on en dise quelque chose. Eût-on vingt

volumes de lui dans sa bibliothèque, on ne les lit pas, parce qu'on ne les a vus recommandés nulle part. Ceux de Bailly sont du nombre. Aucun auteur accrédité ne s'est donné la peine de les examiner. Aucun critique en renom ne leur a payé sa dette de souvenir.

Nous en sommes réduit, pour toute information, à un article fort court de la *Biographie universelle*, par conséquent fort incomplet. Une notice de quelques pages, dont on ne peut louer que l'intention, précède un *Abrégé de l'histoire de l'astronomie*, publié, je crois, en 1804, et elle n'a pas plus servi que le livre à relever une réputation qui n'aurait pas dû fléchir. M. Lemontey, qui avait été honoré de l'amitié de Bailly, avait entrepris de le venger de nos injustices! Il n'a pas terminé son travail : on n'en a conservé qu'un fragment sans valeur qui ne prouve que son zèle pour une mémoire abandonnée. On trouvera enfin, en avant de quelques œuvres posthumes qu'on pouvait se dispenser d'imprimer, une très-longue apologie qui pourrait se réduire à quelques lignes, et ce serait beaucoup. Elle est d'un monsieur Dorat, qui s'appelait aussi Cubières et même encore de Palmezeaux, qui, ne pouvant changer d'esprit, avait l'habitude de changer de nom : ce qui a l'avantage de multiplier les nullités. Voilà à peu près tout ce que

la littérature a fait pour un des hommes dont elle devrait être le plus fière. Ce n'est pas assez, quoique ce soit peut-être trop. Nous n'avons pas la prétention de combler le vide, de remplacer à nous seul un concours de l'Académie : nous ne voulons qu'accomplir un devoir qu'on ne s'est pas assez disputé. Nous gagnerons à cela une satisfaction de conscience, qui vaut bien, à tout prendre, une couronne de l'Institut.

Jean-Sylvain Bailly était né à Paris le 15 septembre 1736. Son père, garde des tableaux du roi, le destinait à la peinture. Élevé au milieu des chefs-d'œuvre des grands maîtres, instruit de bonne heure à les copier, il avait du penchant pour cet art, et ses écrits le confirment. Il a l'image facile, le style harmonieux et chaudement coloré. La peinture le séduisait, la poésie l'entraîna. Il y débuta presque enfant par une tragédie de Clotaire, bientôt suivie d'une Iphigénie en Tauride. L'acteur Lanoue, qu'il consulta, ne reconnut dans ces essais aucun talent pour le théâtre, et le détourna d'une carrière où les triomphes, qui ne sont pas communs, ne nous font jamais autant de bien, que les échecs, qui ne sont pas rares, doivent nous faire de mal.

Cette franchise valut à Lanoue un ami, et cet ami aurait bien dû lui rendre service pour service, en l'empêchant, s'il en était encore temps, de faire

Mahomet II et la *Coquette corrigée*. Nous n'en devons pas moins des remerciements à ce spirituel comédien, pour avoir éclairé, dès ses débuts, un esprit supérieur qui se fourvoyait. Quant aux pièces qu'il condamna, tout ce qu'on en sait, c'est que la première se terminait par l'assassinat du maire de Paris, et que la seconde était le tableau dramatisé d'un gouvernement fondé sur la Terreur. Il est à présumer que ces rapprochements prophétiques seraient aujourd'hui leur seul mérite, et que leur perte n'en est pas une.

Quelque reconnaissance qu'il pût avoir pour un homme qui déchirait son diplôme de poëte, il est vraisemblable que Bailly ne se le tint pas pour dit. On hésite à regarder, comme irrévocable, une sentence qui contredit nos illusions. Les siennes se reformaient malgré lui, et, repoussé du théâtre, peut-être allait-il se prendre à l'épopée, quand il eut l'occasion de connaître l'abbé de Lacaille, un des plus infatigables astronomes qui aient jamais tenté l'espace et lutté contre les secrets du ciel. Il comprit alors où l'appelait la poésie, et pourquoi, chez les anciens, Uranie était une muse. Les scènes mesquines de la terre s'effacèrent devant les majestueux spectacles qui l'attiraient. Il devint le disciple du savant qu'il devait un jour remplacer : et, reconnaissant enfin sa pente, son génie prit la route des astres.

Après plusieurs observations remarquables, celles entre autres de la comète de 1682 et du passage de Vénus sur le soleil, qui le firent, en 1763, recevoir à l'Académie des sciences comme successeur de son maître, il publia un ouvrage qui justifiait sa nomination, et qu'il ne nous appartient pas de juger : *Essai sur la Théorie des Satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvements*. Lagrange, Laplace, Delambre, ont pu faire depuis oublier ce travail ; car la science est comme le temps, elle ne marche qu'en détruisant. Mais les recherches de Bailly ne lui furent point inutiles : c'est souvent dans ce qu'elle détruit qu'elle puise la force de renverser. Quelles que soient, au reste, et j'ignore s'il y en a, les erreurs ou les inexactitudes de cette théorie, c'est encore un honneur que de les avoir faites. Ne se trompe pas qui veut ; et, dans une route abordable à si peu d'esprits, il faut beaucoup de savoir et de talent, même pour s'égarer.

Les mathématiques ne faisaient point négliger à Bailly la culture des lettres (phénomène assez singulier pour qu'on le constate), et il se délassait des calculs de l'Observatoire par des discours académiques, qui ne furent point sans succès. C'est ainsi qu'on lui dut tour à tour les éloges de Charles V, de Corneille et de Molière, ceux de l'abbé de Lacaille et de Leibnitz, que lui avait sans doute conseillés l'espoir de devenir,

comme Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie. Il s'exerçait d'avance à l'imiter.

L'éloge de Charles V concourut, en 1767, pour le prix de l'Académie française où il obtint une mention honorable. On n'y fit pas, malgré cela, grande attention, et je ne crois pas que cette négligence fût injuste. Quelques traits remarquables, quelques idées élevées et noblement rendues, ne rachètent pas le défaut de plan et d'ordonnance, le vague et l'incomplet de la composition. Quoique cet ouvrage n'ait pas dû s'améliorer en vieillissant, on le lira cependant aujourd'hui avec un intérêt, qu'il ne sut point se faire accorder dans l'origine. On sera peut-être curieux de voir quelle était, à cette époque, sur un des plus sages et des plus dignes représentants de la royauté, la pensée politique d'un homme qui devait, si tristement pour lui, inaugurer vingt ans plus tard l'ère de la liberté.

On remarquera les mêmes qualités et les mêmes imperfections dans les éloges de Molière et de Corneille : de brillants détails, d'élégantes broderies jetées çà et là sur un canevas commun, sur un tissu sans consistance. Celui de Lacaille est un pieux hommage qu'il rendait à son maître. C'est exact, précis, correct, d'un jugement sûr et droit, vu de haut et avec ampleur, mais cela ne touche pas et cela pouvait toucher beaucoup. Cette vie simple et modeste, constam-

ment enfermée dans la science, que rien n'émeut, que rien ne dérange, qui ne connaît rien de la terre que l'amour du travail et la probité du devoir, qui converse plus avec les étoiles qu'avec les hommes, et, haletante de fatigue, ne renonce à l'entretien que pour mourir, c'était un grand et beau spectacle à présenter au monde. Il nous en parle en spectateur, mais il ne nous y fait point assister.

Il a mieux réussi dans l'éloge de Leibnitz, qui remporta, en 1768, le prix proposé par l'Académie de Berlin. Ce n'était pas facile après Fontenelle, qui a traité ce sujet avec une rare habileté ; mais pour certains esprits, la difficulté est un aiguillon. Je ne crois pas qu'il ait effacé son devancier ; mais il l'a quelquefois égalé. Fontenelle est plus simple, et cette simplicité fait peut-être mieux ressortir et sa propre valeur et la grandeur de celui qu'il loue. Bailly est plus solennel, et cette pompe d'élocution accuse plus, je le crains, l'impuissance du peintre, qu'elle ne révèle la supériorité du modèle. On sent qu'il a fait effort pour y atteindre, et cela nuit à la ressemblance. Fontenelle nous inspire plus de confiance. Il a l'air d'être en intimité avec le grand homme qu'il nous présente. Il nous rapproche familièrement de lui, et cette distinction qui nous flatte nous le fait admirer davantage. Bailly y met plus de cérémonie : il nous tient un peu

trop à distance de son Dieu, et le sentiment de notre infériorité s'unit à l'admiration qu'il veut faire naître. Ces critiques n'empêchent pas que son œuvre ne mérite d'être connue. Nous en citerons le début, pour qu'on ne nous croie pas uniquement sur parole.

« Lorsqu'un grand talent se montre, il éclipse tout ce qui l'entoure. Des milliers d'hommes se mesurent à ce colosse, et peut-être se plaignent-ils de la nature ; peut-être pensent-ils que, pour organiser une seule tête, elle dépouille une génération entière. La nature est juste, elle distribue également tout ce qui est nécessaire à l'individu, jeté sur la terre pour vivre, travailler et mourir. Mais elle réserve à un petit nombre d'hommes le privilége d'éclairer le monde ; et en leur confiant les lumières qu'ils doivent répandre sur leur siècle, elle dit à l'un : tu observeras mes phénomènes ; à l'autre, tu seras géomètre ; elle appelle celui-ci à la connaissance des lois ; elle destine celui-là à peindre les mœurs des peuples et les révolutions des empires. Ces génies passent en perfectionnant la raison humaine, et laissent une grande mémoire après eux. Mais tous se sont partagé des routes différentes. Un homme s'est élevé, qui osa être universel, un homme, dont la tête forte réunit l'invention à la méthode, et qui sembla né pour montrer l'étendue de l'esprit humain. A ces mots, l'Europe reconnaîtra Leibnitz, qui

fut à la fois poëte, jurisconsulte, historien, politique, grammairien, géomètre, physicien, théologien, métaphysicien, et philosophe, ou simplement philosophe; car les différentes recherches, où l'homme s'engage, ne sont que le développement des vues du philosophe, qui, spectateur de l'univers, placé entre Dieu et son ouvrage, contemple l'un pour s'élever jusqu'à l'autre. »

Il y a pour les belles âmes un plaisir plein de dignité à étudier, pour nous les recommander par des louanges bien senties, ceux qui ont honoré l'humanité par leur génie et leurs vertus. On aime à entretenir avec leur mémoire un commerce qui épure et agrandit l'esprit. Bailly aimait le genre d'ouvrages qui avait fait la gloire de Thomas, et il y revint encore après l'éloge de Leibnitz, auquel il aurait dû s'arrêter. Il y ajouta plus tard ceux du capitaine Cook et de Gresset, pour qui je ne m'explique pas ses sympathies.

Malgré quelques passages distingués, ces productions sont médiocres, et si elles ont obtenu des prix dans quelques athénées de province, elles n'ont tout au plus aujourd'hui droit qu'à des *accessits*. Le panégyrique manqué d'un homme célèbre n'est qu'un libelle qu'on fait, sans le savoir, contre soi-même, et Bailly risquait de se compromettre; mais il avait assez de génie pour n'avoir pas besoin d'en montrer tous les jours, et il fut faible impunément.

Insignifiants aujourd'hui, ces essais eurent sur son avenir une influence qui nous les fait remarquer. Ils lui donnèrent l'ambition de l'éloquence et des honneurs qu'elle promet. Il se laissa de nouveau fasciner par cette gloire d'écrivain, d'autant plus séduisante que, n'employant que les armes de tout le monde, elle paraît ne devoir échapper à personne. Si difficile à atteindre, il avait intérieurement ses raisons pour ne pas la croire inaccessible, et, renonçant à l'observation, il ne fit plus, pour ainsi dire, que de l'astronomie littéraire.

II.

Resté poëte au fond du cœur, Bailly conçut l'idée de mettre l'univers à notre portée, et d'initier le vulgaire aux conquêtes du savant. C'est à cette décision que nous sommes redevables de l'*Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, un des chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle, un des ouvrages les plus instructifs et les plus attachants qu'il soit possible de rencontrer. On doute quelquefois de cet intérêt, et ces volumes sérieux, qu'on croit abstraits, nous font peur. L'homme, en général, ne se plaît qu'aux livres

où il se retrouve, qui l'entretiennent de lui, et constamment de lui. Qu'on se rassure! Le livre de Bailly ne nous détourne pas autant qu'on pourrait le croire de cette égoïste contemplation. L'histoire des cieux est encore la nôtre : c'est le mirage de nos annales vues au télescope, à travers les nuages du passé ou les brunes de l'avenir, à travers nos illusions d'orgueil ou nos songes d'espérance.

Qui de nous, dans ses heures de rêverie, n'a pas senti son âme voler vers ces globes lointains qui ne nous envoient que de la lumière, et, perdu dans ce dédale de mondes d'où l'on se croit venu, où l'on se flatte de remonter, n'a pas envié l'astronome, qui les connaît tous par leurs noms, dont l'œil navigue, sans se tromper, dans cet océan démesuré du vide, dont les univers sont les îles? Nous redescendons de ces hauteurs, effrayés d'y errer sans guide et de monter sans jamais aborder. Ce guide, que nous n'avons pas, c'est que nous ne voulons pas l'avoir. Ces voyages que nous essayons, et que nous désespérons d'accomplir, des êtres comme nous les ont faits, et Bailly nous les raconte, en nous apprenant comment on les recommence.

Vous redoutez d'être seul de votre espèce au milieu de ces déserts d'étoiles! Ne craignez rien : l'homme est partout où vont ses yeux. Ses croisières d'idées ont

marqué de leur sillage ces impalpables solitudes : il y a de ses traces dans tous les chemins de l'infini, et Bailly vous les montrera. Vous verrez, dans ses pages brillantes, tout ce qu'ont fait de hardis esprits pour soumettre et s'approprier le ciel, pour vous en partager les plaines et y coloniser vos pensées. C'est le récit des victoires de la science et du génie, passant, pour la première fois, de la langue mystique à la langue vulgaire. « C'est un compte-rendu, devant l'espèce humaine, des travaux de quelques grands hommes ; » et ce n'est pas moi qui vous dis cela, c'est lui.

L'on s'étonne, et l'on doit s'étonner, que ce livre ne soit pas dans toutes les mains. Ce n'est que trop explicable. D'un côté, les gens du monde allèguent leur insuffisance pour y rester. Il leur faudrait, pour se plaire à de pareils ouvrages, une éducation qu'ils n'ont pas reçue, et qu'ils n'ont pas le temps de se donner. D'autre part, les savants se figurent que la science n'est pas faite pour les gens du monde, et qu'elle dégénère en se popularisant. A quoi bon un livre intelligible à première vue? Ce qu'on ne devine qu'avec peine doit se comprendre de même. Il est facile de répondre à cette double erreur.

Ceux qui ne veulent pas absolument s'instruire, sous prétexte qu'ils ne sont pas suffisamment instruits pour essayer, sont pour la plupart des esprits infirmes

ou paresseux, qui ont peur de se fatiguer, en se hasardant hors de leurs ténèbres. Ils ont tort : il n'y a pas de fatigue à redouter. Il s'agit seulement de s'approvisionner d'un peu plus d'attention qu'on n'en dépense pour lire un roman de Walter Scott ou de George Sand. Il n'y a guère dans les livres que l'obscurité qui amène la lassitude. Ici tout est clair, tout est lucide : où vous supposez la sécheresse, vous trouvez l'abondance; point de chiffres, point de calculs, point de courbes, de carrés, de sinus et de cosinus : point de ces caractères hiéroglyphiques, qui ne peuvent être épelés que par les écoliers du bureau des longitudes! partout de l'éclat, partout des images. La science, pour abréger la route des découvertes, ne marche qu'entourée de cercles et de triangles! Elle a inventé, pour se révéler, le langage algébrique de l'analyse ; elle a imaginé de réduire le ciel en formules! Bailly n'a pas fait moins ; il a traduit ces formules en phrases de poëte et d'orateur. Il a trouvé moyen d'appliquer l'éloquence à la géométrie.

Quant aux savants, s'ils ne dédaignent pas tous l'opulence et l'harmonie du style, il en est parmi eux un trop grand nombre qui ne sont pas loin d'y voir un vice; c'est faute, je crois, de réflexion. Ils traitent la science comme les prêtres égyptiens traitaient la religion : ils en dérobent les vérités sous le voile énig-

matique de leur alphabet, et ne s'adressent qu'aux initiés. Je leur voudrais plus de générosité. La science et la religion sont sœurs ; ouvrez à deux battants toutes les portes du sanctuaire ! Il n'y peut jamais pénétrer assez de monde et de lumière. C'est ainsi que pensait Bailly. Il n'a pas mis, comme des sphynx, ses équations de garde au seuil du ciel ; tout le monde y peut entrer.

Il y a encore, sans parler des envieux, une autre classe d'individus, qui abonde en mauvaises raisons pour ne pas tenter une lecture qui les effarouche et vous prêcher leur répugnance : ce sont les demi-savants. Ils vous disent naïvement que Bailly n'est pas à la hauteur scientifique de l'époque actuelle, et que partant il est inutile de s'en occuper, le style n'étant de rien dans la balance. Cette chicane déclinatoire a l'avantage de n'être pas longue à réfuter, comme toutes les chicanes de ces messieurs. L'*Histoire de l'Astronomie* est au niveau des connaissances, que nous avions il y a moins de cent ans. Le présent n'y est pas et ne peut pas y être ; mais le passé est exact, et je ne sais pas trop ce qu'on peut exiger de plus d'une histoire.

Pour rendre pleinement justice à Bailly, il faut se reporter à l'époque où il entreprit cet ouvrage. La littérature alors, la science, ne possédaient rien de sem-

blable ou d'analogue. On n'avait point encore imaginé de raconter les faits et gestes de l'esprit comme on raconte ceux qui forment le fond commun de nos annales : d'exposer avec suite et méthode les voyages et les étapes de la pensée, ses luttes, ses combats, ses victoires, et quelquefois ses défaites. Suivre de siècle en siècle une idée dans toutes ses phases, l'étudier dans toutes ses transformations, et, de tant d'éléments souvent contradictoires composant l'unité d'un drame dont la scène est l'infini, intéresser le monde aux aventures de l'intelligence comme aux intrigues de nos passions, c'est ce qu'on n'avait pas cru possible de faire, et c'est ce qu'il a fait; ce qu'il a fait avec une intrépidité de volonté prodigieuse, avec une audace de pénétration inouïe, avec une persévérance de clarté infatigable. La Place le savait bien, et dans son système du monde, où il y a tant de pages de Bailly, il aurait dû dire, assez haut pour que l'univers l'écoutât, ce qu'il a dit si bas que personne ne l'a entendu : que, ces pages, les plus belles peut-être, c'était à son ami qu'il les devait.

Ce livre n'est pas seulement un des plus éloquents et des plus instructifs que nous ayons ; il est aussi un des plus curieux, un des plus satisfaisants pour notre orgueil, et des plus consolants pour notre infirmité. On voit là par combien de broussailles et de détours

l'homme a passé et repassé, pour arriver à une appréciation raisonnable des merveilles de la création. Si vous êtes désireux d'accompagner pas à pas l'esprit humain dans sa marche, vous ne la trouverez nulle part mieux dessinée, plus ingénieusement décrite, que dans ces fastes. Ce n'est guère, jusqu'à Newton, qu'un long récit de nos erreurs; mais le jour est au bout. Les erreurs sont le grand chemin de la vérité.

Bailly, dans son ouvrage, avait énoncé une opinion qui parut plus spécieuse que solide, et qu'on repoussa sans l'approfondir, comme c'est l'habitude. L'Orient, selon lui, n'était plus le foyer générateur du savoir; il n'en était que le dépositaire et le propagateur. Le soleil primitif ne s'était point levé dans l'Inde: toute lumière était venue du Nord, et d'un peuple perdu dont il retrouvait les vestiges dans les constellations. Voltaire fut des premiers à attaquer cette hypothèse, et prit parti pour les Brames contre cette nation inédite annoncée par Bailly. L'astronome crut avec raison que, s'il persuadait Voltaire, il convaincrait le public: et ce fut, pour éclairer l'un et l'autre, qu'il écrivit ses *Lettres sur l'origine des sciences* et *sur l'Atlantide*. Après avoir montré tout ce que le génie peut extraire de poésie des mathématiques, il sut en mettre dans l'érudition. C'était sans

doute plus difficile, car personne depuis n'a suivi son exemple.

Aristote disait que l'Atlantide n'avait jamais vécu que dans les rêves de Platon, et qu'il l'avait détruite après l'avoir créée, à peu près comme Homère qui, dans la plaine où fut Troie, élève d'un mot des murs qu'il renverse d'un souffle. Bailly combat cette incrédulité. Platon, dit-il, raconte et n'invente pas. Il croit comme lui que, parvenu à l'apogée de l'industrie et du savoir, un grand peuple a sombré dans l'Océan, et que les flots ont poussé jusqu'en Grèce et en Égypte les épaves de sa civilisation. Il poursuit les traces de son naufrage et nous indique où il faut les chercher. Ce n'est pas dans les Canaries où quelques savants ont cru les apercevoir : c'est sous ces latitudes polaires, où la nature achève d'expirer dans la brume et la neige, entre le Groenland, le Spitzberg et la nouvelle Zemble, climats jadis féconds, aujourd'hui désolés, où fleurissait le jardin des Hespérides, où s'étouffent maintenant des légions de glaçons.

A-t-il réellement, comme il se l'imagine, retrouvé ce fameux pays des Atlantes, qui n'existe plus qu'à l'état de fantôme dans un coin du Critias et du Timée? A-t-il prouvé que cette contrée disparue est le véritable berceau des arts et de la philosophie? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'assurer ou d'infir-

mer. Ce qui me paraît hors de doute, c'est que, si ses conjectures ne sont pas fondées, il a su grouper autour d'elles les arguments les plus subtils et les plus adroits. Ce qui est incontestable, c'est qu'il présente ses paradoxes avec une loyauté qui impose, avec une éloquence qui les rend plausibles. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, parce que ce sont des paradoxes, se presser de les rejeter et de crier au sophisme. Tous les systèmes ne sont pas vrais, mais il y a du vrai dans tous les systèmes, et peut-être plus dans celui-là que dans bien d'autres, qui ne continuent de régner et de passer pour légitimes, que parce qu'il ne s'est encore trouvé personne pour les détrôner. Puis, en admettant que ses idées ne soient que du roman, qu'importe, quand on est prévenu? Lisez avec précaution, si vous voulez, mais lisez.

On croit avoir tout dit, avoir tout renversé avec ce mot de roman, qu'on pousse comme un bélier contre les renommées les plus célèbres et les plus brillantes. Cela ne renverse rien du tout. Qu'est-ce que cela fait, je vous prie, qu'il y ait du roman dans Descartes? Est-ce que cela l'empêche d'être un des plus admirables génies qui aient jamais vécu? Est-ce qu'il n'y a pas beaucoup de roman aussi dans les Spéculations transcendantes de Buffon, dans les Inventions géologiques de Burnet, dans les Théories de Ballanche,

dans les Contemplations métaphysiques de Charles Bonnet, dans les Inductions historiques de Herder ou de Vico? En sont-elles pour cela moins captieuses, moins saisissantes? On ne suit qu'avec défiance Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Études!* La nature, qu'il transforme et qu'il teint de ses rêveries, en a-t-elle dans ses ouvrages moins de charmes pour l'âme, moins de séductions pour l'esprit? Quant à moi, je le confesse, je préfère de pareilles fables à certains faits irrécusables, que Rivarol accusait d'être écrits avec de l'opium sur des feuilles de plomb. Je n'ai qu'une foi médiocre dans l'instruction qui m'ennuie, et la vérité qui m'endort ne vaut pas pour moi le mensonge qui m'éveille.

III.

Quoiqu'il ne soit pas d'usage d'être payé dans ce monde du bien que l'on y fait, d'y obtenir surtout la récompense qu'on désire, Bailly obtint assez promptement de ses travaux le prix qui lui souriait le plus. Tant de livres remarquables et par le fond et par la forme, sortis sans interruption de son laboratoire, le firent, en 1784, appeler à l'Académie française. Il y

remplaça M. de Tressan, dont il eut l'esprit de faire l'éloge, et, soit dit en passant, cela prouve qu'il y a toujours moyen de louer quelqu'un. Cet éloge, assez adroit pour être court, est sans contestation le meilleur de ses ouvrages oratoires. On y distingue d'ingénieuses idées élégamment rendues, un beau passage, entre autres, sur l'accord des sciences et de la littérature, et les secours mutuels qu'elles se prêtent. Il était là sur son terrain, et il en parle sans arrogance, avec un ton de commandement qui défend la contradiction.

« Le sauvage fortement remué, peut être aussi éloquent que Bossuet; les Celtes ont été poëtes, et au nord de l'Angleterre, les anciennes Muses nous parlent encore dans les poëmes d'Ossian. Il n'en est pas de même des sciences, elles ne sont point attachées au physique de l'homme : il est né ignorant; les sciences sont des domaines qu'il a acquis. L'esprit humain s'est étendu, s'est élevé avec elles. Cette croissance n'a peut-être pas de bornes; c'est une mer qui recule ses rivages, et qui, sans cesser d'être une, s'agrandit par ses conquêtes. L'esprit humain est aujourd'hui la somme des idées de vingt siècles et de vingt peuples qui se sont succédé : et, avec cette force acquise, il a partout inventé les arts, poli le langage, multiplié les jouissances, modifié le physique même, en rendant les

sensations plus délicates. Alors le goût s'est montré dans les productions des arts; alors l'éloquence, en conservant son puissant caractère, a pris des mouvements plus mesurés et des formes plus agréables; la poésie est devenue plus riche et plus nombreuse, et elle a pu choisir ses expressions et ses images. Tout est enchaîné dans la société comme dans la nature; les sciences et les lettres doivent être unies par les mêmes honneurs et par les mêmes récompenses. Ce que les sciences peuvent ajouter aux priviléges de l'espèce humaine n'a jamais été plus marqué qu'au moment où je parle. Elles ont acquis de nouveaux domaines à l'homme. Les airs semblent lui devenir accessibles comme les mers, et l'audace de ses courses égale presque l'audace de sa pensée. Le nom de Montgolfier, ceux des hardis navigateurs de ce nouvel élément, vivront dans tous les âges. Mais qui de nous, au spectacle de ces superbes expériences, n'a pas senti son âme s'élever, ses idées s'étendre, son âme s'agrandir? Cette impression est le sentiment d'une nouvelle force que l'esprit humain a reçue : il la tient de l'effort et de l'élan même de l'invention, et cette force sera transmise à ceux qui, dans leurs écrits, célébreront ces merveilles. »

Le diplôme académique a beau n'engager à rien, Bailly se crut obligé de joindre une fois de plus l'exem-

ple aux préceptes qu'il avait posés, et pour justifier ce qu'il avait avancé, qu'il n'est chose abstraite et sévère qu'on ne puisse plier aux grâces de l'éloquence, il fit, un an après sa réception, paraître son *Histoire de l'Astronomie indienne et orientale.* Ce volume, égal à ses aînés, lui fit peut-être encore plus d'honneur. On était accoutumé, dans le dernier siècle, aux efforts de l'érudition. Les recherches de Fréret, les travaux de Court-de-Gebelin et de Dupuis, nous avaient habitués à croire qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté de l'homme. Bailly sut ajouter à cette conviction. Ce qu'il a de plus que ses rivaux, c'est une sagacité d'imagination, qui fait revivre ce qu'il découvre; c'est une richesse d'élocution, qui serpente comme des filons d'or dans les ténèbres du passé. On lui a fait un crime de cette richesse même, qui dérange, dit-on, l'attention. Nous ne saurions nous en plaindre : la déranger, est encore l'exciter.

L'archiviste du ciel, dans son premier ouvrage, avait déjà jeté les bases de celui-ci. Il avait essayé de poursuivre la naissance de l'astronomie jusque dans les cycles de brouillards qui précèdent le déluge : il avait essayé de dégager un petit nombre de vérités primitives du chaos de fables qui s'y entortillent, de surprendre, sous le voile nébuleux des hiéroglyphes et des symboles, les éclairs révélateurs qui s'y tapissent : il avait souvent

réussi. Il osa davantage dans cette histoire spéciale du ciel asiatique. Mettant le savoir contemporain au service de l'antiquité, il créa réellement, sous mine de la refaire, une science plus ingénieuse que vraie, et qui est plutôt la sienne que celle des Brahmes ou de la Chine. Il reprit, pour le corriger, le calcul hyperbolique de leur chronologie sidérale, et tenta d'accorder les lumières positives des modernes avec l'exagération fantastique des Vedas. Il peut y avoir des erreurs dans cette œuvre de patience et de divination; mais elles ont cela de particulier qu'elles n'ôtent rien au mérite du livre et qu'elles sont elles-mêmes instructives.

Il y a, dans cette Bible du firmament indien, une opulence d'érudition qui étonne, et un charme de style qui ne se dément jamais, même au milieu des sécheresses techniques, où l'auteur est obligé de s'enfoncer. Frappée de ce talent, qui ne lui est que trop souvent étranger, l'Académie des inscriptions ouvrit immédiatement ses portes à Bailly. On n'avait vu jusqu'à lui que Fontenelle, qui fût revêtu de cette triple dignité académique.

Fontenelle, dont quelques écrivains se sont amusés à nier l'esprit, pour tâcher de prouver le leur, le docte et facile auteur de la *Pluralité des mondes*, avait donné l'exemple de parer les sciences des séductions

du style, et de nous déguiser leur profondeur pour apprivoiser notre ignorance. Je sais qu'orner l'erreur, c'est la rendre plus dangereuse; mais le danger est si rare que ce n'est pas la peine de le signaler. Disciple de l'historien des *Oracles* et son émule, Mairan sut allier aux qualités de son maître une élégance plus austère, et j'en prendrais à témoin son *Traité de l'aurore boréale*, s'il était aussi connu qu'il mérite de l'être. Plus audacieux et, suivant l'expression d'un poëte, égarant la science à force de génie, Buffon lui fit parler un langage, dont le luxe est quelquefois du faste. Encore un de ces défauts contre lesquels il est assez inutile de prévenir notre prudence! Élevé à leur école, Bailly se montra de taille à marcher sur leurs traces, et il y marcha sans leur ressembler. Il est cependant bien de leur famille. Il a surtout, avec plus de laisser-aller, un peu de cette pompe oratoire, qui fit surnommer Buffon le Cicéron de l'histoire naturelle. Si ces sortes de rapprochements n'étaient pas d'ordinaire des jeux d'esprit qui brillent sans éclairer, on pourrait, avec autant de justice, appeler Bailly le Buffon de l'astronomie. Ce serait faire l'éloge de tous les deux.

Fatigué par la publication de ses grands ouvrages, l'illustre et poétique mathématicien avait besoin de se retremper dans le calme et l'isolement, et dans sa sim-

plicité de cœur, il crut se retirer à la campagne en se retirant à Chaillot. Même à cette époque ce n'était guère plus les champs qu'aujourd'hui; mais c'était un quartier lointain, où l'on vivait plus tranquille qu'autour du Louvre : où l'on pouvait échapper, plus facilement qu'ailleurs, à l'empressement des oisifs toujours prêts à se frotter contre la célébrité, dans l'espoir qu'elle déteint. Ce fut dans cette petite maison de Chaillot, connue de peu d'amis et sanctifiée par l'étude, qu'il se reprit un instant aux premières occupations de sa jeunesse, à ses premières erreurs plutôt, et tenta de se dérober par les vers aux assauts sérieux de la pensée. C'était peut-être aussi pour dépister la renommée qui venait frapper de temps en temps à sa porte, pour voir s'il ouvrirait.

Bailly était un vrai philosophe, assez raisonnable pour ne pas mépriser la gloire, mais peu jaloux des distinctions qu'on prend quelquefois pour son ombre. Il en donna la preuve avec une fermeté modeste, mais sage, qui ne croit pas qu'on ajoute par des faveurs aux priviléges qu'on tient de Dieu, en n'acceptant pas le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse que le Roi lui faisait offrir. « Non, dit-il, pas de ces honneurs pour moi ! j'appartiens aux trois premières académies de l'Europe; c'est plus que je n'ai rêvé : cela doit me suffire. » J'aime mieux cette réponse que le

refus rogue et hautain de Fontenelle : « De tous les titres de ce monde, je n'en ai jamais eu que d'une espèce, des titres d'académicien, et ils ne seront profanés par aucun mélange d'autres plus mondains et plus fastueux. » C'est assurément très-beau d'avoir de pareils parchemins, mais cette noblesse est-elle donc si pure qu'il faille, à la moindre caresse extra-académique, crier si haut à l'adultère ! cette morgue virginale n'est que de la pudeur de parvenu.

Nonobstant son désintéressement des honneurs qu'il ne croyait pas faits pour lui, et son peu de goût pour le commerce bruyant du monde, malgré son studieux penchant pour la retraite, même pour la solitude, Bailly n'avait pas que la passion des lettres, que l'amour de la gloire, qu'elles donnent ou qu'elles promettent. Il aspirait à être utile, utile dans l'acception la plus directe et la plus positive de ce mot, car il ne pouvait ignorer que les grandes idées sont mères des grandes actions, et que les beaux ouvrages sont des bienfaits. C'est à ce sentiment généreux que l'on doit ses Mémoires sur le magnétisme animal et l'établissement de l'Hôtel-Dieu. L'Académie des sciences avait nommé une commission pour examiner ces deux questions, et il en fut le rapporteur. On verra plus loin combien cette distinction méritée lui fut fatale. Il avait toujours été heureux; mais il

est, dans la prospérité, des degrés qu'il ne faut pas franchir : l'abîme est de l'autre côté.

IV.

Il se présente, dans la vie des peuples, des moments où le doute s'empare de tout et se remet à tout interroger ; où, comme l'humanité, la nature elle-même semble vouloir changer d'axe et se renouveler. Le dix-huitième siècle en était arrivé à une de ces époques climatériques.

La fièvre de l'innovation commençait déjà vers 1785 à se glisser dans les moindres veines du corps social. Avant d'en venir à saper ce qu'on voit, on avait fait tout ce qu'il faut pour saper et détruire ce qu'on ne voit pas. Une absurde philosophie avait remué ciel et terre pour détrôner la religion et y substituer le culte de la physique. Puis, comme l'homme ne peut pas se passer de mystères, une fois qu'il eut remplacé Dieu par une force quelconque dont il ne savait pas le nom, il chercha à en faire découler les mêmes miracles inexplicables, dont il avait déshérité l'Éternel. On niait la présence réelle, et on croyait à l'existence anté-diluvienne de Cagliostro ou de M. de Saint-Germain. On ne voulait point admettre que Jésus-Christ eût fait

voir les aveugles et parler les muets, et l'on s'imaginait qu'il n'y avait rien de plus simple que de s'exprimer, en dormant, dans une langue qu'on n'a jamais apprise ; que de lire, les yeux fermés ou par le diaphragme, un livre qui n'est pas plus ouvert que les yeux. Ceux qui se moquaient des prophètes demandaient des nouvelles de l'avenir au sommeil. On avait déserté la piscine sacrée pour aller s'agenouiller devant le baquet de Mesmer. C'était par ces scandales d'intelligence que s'annonçait la révolution.

Le roi, qui devait être si faible contre un autre fanatisme, contre les charlatans de la liberté, voulut avoir raison de cette espèce d'idolâtrie médicale, qui menaçait d'envahir l'opinion publique. Ce fut lui qui exigea l'examen approfondi des prétendues doctrines de Mesmer, et il accueillit avec faveur l'exposé probe et consciencieux des expériences de Bailly.

On reconnaît dans son rapport l'exactitude et le soin d'un savant qui ne veut rien donner au hasard des conjectures ; mais, gêné sans doute par la timidité ou les scrupules de ses confrères, son sentiment personnel paraît s'envelopper de trop de réserves. On sent s'agiter, je ne sais quelle vérité vague et voilée, derrière la fraude, dont il met à nu les jongleries, et on regrette que sa pensée n'ait pas cherché à démêler cet alliage. On devait s'attendre à des vues

plus pénétrantes et plus hautes. On devait espérer que, s'il ne résolvait pas le problème, il y jetterait de ces regards qui préparent la solution des difficultés. On fut trompé. Il désabusa de Mesmer et de ses pasquinades ; mais l'énigme ne fut nullement éclaircie. La question est encore aussi indécise que le premier jour. Je ne pense pas qu'elle soit susceptible d'être complétement décidée, car on peut toujours douter d'une conviction, dont les éléments mystérieux ne sont appréciables que dans la conscience même où ils s'élaborent ; mais il me semble qu'on pouvait faire plus que n'a fait Bailly. Si sévèrement étudié qu'il soit, son travail ne satisfait pas. Aussi fut-il sans résultat. Le magnétisme trouve encore aujourd'hui autant de croyants que d'incrédules, et il ne serait pas impossible qu'on eût raison des deux côtés.

Le second Mémoire, relatif au projet de construction d'un hôpital, fit sensation. Ce n'est pas qu'il se distingue par la vigueur ou l'élévation des idées, par le relief ou l'éclat de l'expression ; non : c'est de la véritable littérature administrative, de l'éloquence de statistique. L'auteur ne fait point de phrases, mais il signale les abus avec une netteté désolante, avec une rigueur de calcul qui commande l'effroi. Il sentit qu'il n'y avait pas d'imagination, pas de style, même le sien, qui pût rivaliser avec les faits. Un commentaire

les eût peut-être affaiblis : il se contenta de les exposer.

Quel que soit leur mérite, nous ne nous étendrons pas davantage sur ces opuscules, qui, mieux faits, plus soignés que ne le sont en général les rapports de bureaux, n'ont cependant rien d'assez marquant pour fonder ou augmenter une réputation. Peut-être même n'en eussions-nous pas parlé, s'ils n'étaient le premier pas de l'auteur dans une route où il a péri. Ce sont eux, bien plus que ses grands ouvrages, qui, en 1789, attirèrent sur lui l'attention ; ils le firent élire secrétaire de l'assemblée électorale chargée de nommer des députés aux états-généraux, et ensuite député du tiers à la Constituante. Il était digne de cette mission; mais cet honneur fut une calamité.

Bailly était né pour la vie tranquille et retirée qu'exigent les travaux de l'esprit. Les hommes qui savent joindre l'action à la pensée, qui se trouvent partout *at home*, comme disent si pittoresquement les Anglais, qui se sentent aussi bien chez eux sur le champ de bataille ou au *forum*, que dans la plus paisible des solitudes, ces hommes-là sont des accidents de l'histoire, qu'on ne peut guère se proposer pour règle et pour modèle ; ce sont des phénomènes, et les prodiges ne font pas loi. Jamais, jusqu'à la convocation des trois ordres, le savant philosophe ne

s'était mêlé au mouvement des affaires publiques, et plût à Dieu que, continuant à les suivre des yeux, il n'en eût pas tenté l'apprentissage! Plût à Dieu qu'à l'âge où le génie peut encore avancer sans déclin dans la voie qu'il s'est ouverte, mais ne s'en fraie pas aisément de nouvelles, il eût été assez bien inspiré pour se ramasser tout entier dans la science! Plût à Dieu que, voyant le monde d'assez haut, ou d'assez loin, pour lui préférer l'isolement et le calme du foyer domestique, il se fût imposé pour unique devoir d'achever son *Essai sur les Fables* et son *Histoire de la Religion des Perses!* Nous aurions très probablement deux beaux ouvrages de plus à applaudir, et un meurtre de moins à déplorer.

Je ne suis point d'avis que les hommes de lettres, ceux qui méritent ce nom s'entend, ne sont propres qu'à faire des livres, quoiqu'à coup sûr ce soit assez, quand les livres sont bons. Je ne dis pas qu'ils ne doivent jamais s'occuper des intérêts de l'État. Je voudrais seulement qu'ils fussent bien persuadés d'une chose : c'est que, s'ils sont vraiment des hommes d'étude et de réflexion, il y a cent à parier contre un qu'ils ne sauront pas exécuter ce qu'ils pensent. Excellents pour le conseil, ils ne valent rien pour le combat. Tout s'oppose à ce qu'ils y réussissent : leurs habitudes d'activité sédentaire et recueillie, que l'agitation

tourne à l'impatience, leur caractère contemplatif qui se trouve dépaysé dans le tumulte des événements, l'envie qui, après avoir décrié leur plume, les renvoie sans cesse à leur écritoire. L'envie, quoique aveugle, y voit souvent très clair. Il ne faut pas lui en savoir gré; mais plus elle est méprisable, plus on doit se garder de lui donner raison.

« Heureux, disait Voltaire, les peuples dont les annales sont ennuyeuses! » Ce mot d'esprit, devenu proverbe, s'applique merveilleusement aux individus, aux écrivains surtout; ils ne doivent nous étonner, nous captiver, que par leurs pensées. Le romanesque est de trop dans notre vie dévouée aux labeurs de l'intelligence : c'est l'uniformité seule qui peut en développer la sève et la grandeur. En lui donnant du relief, les aventures l'abrégent. Quant au bonheur, il ne se concilie pas mieux que l'étude avec les tracas de l'ambition, avec les soucis d'une existence d'apparat. Nos jours ne s'accidentent qu'aux dépens du bien-être, et on expie presque infailliblement par la souffrance le privilége d'exciter la curiosité. Si, jusqu'en 89, l'existence de Bailly n'eut vraiment d'intérêt pour ses concitoyens que par l'importance de ses ouvrages, le drame ne domine que trop dans ses dernières années.

Cet homme, dont les heures avaient coulé jusque-là

dans l'ombre, et à si petit bruit qu'on n'a rien retenu de leur murmure, qui n'a mesuré le temps que par la succession de ses pensées, le voilà tout à coup condamné à le mesurer par ses douleurs! Lui, qui se cachait pour méditer, comme un cénobite pour prier, va bientôt se cacher comme un criminel. Pauvre, errant, sans asile, ne marchant que la nuit, n'osant, de peur de les perdre, frapper à la porte de ses amis, il finira par braver le péril pour en finir avec l'adversité. Le sort a distribué pour lui dans un petit nombre de jours plus de calamités qu'il n'en faut pour remplir une longue histoire. C'est un siècle qui se passe en quatre ans.

Les derniers malheurs de Bailly n'ont point désarmé les ressentiments, et on l'a souvent accusé d'avoir été le premier à l'assaut de la royauté. C'est lui en effet qui donna le signal de sa chute en présidant cette fameuse séance du Jeu de Paume, qui fut comme la première assise de l'échafaud de Louis XVI. Mais ce n'est pas à l'orgueil de l'homme qu'il faut s'en prendre, à cet amour effréné du pouvoir qui s'embarrasse peu de ce qu'il renverse, pourvu qu'il reste debout. Il n'y a de reproche à faire qu'à sa prévoyance : c'est une faute qu'il partage avec bien d'autres, et qu'il était plus que personne appelé à commettre. Homme de science et d'imagination, il se laissa fasciner par l'es-

poir de régénérer la France, et d'émanciper une nation moins lasse de sa tutelle qu'affamée de liberté. Il eut la faiblesse de croire à une révolution pacifique et généreuse. Cela prouve qu'il connaissait mieux les astres que les hommes. C'était un songe, dont il se réveilla, les deux pieds dans le sang et les pleurs dans les yeux. La punition eût dû s'arrêter là.

Il est impossible, même à l'esprit de parti qui ne pardonne rien, de supposer que Bailly voulût le renversement du trône. Il n'avait éprouvé d'autre passion que celle du savoir, et ce n'est pas celle-là qui fait les républiques. Il jugeait, avec toutes les grandes intelligences de son siècle, que le temps était arrivé d'asseoir le gouvernement sur de nouveaux principes, de corriger des abus qui offensaient la raison publique, d'étendre à tous les citoyens des priviléges qui n'étaient réservés qu'à un petit nombre, d'établir enfin entre toutes les classes de la société, qui avaient ou qui devaient avoir les mêmes droits, un équilibre dont on s'était passé jusqu'alors, mais que réclamaient impérieusement les générations nouvelles. Partisan du progrès, et antagoniste sans violence de la routine, il était de ceux qui pensent qu'on peut réparer sans abattre et modifier sans détruire. Son espoir n'allait pas au-delà de ces améliorations. Trop supérieur, pour ne pas sentir qu'on ne change pas impunément le lit

d'un fleuve, et le lit d'un peuple, il n'aspirait qu'à le voir s'assainir. Il crut possible de rectifier le cours des mœurs et de la monarchie. Cette confiance n'était certes pas une erreur; mais c'en fut une de se croire capable de contribuer à ces réformes. Il pouvait prétendre à éclairer les réformateurs; il ne devait point se mêler à eux. Habitué aux mouvements réguliers des globes célestes, il se laissa déconcerter par les brusques perturbations de la terre.

Milton était peut-être de force à aider Cromwell, à soutenir vaillamment sa part du fardeau de l'État, voire même à le porter tout entier : Dante avant lui n'avait pas plus fléchi sous le poids des affaires, qu'il ne fléchit, en les quittant, sous le triple poids du monde surnaturel; un autre homme de leur famille, que je ne nommerai pas, parce que l'amitié doit avoir sa modestie, a su traverser le pouvoir sans s'amoindrir; mais combien, depuis qu'il y a des peuples, comptez-vous de ces esprits-là? Donnez donc à Descartes autre chose à débrouiller que la nature, et il se perdra dans des tourbillons qui n'auront même pas l'avantage d'être ingénieux. Otez le ciel à Newton pour lui confier la terre, et, oubliant qu'il lui a tracé sa route, il la laissera aller à la dérive. Arrachez Képler à ses planètes, ce législateur de l'infini pourra bien être embarrassé de gouverner un village. Les hommes comme

lui vont toujours, exilés de leur sphère, ou plus loin qu'ils ne veulent, ou moins loin qu'il ne faut.

V.

Les États s'étant réunis, on sait que Bailly fut élu le premier pour les présider. Ce poste lui fut conservé, lorsqu'ils se constituèrent en Assemblée nationale ; et quand Louis XVI, prenant une offensive qu'il ne devait point soutenir, eut fait fermer le lieu de leurs séances, ce fut Bailly qui, malgré la défense du roi, entraîna le 20 juin 1789 les députés au Jeu de Paume; ce fut lui qui leur fit prêter le serment de ne point se séparer, qu'une constitution nouvelle n'eût été votée.

A en juger par les résultats, ce fut sans doute une résolution fatale, mais il ne faut pas trop se presser de l'incriminer. Les esprit les plus modérés, les plus sages, les plus élevés, partageaient alors l'ivresse de la nation, qui, vierge encore de licence, marchait d'un rêve unanime à la liberté. Personne alors ne pouvait prévoir à quel prix se feraient des conquêtes justes et raisonnables qui étaient l'espoir de tous, et Bailly n'eut que le tort de tout le monde, celui d'ouvrir les yeux trop tard. S'il présida la séance du Jeu de Paume, n'oublions

pas qu'André Chénier la chanta, André Chénier, coupable comme lui d'imprévoyance et de vertu, qui devait, déjà marqué pour la mort, écrire sous l'inspiration de Malesherbes l'inutile et admirable lettre de Louis XVI à la Convention.

L'astronome, égaré dans la politique, eut bientôt des honneurs plus périlleux à encourir que celui de diriger les débats d'une assemblée sans expérience, dont la plupart des membres, ne tenant aucun compte du passé, cherchaient à nous doter d'un avenir de leur invention. Les événements, pour surgir, n'attendaient pas l'ordre des députés. Il n'y avait pas un mois que les orateurs étaient à l'œuvre, que le peuple était en armes, se jetait sur la Bastille, et, comme une charrue vivante, passait le pied sur ses ruines. Deux jours après, le malheureux Bailly se laissait nommer maire de Paris, en même temps que M. de Lafayette se faisait proclamer commandant de la milice parisienne. Lafayette accepta cette dignité avec enthousiasme : Bailly n'accepta la sienne que parce qu'il ne savait comment la refuser.

« M. Bailly, dit le procès-verbal de son élection, qui ne fut qu'une immense acclamation, s'est incliné sur le bureau, les yeux baignés de larmes et le cœur tellement oppressé, qu'au milieu des expressions de sa reconnaissance, on a seulement entendu qu'il n'était

pas digne d'un si grand honneur, ni capable de porter un tel fardeau. » Lui-même, dans ses mémoires, a pris soin de confirmer ces paroles, qu'on pourrait soupçonner d'infidélité :

« Je ne sais pas, écrit-il, si j'ai pleuré : je ne sais pas ce que j'ai dit; mais je me rappelle bien que je n'ai jamais été si étonné, si confondu, si au-dessous de moi-même. La surprise ajoutant à ma timidité naturelle, et devant une grande assemblée, je me levai; je balbutiai quelques mots qu'on n'entendit pas, que je n'entendis pas moi-même, mais que mon trouble, plus encore que ma bouche, rendit expressifs, et qui signifiaient ce que le procès-verbal me fait dire. Un autre effet de ma stupidité, c'est que j'acceptai sans savoir de quel fardeau je me chargeais. . »

Un tel passage n'a pas besoin de commentaire : l'homme est là tout entier. Ce n'est pas avec des pleurs de femme et des bégaiements d'enfant qu'il faut aborder un peuple qui se soulève, pour changer de destinée. Avec ces molles délicatesses, on se fait beaucoup de mal, on ne fait de bien à personne. Le sort de Bailly suffit à nous l'apprendre. Sa nomination toute populaire commença par lui aliéner pour jamais le parti de la cour. Elle avait le malheur de coïncider avec l'assassinat de M. de Flesselles, et on ne craignit pas de lui en attribuer sa part, lui, qui devait si pro-

chaînement s'aliéner le parti du peuple en réprimant une sédition grosse de nouveaux meurtres. Tant il est vrai qu'en révolution il faut y regarder à deux fois avant de se saisir de l'autorité, et ne la prendre que lorsqu'on est bien sûr d'être de bronze ou d'acier. Les savants et les poëtes ne sont pas faits de ce métal.

Bailly porta dans des fonctions, qui n'étaient point faites pour lui, sa probité, sa droiture, son désintéressement; mais, nous le répétons, ce n'est pas avec ces vertus privées, qui commandent l'estime et la vénération, qu'on parvient à contenir les masses qui se déchaînent, à comprimer une turbulence qu'attisent à la fois et l'ignorance de ce qu'elles veulent, et la corruption des agitateurs qui l'exploitent. Bailly sut d'abord se faire aimer de cette multitude échappée, qui courait ventre à terre au devant des bourreaux, qu'elle prenait pour des libérateurs. Cet amour tumultueux ne pouvait pas durer. Le peuple n'obéit pas longtemps à la main qui le flatte ou le conseille; il rejette le joug, mais respecte le frein. Bailly était aussi incapable de l'asservir que de le diriger; on le méprisa.

Ce mépris stupide et brutal fut encouragé par une espèce de bête fauve déguisée en homme, qui le poursuivait de son écume et de sa bave depuis les premières séances de l'Assemblée constituante. Cet être mixte,

qui tenait de l'hyène et du pourceau, ce monstre hydrophobe et lépreux, avait deux motifs de rage contre Bailly qu'il ne connaissait pas : Bailly était un savant du premier ordre et le premier fonctionnaire de la capitale. Ce sont là des crimes qui ne se pardonnent pas, quand on a été baffoué par la science, et qu'on n'a jamais pu être autre chose que le dernier des charlatans. En arrivant de Genève à Paris, il avait présenté à l'Académie, sous le nom de Marat, des mémoires sur la lumière, sur l'électricité, sur la physique du monde, qu'on avait regardés comme les rêves d'un malade ou d'un fou. C'était là, en attendant qu'il eût des vivants à déchirer, qu'il avait essayé de tuer un mort, et un mort qui en valait la peine, Newton. L'Académie ne crut pas nécessaire de répondre à ces attaques, elle jugea qu'il n'y avait pas lieu de s'en occuper. Bailly était du nombre des indifférents qui n'avaient pas daigné dire un mot de ces inepties : et le retrouvant à la tête de l'administration de Paris, le féroce insensé cherchait à se venger du savant et du magistrat, en déblatérant contre une gloire volée sur celle qui lui revenait, en calomniant ses moindres actions. Il s'était fait d'un mauvais journal une niche, d'où sortaient ses grognements sans relâche contre tout ce qui l'offusquait. Il est inutile d'ajouter que ses grossières invectives avaient par cela même beaucoup d'échos, et

ce fut lui qui contribua le plus à ébranler la popularité de Bailly.

Nous n'essaierons pas de raconter toutes les tribulations du maire de Paris, ou de discuter les actes de son administration. Je ne veux pas même examiner si, après le voyage de Varennes, ce fut une faute de proclamer la loi martiale, et de balayer militairement le Champ-de-Mars. Ce n'en fut une que parce qu'il avait eu jusque-là la main trop molle, et que, s'il eût eu dans le cœur un peu de cette impassibilité qui fait les hommes d'État, il aurait pu prévenir l'émeute qu'il se vit forcé d'écraser. Ce que je crois, c'est qu'il ne sévit qu'à son corps défendant. Ce que je garantis, c'est qu'il gémit, en l'exerçant, d'une rigueur dont il était au fond de l'âme tout autant la victime que l'ordonnateur. Je ne me figure pas que ce soit ainsi qu'il faille exercer le pouvoir. Il n'y a pas plus à hésiter qu'à gémir devant le devoir, et ce n'est pas pour rien que la Justice, dans l'antiquité, portait un bandeau sur les yeux. La justice est toute pensée : elle juge et ne voit pas.

Effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, bien qu'il eût l'intime conviction d'avoir fait ce qu'il devait faire, craignant de se voir encore une fois en face d'une nécessité terrible, Bailly s'empressa de renoncer à sa magistrature. Je ne pense pas pour cela que sa

démission fût un repentir; les regrets ne sont pas des remords. On ne doit attribuer cette abdication qu'au retour de l'homme de bien sur lui-même, quand il ne se sent pas au niveau de la tâche qu'il s'est laissé imposer. Il y avait eu, malgré ses faiblesses, du courage à accepter ses fonctions; il y eut de la noblesse à les résigner. On ne lui sut gré de rien; c'était l'équité du temps, et peut-être est-ce, hélas! l'équité de tous les temps.

Bailly, en entrant aux affaires, s'était promis de tenir régulièrement le journal de sa vie publique. Il est fâcheux qu'il n'ait pu remplir cette obligation que pendant deux ou trois mois. On aimerait à suivre jour par jour, dans une gestion de plus de deux ans, les luttes de l'homme intègre et sage contre les difficultés incessantes d'une administration en désarroi, où tout le monde veut commander, où le chef n'a d'autorité que celle que lui donnent la modération de son caractère et la droiture de ses intentions. C'est assez pour mériter l'estime, ce n'est pas assez pour la forcer. Dans les temps de crise surtout, il ne faut point tâtonner. Il faut se décider vite, et agir de même, agir comme s'il n'y avait absolument qu'un seul parti à prendre. Bailly en voyait toujours cinq ou six, et n'était jamais bien sûr que celui auquel il s'arrêtait fût le meilleur. L'exécution se ressentait de ces incertitudes.

Il voulait le bien qu'il ne fit pas, et laissa se faire le mal qu'il voulait prévenir. Aussi, quoique curieuse, la lecture de son journal est-elle pénible : on l'aime et on le plaint; mais ce sentiment de pitié respectueuse est sans cesse comprimé par l'idée qu'il pourrait empêcher ce qu'il ne pourra combattre; on lui en veut, malgré soi, du sort qu'il se prépare.

Bailly quitta la Municipalité le 12 novembre 1791, et se retira dans sa petite maison de Chaillot, où il espérait retrouver avec ses livres, sinon le bonheur, au moins le calme et la sécurité. Il se trompait. Les ignobles criailleries, qui avaient assiégé l'homme en place, vinrent troubler le travailleur qui reprenait sa plume et ses études. Marat, qui s'attribuait l'honneur de l'avoir chassé de la mairie, ne pouvait pas se contenter pour si peu. Il répétait à tue-tête, sur tous les tons de la calomnie : que Bailly rende ses comptes, et qu'on le juge ! Ses comptes n'étaient pas longs à faire; il avait trouvé vide la caisse de l'Hôtel-de-Ville, et il y avait mis la moitié de sa fortune. On lui en redemanda bientôt le reste. Le conseil de la commune décida que c'était à lui de payer l'impôt pour l'hôtel qu'il avait occupé avec ses bureaux, et il fut obligé de vendre sa bibliothèque pour s'acquitter des dettes de l'État. Son jugement ne devait pas être plus compliqué que ses comptes.

Tous ces orages, toutes ces infamies, avaient profondément altéré sa santé, et il essaya d'échapper par les voyages autant aux afflictions du corps qu'aux souffrances de l'âme et aux déceptions du citoyen. Il partit vers le mois de juin 1792, et après quelques excursions dans les départements voisins, alla près de Nantes cacher son existence à la campagne. Il avait besoin de retremper dans un air pur et tranquille son esprit obsédé par les agitations de la vie publique, de se remettre à la contemplation du ciel pour oublier les tourmentes des hommes; mais ce fut en vain qu'il s'efforça de rappeler à lui la méditation, d'ajouter par quelque nouvelle œuvre à ses richesses et à notre ingratitude. La sève de son génie n'était pas tarie, mais arrêtée, et il eût fallu le bonheur public pour la remettre en mouvement. Tout ce qu'il pouvait faire c'était de lire, et ce n'était point à des livres sérieux comme les siens qu'il demandait ses distractions. Il passait ses journées à chercher dans les romans un monde moins troublé, ou autrement troublé que celui-ci, à se créer dans quelque site imaginaire un rêve de bonheur et de tranquillité. Tous ces beaux châteaux d'air, qu'échafaudaient ses songes, s'évanouissaient bientôt. Il n'y avait point alors en France de place où ne parvinssent le bruit et le contre-coup de nos désordres, le cri de nos haines, de nos vengeances ou de

nos terreurs; le calme n'habitait pas plus les champs que les cités, et il fut bientôt inquiété dans son asile. Il erra quelque temps de retraite en retraite, cherchant partout, ne rencontrant nulle part, un lieu paisible où il pût se reposer de ses souvenirs et se reprendre à ses chères occupations : puis, fatigué de cet exil voyageur qui convenait si peu à sa nature laborieuse, il écrivit à son confrère M. de Laplace, qui s'était réfugié dans les murs de Melun, pour lui demander la moitié de son toit. Il ne reçut pas à temps la lettre où son ami lui défendait de venir. Melun était alors encombré d'un ramassis de brigands qui s'étaient faits les pourvoyeurs des prisons de Paris, et à peine le malheureux savant eut-il mis le pied dans la ville, qu'il fut arrêté. Il fut immédiatement dirigé sur la capitale et enfermé à la Conciergerie ; c'était l'antichambre de l'échafaud.

VI.

Les grandeurs de la Convention ont pu faire oublier quelquefois ses arrêts ; elles ne peuvent ni ne doivent les excuser. Si les fautes sont souvent des crimes, il y a une vérité qui domine celle-là : c'est que

les crimes sont toujours des fautes. Nous n'en sommes pas à compter celles de la Convention; elle nous a coûté bien des illustrations, mais aucune qui soit plus regrettable que Bailly, qui avait su réunir tous les titres que peut donner l'intelligence, à qui il n'a manqué qu'un peu plus de résolution, pour avoir dans l'histoire la même place que dans les lettres.

Dès le commencement de ses persécutions, il lui aurait été facile de se sauver; il ne le voulut pas. Soit qu'il fût rassuré par sa conscience, soit qu'il regardât comme indigne de lui de fuir des périls qui n'auraient jamais dû l'approcher, il négligea et repoussa même toutes les occasions de se dérober par un bannissement volontaire aux misérables dictateurs qui voulaient renouveler la France.

Tandis qu'il était à Nantes, le marquis de Casaux, dit M. Arago dans une longue et curieuse notice publiée depuis celle-ci, alla le supplier de prendre passage avec sa femme à bord d'un bâtiment qu'il avait frêté pour lui et sa famille. Les offres les plus généreuses accompagnaient ces propositions. Bailly les refusa. « Depuis le jour, répondit-il, où je suis devenu un homme public, ma destinée se trouve invariablement liée à celle de la France; jamais je ne quitterai mon poste au moment du danger. En toute circonstance, la patrie pourra compter sur mon dévouement. Quoiqu'il arrive, je resterai. »

Durant sa courte détention dans la ville de Melun, rien encore ne lui eût été plus aisé que de s'enfuir. Ses amis les plus chers le lui demandaient en pleurant; mais rien ne pouvait le détourner de ce qu'il croyait son devoir, et il fut aussi inflexible à Melun qu'à Nantes. Tout en l'admirant, on ne peut que déplorer cette vertu rigide et inutile. Que pouvait servir l'austère intégrité de Caton à côté de ces ignobles Brutus, qui parodiaient outrageusement l'antiquité! Quand on ne peut pas avoir l'honneur d'en faire justice, il faut au moins, lorsqu'on le peut, leur ôter le plaisir de vous égorger.

Transféré à Paris, une dernière chance de salut s'offrit à lui, la plus sûre de toutes. Mais celle-là n'était bonne que pour ses juges : elle ne valait rien pour lui. Appelé, quoique prisonnier, à déposer dans le procès de la reine, on lui fit comprendre que, si, au lieu de se déclarer pour elle, son témoignage venait au secours d'une accusation qui ne savait sur quoi s'appuyer, il avait tout à espérer de la clémence du tribunal. Ce tribunal n'était pas fait pour prévoir la conduite de Bailly, qui avait peut-être partagé sur Marie-Antoinette quelques-unes des préventions de la populace, et qu'on croyait capable de les soutenir. — Connaissez-vous l'accusée? lui demanda le président. — Ah! oui, je la connais, répondit-il avec émotion, et en

la saluant avec plus de respect qu'il ne l'eût peut-être jamais fait dans les salons de Versailles. Il lui voyait au front un diadème plus auguste que la couronne de France : un bonnet de veuve sur des cheveux blanchis par des douleurs de mère. Il protesta de toute l'énergie de son âme et de sa vertu contre les atrocités dont on la chargeait, et se retira comme il était entré, en s'inclinant devant la victime. C'était son arrêt de mort qu'il venait de signer ; Fouquier-Tinville ne le lui fit pas attendre. Condamné le 11 novembre 1793 à l'unanimité des voix, il fut exécuté le 12, un an jour pour jour après sa retraite de l'Hôtel-de-Ville, avec des raffinements de cruauté plus dignes des cannibales que d'un peuple qui prétend à la liberté.

Je ne sais si c'est par erreur de calcul ou de pitié, que la plupart des historiens l'ont constamment présenté comme un vieillard, qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Le forfait est plus grand qu'ils ne pensent. Bailly n'était pas jeune, mais il était encore en pleine virilité. Il avait encore sous le front plus d'un trésor à nous confier; il avait encore dans l'âme plus d'un noble exemple à donner ; Bailly avait cinquante-sept ans.

On a comparé la mort de ce philosophe à celle de Socrate : c'est presque lui faire tort. Elle fut aussi peu méritée, supportée avec autant de stoïcisme et de ma-

gnanimité; elle eut de plus l'agonie. Les bourreaux ne jouèrent point avec la coupe de Socrate : ils ne la lui firent pas toucher trois fois des lèvres avant de le forcer à la vider; et, de honte ou de respect, ils se détournèrent quand il la but. Les bourreaux de Bailly démontèrent et remontèrent à trois reprises la guillotine, pour prolonger leurs avanies et allonger ses tourments. Socrate se coucha sur son lit pour mourir; la tête de Bailly tomba sur du fumier. Aussi lâches qu'imbéciles, ses meurtriers n'ont pas vu que ce dernier affront était un hommage, qui lui serait compté dans l'avenir. Ils traitaient l'historien du ciel comme ils traitaient le ciel même, contre lequel ils jetaient, au lieu de boue, leurs ignobles blasphèmes et leurs sales pensées. Le contraste ne sert qu'à faire paraître le ciel plus radieux, la victime plus pure.

La France perdit en Bailly un magistrat intègre, un écrivain de la grande école. Faible peut-être quand il fallait être fort, il s'est élevé en mourant jusqu'à l'héroïsme. Le mot : *Si je tremble, c'est que j'ai froid,* est un des plus beaux que puisse enregistrer l'histoire, aussi poignant, aussi majestueux que celui de Guatimozin sur les bûchers d'Espagne. Dieu n'en avait fait qu'un homme célèbre : en voulant le dégrader, ses assassins en ont fait un glorieux martyr. Est-ce pour cela qu'on ne voit son buste nulle part, et

qu'on ne possède pas une seule édition complète de ses œuvres? Nous fûmes cruels et nous sommes ingrats; il me semble que c'est trop.

Encore si nous n'étions qu'ingrats! Mais après l'outrage du silence est venue l'insulte des souvenirs. Quoiqu'elle ne manque pas de vivants à déchirer, l'envie persécute quelquefois les morts. Vous tombez sous la hache, et sans respect de cet holocauste, il se trouve, un demi-siècle après, des écrivains qui vous traitent cavalièrement en vieillard de comédie! Le *bonhomme Bailly,* a osé dire un récent historien, avec cette légèreté dénigrante qui ne s'aperçoit pas que l'insouciance du meurtre est une complicité. Que penser de ce dédain goguenard qui plaisante un tombeau? c'est vouloir, après l'homme, supplicier sa mémoire.

Ce singulier Géronte, qui avait écrit siècle par siècle les annales du firmament, et discipliné sous son compas tant de légions d'univers; qui, roi de l'espace, s'honora dans son pays du titre de citoyen; qui présida le premier cette assemblée, mémorable malgré ses fautes, dont datera l'ère moderne; qui fut élu maire de Paris sur les ruines de la Bastille, méritait, se fût-il quelquefois trompé, un autre piédestal qu'une potence dressée dans un bourbier. Quand un homme qui a illustré la France et l'Europe a été si cruellement payé de son génie et de ses vertus, on passe,

chapeau bas, devant sa fosse : on ne la rouvre pas pour y cracher une impertinence ou une injure.

Quelque temps après sa mort, quand la France, délivrée de ses hideux tuteurs, commença à sortir de son abrutissement, quelques amis des sciences et des lettres essayèrent de retrouver, sous les décombres de la monarchie, quelques titres de gloire des victimes. On se souvint de Bailly, et l'on tenta de réveiller sa mémoire, en publiant deux de ses livres inédits échappés aux bourreaux : l'*Essai sur les fables* et le *Journal d'un témoin de la Révolution.*

Le premier de ces ouvrages n'est pas terminé, et doit ajouter à notre deuil. Ce sont les premières assises d'un monument, qui promettait d'être grandiose. Il devait être le développement de cette idée avancée primitivement par Bailly, que les premiers habitants de l'Olympe n'avaient été que des héros divinisés. C'eût été en quelque sorte la mythologie expliquée par la science et l'histoire. Ce n'est qu'une ébauche, mais une ébauche de maître, où l'on retrouve la pensée ingénieuse, le style poétique et coloré, qui recommandent à nos sympathies tant d'admirables pages. L'astronome Lalande assurait qu'il eût préféré l'honneur d'avoir écrit ces deux volumes à celui d'avoir été maire de Paris, et président de l'Assemblée constituante. Ce jugement ne serait un éloge, que si Bailly

se fût montré dans la politique aussi habile que dans les lettres. En présence de sa vie, ce n'est qu'un regret, qui vient se confondre avec les autres.

Imprimé plusieurs fois sous le titre de Mémoires, nous n'avons rien à ajouter au jugement que nous avons déjà porté de son journal. C'est un livre écrit, au courant de la plume, avec plus de sagesse que de profondeur. Il peut être utilement consulté par ceux qui veulent étudier aux sources l'histoire des prodromes de la révolution. Mais il serait plutôt de nature à compromettre qu'à augmenter la réputation de Bailly. Une fois qu'on ne voit plus l'écrivain, on est forcé de voir l'homme d'État, et c'est un spectacle pénible. On se prend à oublier son génie, pour déplorer sa faiblesse et son irrésolution.

Ces deux publications passèrent inaperçues. Ce n'est pas qu'il s'en fît de meilleures ; l'une surtout avait droit à toute notre attention ; mais la France n'était alors occupée que d'étourdir dans le plaisir le reste des jours néfastes qu'elle venait de traverser. Elle croyait respirer en s'enivrant, et Bailly continua d'être oublié. Ce fut encore la même chose sous le Consulat et l'Empire. Vainement l'Empereur donna-t-il le signal aux souvenirs en pensionnant la veuve de Bailly, en ordonnant la recherche de ses manuscrits dispersés et une riche édition de ses œuvres. Les es-

prits et les cœurs étaient tous à la gloire des armes, et on avait trop à faire de célébrer les splendeurs du présent, pour songer à la résurrection de quelque renommée éteinte, qui pouvait bien attendre quelques jours de plus pour se rallumer.

Le temps des réparations n'est sans doute pas éloigné. Une époque de prospérité s'inaugure, où il est du devoir de l'homme de cœur, qui sait tenir une plume, d'avoir les yeux ouverts sur toutes les gloires, sur celles qui sont debout et sur celles qui sont couchées. Il ne faut pas que le bonheur ne rayonne que sur nos fronts, il faut aussi qu'il brille au profit des tombeaux. Il faut qu'il aille chercher les grands morts de tous les temps, et les ramène parmi nous au baptême public de leurs descendants. Ce baptême d'honneur, nous le demandons pour Bailly, dont la renommée interrompue par l'anarchie, éclipsée par nos triomphes, oubliée sous la royauté, doit revivre aux premières lueurs d'une ère de paix et de magnificence.

Je sais que, jusqu'à présent, notre siècle paraît s'inquiéter médiocrement du génie, qui ne se traduit pas sous des formes matérielles. On préfère, on affecte du moins de préférer ceux qui font pousser du grain à ceux qui font pousser des idées, à ceux qui les pétrissent, ou qui les ont pétries, pour en faire le pain de l'Intelligence. La littérature et les arts sont

aujourd'hui dominés par le règne du négoce et de l'industrie, étouffés par l'amour effréné de l'argent. Mais ces tendances ne doivent pas décourager nos esprits. Il y aura toujours, sur terre, des souffrances à consoler, des douleurs à distraire, et ce n'est pas avec des métiers et des machines, si ingénieux qu'ils puissent être, qu'on parvient à apaiser les âmes, celles même des inventenrs et des marchands, qui ont leurs peines comme les autres. Après le trafic des denrées du globe, on en reviendra forcément au commerce de la pensée, qui est une denrée du ciel. C'est ce jour-là que Bailly doit renaître pour demeurer impérissable, et cela ne doit pas tarder.

Août 1852.

LAMOTTE-HOUDART.

I.

C'est une chose bien triste, ou bien philosophique (et cela prouverait au besoin que la philosophie n'est pas gaie), c'est une occupation bien affligeante, que de parcourir les vieux almanachs de la célébrité : on n'y rencontre pas, sur vingt, un seul nom de connaissance. Bon Dieu ! quelle forêt de lauriers il y a sous terre ! que d'hommes fameux, qui ont passé pour être grands et qui n'ont même plus l'honneur d'être petits, qui ne sont rien ! Il est possible que cela ne désole personne : ce n'en est que plus déplorable. Quelle confiance avoir dans l'avenir, quand on voit ce que le temps fait des renommées qui semblaient devoir le vaincre? Nous qui sommes l'avenir du passé, qu'adviendra-t-il de nous, quand nous serons le passé de nos descendants? Si nous tenons à être regrettés, j'incline à croire que nous ne ferions pas mal de prendre les devants et de porter, pour l'exemple, le deuil de notre mémoire.

Quand on veut être sûr d'être pleuré, il faut verser ses larmes soi-même ; c'est prudent.

L'océan le plus profond, dit un proverbe arabe, c'est celui de l'oubli. Je partage tout-à-fait l'opinion de l'Arabie : et ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on ne peut effleurer ces eaux pesantes sans devenir de plomb comme elles : à peine avez-vous touché l'abîme, que vous êtes au fond. Rien de vous ne surnage. Il ne reste pas même sur la mer une ride, qui indique la place où vous êtes tombé. Une minute, une seconde, après le naufrage de votre gloire, il n'en est pas plus question que si elle était noyée depuis le déluge.

La plupart de ceux qui brillent aujourd'hui, et ne ne brilleront peut-être pas demain, ont été élevés au bruit des fanfares qui sonnaient les triomphes de l'abbé Delille ; qu'en reste-t-il ? Ce qui reste du triomphateur lui-même : une fumée de sons qui achève de s'évanouir. On avait peine à soutenir l'éclat de son auréole, et il y a déjà sur ce soleil d'hier une couche de ténèbres impénétrables. Lui et ses œuvres ne seront bientôt plus connus que des antiquaires, de ces pieux vampires qui rongent les morts pour les ranimer, ce qui n'a encore réveillé personne. Qu'on remonte d'un siècle ! tout vestige d'histoire a disparu ; on est en pleine mythologie.

Quoiqu'on ne le lise guère (et guère, c'est bien as-

sez), on se souvient un peu de Jean-Baptiste Rousseau; mais qui se rappelle un homme qui l'a longtemps balancé dans l'opinion, et qui valait mieux que lui, le poëte (si c'en était un) qui fait le sujet de cet article? pas une âme. Houdart de Lamotte, ou Lamotte-Houdart, car il importe peu qu'Houdart soit devant ou derrière, est un nom de la fable aussi bien que celui de M. Boindin son ennemi, ou de M. Danchet son émule. Comme c'est agréable, quand on a fait une certaine figure ici-bas, de se trouver dans le cercueil accolé à de pareils gens! M. Danchet! M. Boindin! J'aimerais autant être vivant.

Écrivain totalement oublié, et qui ne sera sans doute pas réhabilité, Lamotte est cependant un des hommes qui ont jeté le plus d'éclat sur la fin du règne de Louis XIV. On l'a beaucoup admiré et critiqué d'autant, ce qui fait en général grand bien : le trait qu'on vous décoche va d'ordinaire plus loin que la louange qu'on vous adresse. L'épigramme a des ailes et l'éloge n'a pas même de jambes. Ailes ou pattes, il n'a servi de rien au pauvre Lamotte; il est resté en route.

Quelle carrière, cependant, que la sienne! Il a fait schisme dans les lettres; il a poussé l'esprit de réforme jusqu'à l'hérésie; il a été le Luther ou le Calvin littéraire de son temps. Les partisans de l'ancienne religion se sont ligués contre le novateur, et, en contes-

tant sa réputation, n'ont fait que lui donner plus de relief et d'importance. Cherchez-en maintenant les lueurs ! cette réputation, tant disputée et si chèrement acquise, s'est consumée en même temps que lui, et peut-être avant. Ses ennemis ont eu bien tort de se donner tant de mal pour l'anéantir : il est mort tout tranquillement de sa belle mort. Il a commencé à s'éteindre de lui-même, et l'éclipse a fini par un éloge de d'Alembert.

Quoiqu'on s'occupe aujourd'hui des vivants aussi peu que s'ils étaient de l'autre monde, ce n'est pas une raison pour négliger complétement les défunts, qui ont été, je ne dis pas remarquables, mais remarqués, quand ils vivaient. M'est avis plutôt qu'étant tous au même rang, et à peu près aussi enterrés les uns que les autres, il n'est pas mal d'en finir avec les véritables décédés, et d'examiner une fois pour toutes les titres de ces gloires périmées.

Ne fût-ce que pour empêcher les curieux d'aller à tort et à travers fouiller les vieux tombeaux, et de galvaniser toutes les poussières qui ont eu un nom, il est bon de savoir à quoi s'en tenir sur la valeur intrinsèque des trépassés. Les auteurs ont tant de peine à se démêler de la foule immense des contemporains, qu'il ne faut pas par-dessus le marché les laisser coudoyer par leurs aïeux. Ce que nous en faisons, ce n'est pa

par piété pour tel ou tel mort, qui se trouve avoir deux tombes pour une, celle de son corps et celle de sa mémoire; c'est uniquement pour que la malveillance n'emploie pas les ombres d'hier à étouffer les lumières d'aujourd'hui.

Lamotte s'est essayé dans tous les genres, et quoiqu'il se soit presque toujours trompé, l'ensemble de ses travaux prouve un talent réel... un talent qui se trompait. « La nature dit à chaque homme en le formant : Soyez cela et ne soyez point autre chose, si vous voulez être quelque chose. Elle avait dit à Lamotte : Soyez ce que vous voudrez. » Quoique ce mot soit de l'abbé Trublet, qui ne tient plus au monde que par un sarcasme de Voltaire, on peut convenir qu'il est spirituel et de bon goût. Il n'a qu'un tort, c'est de présenter un double sens. Cela peut signifier : Soyez ce que vous voudrez, je ne m'en mêle pas; et le fait est que la nature ne s'est jamais mêlée de ce qu'il faisait.

Un académicien du dernier siècle, qui habite, ou peu s'en faut, les mêmes régions que son ancien confrère, Chamfort, dit à son propos qu'il conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part. Ce jugement, qui a l'avantage d'être bref, a aussi le mérite d'être parfaitement juste; il n'y a pas trace d'emportement dans les onze volumes de notre auteur. C'est un visiteur infatigable et tranquille, qui va et

vient, toujours du même pas, dans les grandes rues comme dans les moindres ruelles de la littérature : qui frappe à toutes les portes, mais qui n'en ouvre aucune.

Antoine Houdart de Lamotte était né à Paris en 1672, quinze ans après Fontenelle, quinze ans avant Marivaux, et il est comme un trait d'union entre ces deux esprits également fins et maniérés, joignant comme eux, à cette franchise de ton, voisine de la sécheresse, qui distingue les écrivains du dix-septième siècle, un peu de ces grâces hasardées qui allaient se faire jour sous la régence. Malgré la désinence aristocratique qui suit le nom roturier d'Houdart, il était le fils d'un simple chapelier, ce qui fit dire aux plaisants du temps, qu'il était un homme de tête.

Son père, ayant acquis, à monnoyer du feutre, le moyen d'acheter un morceau de terre grand comme la main, qui s'appelait *La Motte*, se décora lui-même du nom de son humble domaine, et fut pris de l'ambition d'avoir un héritier qui ne fît pas de chapeaux. C'était, de sa part, une idée fort innocente, mais très irréfléchie, dont on n'a depuis que trop abusé. La nature (il ne faut pas la contredire) a voulu qu'on se continuât dans ses enfants; et, qu'on en pense ce qu'on voudra, un docteur ès-lettres, bien qu'il ne soit souvent qu'un manœuvre, continue très mal un artisan.

Quoi qu'il en soit de cette remarque, le jeune An-

toine fut mis chez les jésuites, qui avaient coutume de faire d'excellents élèves, et il promit de bonne heure d'honorer ses maîtres. Après avoir achevé brillamment ses humanités, son père lui fit étudier le droit. Ce brave homme, confondant la chicane avec la justice, ne voyait rien de plus noble que la carrière du barreau. Son rêve d'orgueil n'allait pas plus loin que d'avoir un fils avocat. Ce rêve de l'âge d'or n'eut pas le dénoûment désiré. Lamotte n'avait aucune disposition pour les dossiers ; il préférait le papier libre des poëtes au papier timbré des procureurs. La droiture de son caractère, l'honnêteté de son jugement, s'accommodaient mal des transactions, que les hommes de loi ne font que trop volontiers avec l'honneur et la conscience. Une gloire plus probe le tentait, et il se dégoûta d'une profession qui, outre d'arides études, exigeait, pour réussir, des sacrifices de scrupules qu'il ne voulait point faire.

Une des raisons, écrivait-il, qui, parmi beaucoup d'autres, a le plus contribué à m'éloigner du barreau, c'est la réponse qu'un célèbre praticien de mon temps fit un jour en ma présence au premier président de Lamoignon. Ce magistrat lui demandant pourquoi il se chargeait si souvent de causes détestables : C'est, reprit l'avocat, que j'en ai trop perdu de bonnes, et trop gagné de mauvaises.

Déserteur du Digeste en dépit de toutes les remontrances paternelles, Lamotte embrassa l'état d'homme de lettres, métier tout à fait inconnu dans sa famille, et qui inspire en général un légitime effroi. Devenu auteur contre vents et marée, il retint pourtant quelque chose de la condition à laquelle on l'avait destiné. Soit que son goût l'y portât, soit qu'il ne voulût pas désobliger par trop les mânes de son père, il se fit en quelque sorte, tout en restant poëte, l'avocat consultant du *Parnasse*, écrivant au lieu de parler, rédigeant gratis mémoires sur mémoires, et passant les trois quarts de sa vie à plaider les causes les plus véreuses de la littérature.

Avant d'en venir là, il s'était épris d'une malheureuse passion pour le théâtre, et cette passion se traduisit en 1693 par une pièce en prose mêlée de vers, appelée *les Originaux*. Son originalité consiste à être une farce qui n'est pas drôle. Il ne l'a point recueillie dans ses œuvres, mais ceux qui seraient curieux de ne pas s'amuser la trouveront tout au long dans le 4e volume du théâtre Italien de Gherardi. Elle est écrite en style de *De profundis* et d'un comique à porter le diable en terre. Cet ouvrage n'ayant eu, par hasard, que le succès qu'il méritait, l'auteur fut de désespoir s'enfermer à l'abbaye de la Trappe. On croirait plutôt que c'est en quittant cette farouche retraite qu'il accoucha de

ses formidables plaisanteries. Mais il est bien constant que ce fut avant d'y entrer. Il était impossible de préluder d'une manière plus caractéristique à cette espèce de suicide religieux, qui ne s'accomplit pourtant pas.

L'abbé de Rancé, qui ne fut pas toujours un modèle de clairvoyance et de sagesse, fut assez raisonnable pour reconnaître que l'amour-propre blessé n'est pas de la vocation. Au bout de deux mois de noviciat, il renvoya le pécheur à la littérature, qui ne doit pas lui en savoir beaucoup de gré. Il faut croire qu'il n'agissait ainsi que par esprit de contrition pour ses frères, pour détourner à tout jamais les hommes de ces damnables amusements. Quant à Lamotte, il peut être tranquille sur l'article du salut, celui du public et le sien. S'il n'y a de réprouvés que ceux qui le lisent, tout le monde sera sauvé.

II.

La dévotion de Lamotte survécut encore quelque temps à sa sortie du cloître, et pour se tenir en haleine d'austérités, il essaya d'une paraphrase en prose des psaumes de la pénitence. Cette paraphrase n'a jamais été imprimée. C'est dommage, si nous en croyons les lettres du père Tournemine, mais j'avoue que je

n'y crois pas. Ce n'est pas que je révoque en doute la bonne foi de ce docte et respectable religieux. Je crains seulement qu'influencé par le choix du sujet, le lecteur n'ait prêté à l'ouvrage l'onction que n'avait pas l'auteur. Il y a des gens, comme Diderot, par exemple, qui refont les livres en les lisant, et qui, s'imaginant admirer ce qu'ils voient, n'admirent, au fond, que ce qu'ils pensent. On peut se figurer, sans lui faire injure, que c'était le cas du P. Tournemine. La plupart des écrits de Lamotte nous autorisent à supposer qu'il fallait beaucoup d'imagination pour en faire l'éloge.

Ce fut sans doute en ces jours de ferveur que notre jeune trappiste *in partibus* composa ce qu'on appelait dans le temps ses œuvres théologiques, entre autres un *plan des preuves de la religion,* qui aurait pu devenir un bel ouvrage, et devait, dans ses idées, nous consoler du monument inachevé de Pascal. « Ce plan, dit un vrai théologien que d'Alembert a cité sans le nommer, est le plus bel ordre de bataille qu'on ait jamais dressé contre les ennemis de la Foi, et le plus propre à forcer dans ses orgueilleux retranchements l'incrédulité opiniâtre, qui semble devenir tous les jours plus entreprenante et plus intrépide. » Que cela soit, ou que cela ne soit pas, il est toujours fâcheux que, se bornant à concevoir sa bataille, La-

motte n'ait pas tenté de la livrer. Il eût peut-être fait quelque chose d'utile, et n'eût pas eu le loisir de combattre à outrance la poésie encore plus par ses vers que par ses raisonnements.

Il paraît aussi que ce fut vers cette époque que, soit par ambition de se mêler de ce qui ne le regardait pas, soit simplement par mortification, il entreprit d'écrire des mandements pour les prélats qui n'avaient pas le temps ou le talent d'en faire. Comme il a toujours été à cet endroit d'une discrétion exemplaire, il est difficile de juger si son éloquence ecclésiastique valait mieux que son style séculier. Il est permis de supposer que c'était à peu près la même chose. Pour lui, il se croyait probablement supérieur dans le genre profane, et la preuve, c'est qu'il y revint.

Quoique rien ne fût moins dramatique que l'esprit de Lamotte, il se laissa détourner de l'Église par les séductions du théâtre, et, coupant court à sa confection de lettres pastorales, il passa bientôt de ce pieux exerciee au coupable dessein de se produire sur la scène. Nous verrons tout-à-l'heure de quels trésors il était susceptible de l'enrichir. Puis, encouragé par quelques légers succès; il éleva ses prétentions : puis il ne mit plus de bornes à ses idées d'envahissement et parut, comme son ami Fontenelle, vouloir aspirer

à la monarchie universelle des lettres, à condition bien entendu que ce serait lui qui en tiendrait le sceptre. C'est téméraire, mais cela ne fait de tort à personne, et quand on ne nuit qu'à soi-même, on est plus à plaindre qu'à blâmer.

Cette ambition d'universalité, qui n'avait tenté personne dans les beaux jours du grand siècle, commençait alors à s'implanter dans quelques têtes. C'est naturel. Quoiqu'on se dise rarement de ces sortes de vérités, on sent qu'il est plus aisé d'être médiocre en plusieurs genres, que d'exceller dans un seul, et l'on aime mieux ne rien saisir, en ayant l'air capable de tout embrasser, que de ne rien embrasser, en ne voulant saisir absolument qu'une chose. Ce qu'il y a de mieux pour ceux qui essayaient ainsi de tous les chemins, c'est qu'on leur sut presqu'autant de gré de s'y hasarder que de les ouvrir. Leur audace passait pour un signe de force, et l'orgueil de l'intelligence devenait un certificat de sa vigueur. C'était peut-être là le bon temps.

Fontenelle, dans une réponse académique à l'évêque de Luçon, qui fait honneur à sa subtilité, mais qui en fait bien plus à son cœur qu'à son jugement, se retourne de mille manières pour tenir compte à Lamotte de ses efforts, et relever la visée de son esprit.

« Dans les grands hommes, écrit-il, dans ceux sur-

tout qui en méritent uniquement le titre par des talents, on voit briller vivement ce qu'ils sont, mais on sent aussi, et le plus souvent sans beaucoup de recherches, ce qu'ils ne pourraient pas être : les dons les plus éclatants de la nature ne sont guère plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi Lamotte était incapable. Il n'était ni physicien, ni géomètre, ni théologien; mais on s'apercevait que pour l'être, et même à un haut point, il ne lui avait manqué que des yeux et de l'étude. Quelques idées de ces différentes sciences, qu'il avait recueillies çà et là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avaient germé dans sa tête, y avaient jeté des racines, et produit des fruits surprenants par le peu de culture qu'ils avaient coûté. Tout ce qui était du ressort de la raison était du sien; il s'en emparait avec force, et s'en rendait bientôt maître. Combien ces talents particuliers, qui sont des prisons souvent fort étroites, d'où un génie ne peut sortir, seraient-ils inférieurs à cette raison universelle qui contiendrait tous les talents, et ne serait assujettie par aucun, qui d'elle-même ne serait déterminée à rien, et se porterait également à tout. »

Il n'est que trop évident que le génie de Lamotte n'a pas été incarcéré dans l'étroit cachot d'un *talent particulier;* mais emprisonné au large dans l'uni-

versalité, il s'est si bien démené là-dedans, qu'il n'en est pas plus sorti que s'il eût été enfermé dans les limites mesquines d'une spécialité. Avait-il bien réellement, au reste, cette téméraire ardeur, qu'on lui attribue, de vouloir être tout et rapporter de tout? Je ne sais, et son caractère modeste, les habitudes tranquilles et retirées de sa vie, nous donneraient à croire qu'il ne s'avouait pas à lui-même l'audace titanique de ses convoitises. Il se peut qu'il aspirât au trône sans y songer, mais le fait est qu'il fit tous ses efforts pour s'en approcher, ou faire croire qu'il s'en approchait, et il n'est pas d'ouvrage dont il n'ait essayé, surtout en poésie.

Depuis l'épopée jusqu'au bouquet à Chloris, de l'ode aux bouts rimés, Lamotte a parcouru presque en entier le vaste cercle des compositions poétiques. Intrépide avec timidité, restant toujours à moitié chemin de ses hardiesses, il est de ces hommes qui ne peuvent pas se résoudre à marcher comme tout le monde, et qui vont de travers à pas comptés ; il est de ces ambitieux, à qui manque le génie, qui veulent bon gré mal gré se frayer des voies nouvelles, prennent les routes battues pour des ornières, et se jettent dehors pour tomber dans un trou. C'est très-bien; il ne peut pas être défendu de tomber : le mal, c'est de crier que le précipice où l'on se débat est une mine de diamants,

et d'y ramasser, pour nous les vendre, de petits brimborions de silex, qui ne sont bons qu'à rester où on les trouve. Lamotte était, je le crois, de très-bonne foi, et il prenait en conscience ses cailloux pour des pierres précieuses. Ce n'étaient cependant que des cailloux, qui n'étaient même pas toujours luisants, et il a eu le tort de les monter avec du cuivre. C'était tout ce qu'ils valaient; seulement il ne fallait pas nous donner son laiton pour de l'or.

Nous allons maintenant procéder à l'inventaire détaillé de sa joaillerie, et commencer par les gros bijoux, par ses tragédies, qu'il a, sauf une seule, toutes pris soin d'écrire en vers, en soutenant qu'il aurait dû les écrire en prose. Elles n'en seraient pas pour cela meilleures. Prose et vers, il n'y a que la rime de différence, et c'est si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler.

III.

C'est un travail qui peut sembler étrange que de discourir, plus ou moins sérieusement, sur la valeur des tragédies de Lamotte, aujourd'hui surtout, quand il est avéré, cela se dit du moins, que la tragédie, telle que

l'entendaient nos pères, est un genre complétement faux, totalement contraire au bon sens. Nous risquerons l'étrangeté. Il y a certainement en France beaucoup de tragédies détestables; mais ce n'est pas le genre qui est absurde, ce sont les auteurs, et je crains bien que sous ce rapport le pauvre Houdart ne laisse rien à désirer.

Tenté par la gloire de Corneille et le mâle éclat de ses vers, il s'annonça dans la carrière par une tragédie de *Romulus*, à peu près aussi historique que devait l'être le roman de *Numa Pompilius* par M. de Florian. Il me semble qu'il faut avoir bien de la présomption, pour se croire capable d'intéresser un public quelconque aux rêves de mariage de *madame* Hersilie, et aux complots amoureux du sénateur Proculus, qui, dans un temps où l'argent n'était guère en usage, trouve moyen d'acheter au comptant les oracles et les anathèmes d'un grand-prêtre. A moins qu'on n'ait en soi une surabondance de vie prodigieuse, il est impossible d'en prêter à de vieux morts dont il ne reste pas même de la cendre : aussi le miracle se présente-t-il ici en sens inverse. Ce sont les morts qu'il veut faire revivre qui tuent cet infortuné Lamotte, qui était né mourant. Ses Latins n'ont de latin que le nom. Infidèle à la tradition, son héros est un bâtard de la Calprenède et non pas du dieu Mars, qui parle mal romain et encore

plus mal français. Peut-être qu'il a du courage, mais le lecteur en a bien plus.

Après Rome, vint le tour de la Grèce, dont il est difficile de retrouver les inspirations dans Œdipe. Arrangé ou dérangé par Lamotte, après avoir été maltraité par Corneille, le fatal héritier de Laïus, à peine remis des embellissements de Voltaire, me paraît plutôt fait pour remplacer le Sphynx que pour le deviner. Cette pièce est un méchant logogriphe, dont il est inutile de chercher le mot, qui n'est certainement pas Sophocle. Il était difficile de mieux préluder au remaniement de l'Iliade. En habile homme, il s'exerçait sur l'élève à triompher du maître. Il a on ne peut mieux réussi; en les refaisant, il les a complétement défaits.

En qualité de théologien *ad honores,* notre auteur se crut quelque droit sur la Bible, et il lui emprunta le sujet des Machabées. Tous les sujets étant susceptibles de devenir bons, celui-ci pourrait l'être, mais il faudrait pour cela un effort de génie dont Lamotte était incapable. Même à la fin du XVIIe siècle, où l'on était beaucoup plus religieux qu'aujourd'hui, il n'était pas facile de faire accepter à un public français une mère qui ne fait pas autre chose que de demander la mort de ses enfants, et qui, déjà privée de six fils n'a de cesse qu'elle n'ait obtenu le supplice du sep-

tième. Ces sentiments sont trop à rebours des nôtres pour nous captiver longtemps. Ils nous étonnent, et l'étonnement n'est pas de durée. Cette troisième œuvre fut son triomphe et passa longtemps pour une sœur posthume d'*Athalie*. Cela prouve qu'à cette époque on n'abusait pas de la lecture de Racine. Quoique la complainte de Lamotte ne soit qu'un fantôme de tragédie, ce n'est pas une raison pour qu'elle sorte de la tombe d'un poëte.

Pensant avoir assez fait pour les vieux siècles, il s'adressa aux temps modernes, et choisit le Portugal pour théâtre de ses nouveaux exploits dramatiques. Camoëns lui prêta le plus touchant de ses épisodes, mais oublia malheureusement de lui prêter son génie. Inez de Castro ne vaut pas beaucoup mieux que les Machabées. Le sujet a soutenu l'ouvrage : circonstance heureuse, car l'ouvrage est incapable de se soutenir tout seul. Le plan n'est pas mal agencé, mais quelle versification ! Il y a là-dedans un avant-goût de Lemierre à rebuter les plus intrépides gourmets d'hémistiches. Le style, qui seul fait vivre une œuvre, est ici mortel. Il est d'un bout à l'autre difficile et rocailleux, et ses inégalités ne l'empêchent pas d'être plat; c'est peut-être un tour de force. Un autre tour de force qui n'est pas adroit, c'est qu'il n'y a pas dans ce drame plus de tendresse que de pathétique. Une pièce

d'amour sans passion! c'est singulier, mais ce n'est pas beau.

Ce fut après tous ces efforts pour réussir en vers que, s'apercevant qu'il n'y réussissait pas, Lamotte leva ouvertement l'étendard de la révolte ou de la réforme. Il y avait longtemps, comme on le lui reprochait, qu'à l'instar de M. Jourdain il faisait, dans ses tragédies, de la prose sans le savoir. Il voulut désormais en faire en connaissance de cause, et pour prouver d'une manière irrécusable que la tragédie ne devait pas être écrite en vers, il imagina de reprendre le sujet d'Œdipe, le plus poétique de l'antiquité, pour le traiter en langage de tous les jours. Excepté la pièce elle-même, il est impossible de concevoir quelque chose de plus sérieusement déraisonnable que cette théorie, qui prétend qu'il est contre nature de s'entretenir en vers. Eh! mon Dieu, de quelque manière qu'on s'exprime à la scène, on ne dit jamais ce qui s'est dit, ou a dû se dire, à propos de l'action qu'on vous expose. Il faut à toute force que l'art s'en mêle, et quand il intervient sur un point, il n'y a pas de motifs pour qu'il n'intervienne pas sur d'autres. Est-ce qu'il est dans la nature d'entendre Œdipe parler français? Je ne le crois pas. S'il se servait de notre langue quotidienne, on le prendrait pour un de nos rois quelconques, pour Henri IV ou Louis XVIII. C'est le vers qui,

précisément parce qu'il n'est pas dans nos habitudes ordinaires de conversation, contribue à nous faire illusion ; c'est la perspective de la pensée.

Je n'aime pas les mauvais vers, mais j'en aime mieux de passables que ce dialogue très-naturel, qu'on trouve dans un Œdipe exécuté suivant la mode et sur les plans de Lamotte. Le malheureux roi se plaint de l'injustice et de la barbarie des dieux, qui l'ont condamné dès sa naissance au parricide et à l'inceste, et le grand-prêtre lui répond avec une majesté toute pontificale : « Vous n'avez aucun reproche à faire aux dieux. Ils vous avaient prédit que vous tueriez votre père, il ne fallait tuer personne. Ils vous avaient prédit que vous épouseriez votre mère, il ne fallait pas vous marier. »

Quoique Lamotte professât des principes littéraires assez extravagants, cela ne l'empêchait pas d'avoir la tête bien faite, et il eut assez de pénétration pour s'apercevoir que son *Œdipe*, bien que ce fût une admirable pièce, n'était cependant admiré de personne. Dès lors, il cessa de faire des chefs-d'œuvre de cette espèce, tout en soutenant qu'il n'y avait pas moyen d'en faire autrement, et que sa recette était excellente. Il eut aussi l'esprit de sentir que, grâce à ses procédés, le sujet le plus tragique du monde était devenu fort drôle, et cela lui donna l'idée de rentrer dans la comédie : il y rentra.

S'il n'y a ni terreur, ni pitié dans les tragédies de l'illustre oublié, on en est bien dédommagé par la lecture de ses comédies : elles sont véritablement effrayantes. Ce n'est pas parce qu'elles sont écrites comme il voulait que le fussent ses tragédies. Autant nous sommes peu partisan de cette théorie appliquée aux grands événements de l'histoire, autant elle nous paraît bonne quand on l'applique aux scènes de la vie commune et intérieure; mais Lamotte a inventé un genre particulier de comique, qui, moins larmoyant que celui de Lachaussée, est aussi peu récréatif. C'est froid, c'est sec, c'est terne : cela n'a ni mordant, ni gaieté. Il a souvent des aperçus déliés, et une sorte de finesse en dessous qui chatouille agréablement l'esprit, surtout dans le *Calendrier des Vieillards*, la *Matrone d'Éphèse* et le *Magnifique;* mais on dirait qu'il fait exprès d'éviter les occasions de rire et de faire rire : il plaisante avec préméditation. Une comédie l'avait fait entrer à la Trappe : les autres sont capables d'y conduire le lecteur.

Après la comédie, le drame lyrique eut son tour. Ne pouvant être Molière, il voulut être Quinault, et Dieu sait comme il s'y prit. Genre bucolique ou guerrier, il fabrique de tout, et son cachet est partout reconnaissable; ses opéras héroïques valent ses pastorales; ses pastorales valent ses opéras. Amadis de Grèce,

Alcyone et Scanderberg reposent sous le même gazon que l'Europe galante, Issé ou Marthésie; et il est douteux qu'on aille examiner ce qu'ils y font. S'ils font ce que nous ferions en les voyant, comptez qu'ils dorment profondément. On prétend que les couplets, ariettes ou cavatines de ces espèces de drames sont parfaitement coupés pour la musique. Il n'est pas impossible que ce soit vrai; mais il est encore plus certain qu'ils n'ont rien de musical. Ces paroles, inégalement mesurées ou taillées, ont l'air de prose estropiée. On a de la peine à les prononcer, et il est très-pénible de les entendre. Puisqu'il avait excommunié les vers, que diable allait-il faire dans cette maudite galère!

La Harpe, qui n'est pas suspect de partialité, assure pourtant qu'il a trouvé de charmants passages dans le *Triomphe des arts*, qui n'est pas de celui de la poésie, et surtout dans Issé, témoin cette cantatille qui ne manque ni de grâce ni de mollesse :

C'est Issé qui repose en ces lieux!
J'y venais pour peindre ma peine.
Non, mes cris troubleraient son repos précieux :
Renfermons dans mon cœur une tristesse vaine.
Vous, ruisseaux, amoureux de cette aimable plaine,
Coulez si lentement, et murmurez si bas,
Qu'Issé ne vous entende pas.
Zéphyrs, remplissez l'air d'une fraîcheur nouvelle,
Et vous, échos, dormez comme elle.

Que d'éclat! que d'attraits! contentez-vous, mes yeux,
Parcourez tant de charmes :
Payez-vous, s'il se peut, des larmes
Qu'on vous a vu verser sur eux.

Il est certain que ces vers ne sont pas mal; on y respire une petite odeur de village à la Louis XIV, qui n'est pas désagréable et nous prépare gentiment aux parfums frelatés des campagnes - Pompadour. C'est gentil; mais il n'y point de quoi s'extasier et crier au miracle, si ce n'est parce que le même auteur a trouvé moyen d'écrire cette effroyable strophe :

Quelquefois, au feu qui la charme,
Résiste une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas! cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait :
Sa sévérité n'est que faste,
Et l'honneur de passer pour chaste
La résout à l'être en effet.

Pends-toi, brave Chapelain (à supposer que les ombres puissent se pendre)! Jamais ta terrible plume n'a rien coassé de pareil. C'est à désespérer toutes les grenouilles de l'Hippocrène, et on assure s'il y en a.

IV.

Sur ces entrefaites, Lamotte, qui n'avait jamais été littérairement d'une clairvoyance exagérée, fut atteint, au physique, d'une cécité complète. Il profita de ce malheur pour ne point voir les beautés d'Homère, et, fatigué du théâtre, il entreprit comme délassement la traduction en vers de l'*Iliade*. Il paraîtrait, d'après cela, que tous les proverbes n'ont pas raison, et que, si les loups se respectent, les aveugles se mangent.

Quoique lamentablement ennuyeuse, cette difforme contrefaçon de l'*Iliade* est l'ouvrage le plus bouffon qu'ait fabriqué la plume de notre double quinze-vingts. On a reproché à Pope d'avoir jeté sur les membres nerveux du vieux rhapsode la robe molle et soyeuse d'une courtisane! Lamotte l'a déshabillé pour lui passer son frac et sa culotte. Peste soit de la décence! J'aimerais mieux le voir tout nu. Pope s'est plu à peigner, à parfumer la barbe un peu sauvage du poëte : on dit même qu'il a frisé ses cheveux blancs! Après l'avoir rasé, Lamotte l'a tondu : et, non content de ce sacrilége, il vous soutient, à perdre haleine, qu'il a eu raison de le tondre. Il a eu le bonheur de s'attirer par là deux

épigrammes de Rousseau, qui conserveront longtemps sa mémoire. Son nom s'est à tout jamais confit dans ce vinaigre qui ne s'évapore pas.

Léger de queue, et de ruses chargé,
Maître renard se proposait pour règle.
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien ! vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid,
Que Cendrillon, Peau-d'Ane ou Barbe-Bleue.
Maître Houdart, peut-être on vous croiroit ;
Mais par malheur vous n'avez pas de queue.

En vue d'abréger Homère, ce chêne primitif, qui a peut-être besoin qu'on émonde sa ramure séculaire pour ne pas trop humilier les arbrisseaux du jour, il n'a rien trouvé de mieux que d'en faire un buisson. Dans son zèle d'abréviation, le présomptueux iconoclaste a imaginé d'abattre tous les grands marbres de l'*Iliade* et de tailler des poupées dans ces colosses. Conduit par je ne sais quelle manie de métamorphose, il s'est appliqué à retrancher une à une toutes les inventions poétiques du poëme. Cette invention, douée du mérite incontestable d'être originale, est le seul merveilleux de cette épopée rachitique, qui, tout écourtée qu'elle soit, paraît démesurément longue. C'est ce qu'exprime admirablement Jean-Baptiste dans

ce venimeux dizain, qui siffle et mord comme un serpent :

Le traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger;
Mais, par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur qui se sent outrager
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
Eh ! finissez, rimeur à la douzaine,
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine !
Faisons-les courts, en ne les lisant point.

On prétend que cette parodie est écrite en vers ! je n'en sais rien ; le fait est qu'elle n'est point en prose. C'est quelque chose du genre neutre, quelque chose de maigre et d'épais qu'on n'avait point encore vu, mais qui depuis s'est renouvelé avec avantage. On n'est pas près de chômer de ces monstruosités. Il faut aller au diable pour rencontrer des mines d'or, et des mines d'or qui s'épuisent; mais de la tourbe, il y en a toujours et partout.

Assez mal reçu du public, l'avorton sorti de l'alambic ou de l'atelier de Lamotte fut attaqué par madame Dacier avec une ardeur toute virile et une pesanteur digne de son mari. Croyant avoir à venger une injure personnelle, elle s'avisa de réclamer tout haut pour un poëte, qu'elle avait pourtant de son côté légèrement ou plutôt lourdement travesti : et l'érudite Amazone

s'arma de pied en cap pour la cause de l'antiquité. C'est assurément très-honorable; mais le malheur voulut qu'elle ne pût aller en Grèce qu'en passant par la halle. Cette rudesse ne laissa pas que de compromettre sa religion. Lamotte, lui, se défendit avec délicatesse, avec le goût qu'il aurait dû mettre dans sa traduction. Il guerroya contre cette fière et brutale Penthésilée avec la courtoisie qu'elle n'avait pas, à faire croire que, se souvenant de Diomède, il craignait de blesser une déesse dans le combat, à faire supposer que son adversaire était l'homme, et qu'il était la femme. Écrasé par les invectives de l'ennemi, ce fut, dans cette querelle, le vaincu, je veux dire Lamotte, qui triompha. Il triompha sans l'emporter, et il fallait qu'il eût bien tort pour n'avoir pas raison.

Après avoir lutté contre Homère, si cette caricature de duel peut s'appeler une lutte, l'audacieux crut avoir bon marché de Théocrite. Il ne songea pas à le traduire, il essaya de l'égaler : c'est à peu près aussi facile. Quoique plus modeste qu'une tentative d'épopée, cette nouvelle entreprise était peut-être encore plus périlleuse. En se gonflant un peu, tout homme d'esprit est capable d'atteindre à quelques-uns de ces traits mâles et sérieux, qui jouent le beau à s'y méprendre. Il n'en est point de même de la grâce; elle ne se simule pas comme la force ou l'énergie. Quand on se fait gra-

cieux, on devient maniéré : quelquefois même on devient niais.

Nonobstant les risques qu'il courait, Lamotte, qui n'était pas aveugle pour rien, se jeta tête baissée dans l'Arcadie. Enhardi par le souvenir des pastorales galantes qu'il avait barbouillées sur le patron de l'Aminte ou du Pastor Fido, il se confectionna des chalumeaux pour souffler dedans des idylles. On ne peut pas dire qu'il ait réussi, mais il est juste de reconnaître qu'il a été moins malheureux dans ses assauts champêtres que dans ses batailles épiques. Bien que ses églogues soient inférieures à celles de Ségrais, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, elles sont souvent ingénieuses dans la forme, et ingénieuses dans les détails. Ses bergers ne sont pas très-agrestes : ils ont tous fait leur rhétorique, voire même leur philosophie ; ils ont tous, comme messieurs les bergers de cette époque, des talons rouges et des bas de soie; mais ne leur reprochons pas trop leur toilette : la soie n'est pas de première qualité, et c'est un ouvrier de village qui leur a fait leur chaussure. C'est à peu près là tout ce qu'ils ont de rustique; ce n'est pas assez, mais j'avoue que j'aime encore mieux ça que des sabots.

Si le nouveau chantre des pasteurs manque essentiellement de naturel et d'abandon, nous devons convenir, en revanche, que son style tortillé n'est pas tou-

jours dénué de charmes, et que ses vers sans parfum ont quelquefois de la fraîcheur. Fontenelle, qui fut son ami, et qui a fait aussi des bucoliques, des bucoliques où la campagne n'est pour rien, Fontenelle disait que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir pas été jaloux de Lamotte, ce qui, si on le prenait au mot, ne donnerait pas une grande idée de ses vertus et appauvrirait singulièrement sa biographie. Il aura dit cela sans doute, un jour qu'on le soupçonnait de trop s'admirer ; il a été bonhomme pour paraître modeste.

Nous n'avons guère jusqu'ici suivi, dans notre revue, l'ordre chronologique des œuvres de Lamotte. Il se peut que les opéras aient précédé les comédies, et qu'au lieu, comme nous l'avons annoncé, d'oublier l'épopée dans les bras de l'églogue, il ait, comme Virgile, préludé à ses accents guerriers par des accords plus innocents. Ce serait possible, mais cela ne change rien à la valeur de ses concerts. Ce qu'il y a de positif, c'est que, d'ouvrage en ouvrage, nous en sommes arrivés à l'an 1710 de l'ère vulgaire, et à la trente-huitième année de son âge. A cette époque, Thomas Corneille étant mort, on jeta, pour lui succéder à l'Académie française, les yeux sur Lamotte-Houdart. Ses livres ne pouvaient offusquer personne, il était valétudinaire et aveugle : il fut reçu tout d'une voix.

V.

D'Alembert prétend, dans ses *Éloges*, que le discours de réception de Lamotte doit être cité comme un modèle du genre. Je ne le conteste pas; mais c'est fâcheux pour le genre. M. le secrétaire perpétuel cite à l'appui de son opinion ce passage qu'il trouve d'une délicatesse extrême : « Vous l'avez vu, dit le récipiendiaire en parlant de son prédécesseur, fidèle à vos exercices jusque dans une extrême vieillesse, tout infirme qu'il était, et déjà privé de la lumière... ce mot me fait sentir l'état où je suis réduit moi-même. » Comme si on avait besoin, pour se souvenir qu'on est aveugle, de songer à un homme qui ne voit pas clair! Ce trait de finesse ou d'éloquence me paraît du dernier ridicule, pour ne pas dire plus. Je ne me rappelle pas trop le reste du discours, mais cet échantillon n'est pas rassurant.

Que son langage académique fût digne ou non de servir d'exemple, il n'en est pas moins vrai que Lamotte écrivait bien en prose; mais quoi qu'il pût dire, ce n'était pas là précisément son affaire. Cet homme, qui combattait avec tant d'acharnement la langue métrique de la poésie, s'obstinait à en faire usage

et n'employait guère sa prose qu'à défendre ses vers. Voulait-il qu'on dît de lui : Il faut qu'il soit singulièrement convaincu de la bonté de sa thèse, puisque lui, qui se tue à mettre ses idées sur un certain nombre de pieds, soutient *mordicus* qu'elles iraient plus loin, si ces pieds leur manquaient? Ce serait possible. Toujours est-il, qu'après avoir laissé sa plume jeûner de rimes et de césures, il revint bientôt à ses fatales amours, et voulut passer un nouveau contrat *avec les Muses*. L'acte existe; mais, comme de juste, on n'y voit que sa signature.

Théocrite battu, il fallait défier Pindare, jouter avec Horace et surpasser Anacréon. Aussitôt dit, aussitôt fait; et, laissant là pannetière et pipeaux, voilà notre ex-berger qui se met à emboucher une trompette, et à pincer de la lyre, le front couronné de nénuphars fanés ou de pavots défleuris, qu'il prend sérieusement pour des guirlandes de roses. Il souffle et pince, en conscience, à croire qu'il n'a fait que cela toute sa vie. Il en résulte un gros volume de vers découpés en manière de strophes, qui, de loin, quand on ne les lit pas, font assez l'effet d'être des odes. Cela change de près, et le diable serait bien embarrassé de les baptiser.

Je ne sais s'il avait eu la prétention de lutter contre Rousseau; mais l'irascible lyrique ne lui pardonna pas ce soupçon de témérité, et il lui décocha de Bruxelles

une épigramme qui ne l'atteignit peut-être pas, mais qui fait cruellement saigner sa mémoire.

Le vieux Ronsard, ayant pris ses bésicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisait tout haut ces odes par articles,
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais! qu'est ceci? dit tout-à-l'heure Horace,
En s'adressant au maître du Parnasse;
Ces odes-là frisent bien Le Perraut.
Lors Apollon, bâillant à bouche close:
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut;
C'est que l'auteur les devait faire en prose.

On peut dire à cela que Rousseau était bien bon de faire bâiller Apollon à bouche close. S'il a jamais ouï parler de pareilles odes, c'est, par Dieu, à bouche toute grande ouverte qu'il a dû les accueillir. Quant au reproche qu'il fait à l'auteur de ne pas les avoir écrites en prose, le Dieu des vers fait tort à ses connaissances et à sa divinité. Il aurait dû s'apercevoir du premier coup qu'il n'avait rien à désirer.

Le plus grand vice de ces prétendues odes est de n'avoir aucune des qualités du poëte lyrique, ni élan, ni enthousiasme, ni souplesse d'esprit, ni témérité de langage. Tout est morne, tout est pâle, tout est glacé. Toujours des réflexions qui ne sont pas des idées, jamais d'images! Quoi qu'en aient dit l'auteur et ses amis, ces poésies-là ne sont pas fortes de cho-

ses. Les pensées y sont rares, et, qui pis est, elles sont presque toujours mal habillées.

Le malheureux se donne pourtant beaucoup de mal; c'est même un spectacle des plus pénibles de voir un pauvre énergumène de parti pris se tordre ou se plier de mille manières (toujours dans le même sens, par exemple), pour avoir l'air de se débattre, comme la Pythie, contre l'inspiration qui le presse et qui l'étouffe. Il est de ces petits illustres dont se moque à bon droit Rousseau, de ces fous de sang-froid, toujours prêts à s'interrompre au milieu de leur frénésie, pour s'écrier :

> Je m'égare,
> Pardon, messieurs! j'imite trop Pindare;
> Et supplier le lecteur morfondu
> De faire grâce à leur feu prétendu.

Dans le sujet le plus simple, vous rencontrez à chaque pas les *où suis-je? quelle docte fureur, quelle ivresse m'entraîne? dans quels lieux suis-je transporté?* Vous croyez que c'est dans le ciel ou tout au moins dans l'enfer? Pas du tout; c'est à peine dans le purgatoire : c'est à l'Académie française, à l'Académie des sciences, au milieu des bouquins de la Bibliothèque royale, ou dans le cabinet des médailles, dont il compte et nettoye les gros sous.

Une chose incroyable, c'est que ce peintre sans palette, qui aplatit tout ce qu'il touche, qui n'a ni dessin ni coloris, avance avec aplomb, dans quelque coin de sa préface, que ses odes sont des galeries de tableaux. Avouez que voilà un musée bien composé ! Tableaux ou non, il n'y a pas dans sa collection dix stances qui méritent d'être retenues.

En voici deux dans le nombre qui sont loin d'être irréprochables, mais qui rachètent leur imperfection par le beau trait qui les termine. La première est tirée d'une ode sur l'histoire.

Les uns à qui Clio révèle
Les faits obscurs et reculés,
Nous tracent l'image fidèle
Des siècles qui sont écoulés.
Des États la sombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruine,
Repassent encor sous nos yeux;
Et présents à tout, nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Cette pensée, qui n'a peut-être jamais été neuve, a été mainte et mainte fois répétée, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été mieux rendue, d'une manière plus nerveuse et plus concise. La seconde strophe est un lieu commun, mais d'où s'élève une expression sublime, ce qui n'est commun nulle part.

Fureur, trahison mercenaire,
L'or vous enfante, j'en frémis.
Le frère meurt des coups du frère,
Le père de la main du fils.
L'honneur fuit, l'intérêt l'immole.
Des lois que partout on viole
Il vend le silence ou l'appui,
Et le crime serait paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui.

Quant à ces petites pièces chétives et surannées qu'il appelle *anacréontiques*, on n'en citerait pas une qui soit passable. Ce sont des parades de galanteries à étonner l'*Almanach des Grâces* et autres chansonniers de même calibre; de fades madrigaux mal tournés, mal attifés, gauchement quintessenciés. Je n'y ai remarqué que le quatrain suivant qui mérite un coup d'œil d'attention; je ne vois pas autre chose à glaner dans cet énorme parterre, qui n'a ni éclat ni parfums.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du printemps qui passera comme elles,
L'amour nous presse d'en jouir.

Cette fleur n'est certainement pas bien fraîche; mais dans un jardin où l'on ne voit que des corbeilles de citrouilles et de pissenlits, il ne faut pas être trop dif-

ficile pour une de ces roses de haie, dont l'odeur n'est pas trop bonne, et qu'on appelle d'un si vilain nom, mais qui n'en sont pas moins des roses. Quoi qu'il en soit de ces réflexions qui ne flairent pas comme baume, ce recueil eut un grand succès, et passa généralement pour un prodige : c'en était un.

Tout homme de lettres, quel que soit son amour-propre, quelque voile qu'il lui emprunte pour cacher son insuffisance, a le sentiment intime de ce qu'il est et de ce qu'il vaut. Il sait bien qu'il se hausse ou se boursoufle pour se paraître à lui-même un géant, il sait à une ligne près sa taille, à un denier près sa valeur. C'était, je crois, le cas de Lamotte, qui, ne pouvant faire par son génie autant de bruit qu'il eût voulu, n'avait pour y suppléer que la ressource de se faire contester. C'est un moyen de couquête comme un autre. Quand on ne peut être admiré, c'est encore quelque chose d'attirer l'attention. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de tant de paradoxes et d'excentricités. La plupart des novateurs se préoccupent fort peu de l'art et de la vérité : ils ne visent qu'à produire de l'effet. Lamotte en fit beaucoup, et cela le consola sans doute des aveux d'infériorité qu'il avait, seul avec sa pensée et tête-à-tête avec sa conscience, assez de droiture pour ne pas s'épargner.

Grâce à cette tactique, peut-être involontaire, d'ex-

citer de perpétuelles controverses, presque tous les ouvrages de Lamotte réussirent, non pas précisément à avoir du succès, mais à faire dans le monde des lettres une sorte de tapage, qu'on prend parfois pour de la gloire. Celui qui en fit le moins était sans contredit celui qui méritait d'en faire le plus : ce sont ses fables. Elles sont en grand nombre, et il y en a moitié au moins qu'on ne serait pas fâché d'avoir faites.

L'invention en est heureuse, l'exécution soignée. L'auteur raconte avec adresse : seulement il prépare de trop loin son action. On sent qu'il a de la peine à se mettre en train, et une fois qu'il y est, il a de la peine à s'arrêter. Ses expositions sont trop longues; ses réflexions finales ne sont pas assez courtes. Quoique volontiers pénible et laborieux, le style ne manque pourtant ni d'élégance ni de précision. Plus à l'aise dans le genre tempéré que dans les hautes régions qu'il a tentées, le penseur, à force d'artifice, parvient de temps en temps à se montrer poëte, et il arrive au naturel par l'esprit : au naturel souvent, à la naïveté jamais; c'est une vertu qu'on ne se donne pas.

Ce défaut de naïveté n'est peut-être pas, au reste, aussi grave qu'on veut bien le dire. De ce que le premier des fabulistes brille avant tout par cette qualité, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une condition *sine quâ*

non de l'apologue. C'est une grâce de plus, ce n'est pas une règle. Phèdre n'est pas naïf, Lessing l'est encore moins. Cela n'empêche pas qu'ils seraient les premiers, si La Fontaine n'eût pas vécu. Malheureusement pour eux, il a pris le sceptre, et je ne vois pas, jusqu'à présent, de raison pour qu'il le lâche. Il n'y a plus désormais qu'une seconde place à donner. Une foule de concurrents se la disputent; notre mort est du nombre, et il est de force à l'obtenir.

VI.

Nous n'examinerons pas le surplus du bagage poétique de ce grand homme démonétisé : psaumes, épîtres, chansons, tout est de la même force. Cette verroterie de pacotille n'est vraiment bonne que pour des sauvages. On a souvent excusé Lamotte, en disant qu'il était aveugle, et qu'il n'a pas vu des fautes qu'un myope apercevrait d'une lieue. Eh! mon Dieu, Homère aussi, dont l'infortune lui devait être plus sacrée qu'à un autre, était atteint de cécité, et rien de ses ténèbres n'est passé dans ses vers. Ossian ne voyait pas mieux qu'Homère, Milton ne voyait pas mieux qu'Ossian, et tous deux n'en furent pas moins sublimes. Ce

malheur peut faire pardonner quelques taches; il n'en efface aucune. Qu'importent d'ailleurs les yeux du corps, quand on a ceux de l'âme! Ceux-là sont immortels comme elle et ne se voilent jamais.

On allègue encore en sa faveur qu'il possédait au plus haut degré le talent de réciter ses vers, et connaissait à merveille l'art d'en escamoter les défauts. Son accent y jetait la grâce et l'harmonie qui ne voulaient absolument pas se rencontrer sous sa plume. Sa voix flatteuse et caressante était, dit-on, capable d'aplanir les vers les plus escarpés de Chapelain, et on l'appelait le charmeur d'oreilles. Il commença par duper celles de son auditoire, et finit par duper les siennes. Qu'est-ce que cela nous fait, à nous qui ne l'avons pas entendu? Expliquer ses défauts, ce n'est pas les excuser. S'il eût été susceptible de se corriger, et qu'il craignît de s'enchanter par trop lui-même en se débitant ses productions, il n'avait qu'à se faire dire ses vers par quelqu'un qui les eût lus comme il les faisait, c'est-à-dire très-mal; ce n'était pas difficile à trouver.

Le reste des œuvres de Lamotte se compose de préfaces qui sont des Mémoires, de Mémoires qui sont la défense et le résultat de ses doctrines, à supposer que le mot doctrine, qui emporte toujours une idée de science, convienne à des systèmes où la science n'est

pour rien. Il passa la moitié de sa vie à faire des ouvrages en vers, et l'autre moitié à prouver que la prose était bien préférable : il y a réussi tout autrement qu'il ne le voulait. Pour démontrer qu'il avait raison, il fallait que ses vers fussent excellents et que sa prose fût supérieure à ses vers : mais ce n'est pas cela. Il a ait de bonne prose à propos de mauvais vers, et sa théorie qui est vraie pour lui, n'en reste pas moins fort contestable pour les autres.

Quoique les meilleurs écrits de Lamotte ne soient guère que des plaidoyers en faveur des œuvres qu'on ne lit plus, parce qu'elles sont illisibles, ils conservent encore aujourd'hui une sorte d'intérêt qui les recommande aux amis de l'étude. L'avocat vaut mieux que sa cause. Ses idées sont spécieuses, ses raisonnements un peu alambiqués sont cependant adroits. Il est maniéré avec bonhomie, subtil avec simplicité. Ce qui lui manque, par malheur, aussi bien que dans ses vers, c'est l'imagination. Il est net, ingénieux, poli, jamais puissant. On le suit par curiosité, jamais par entraînement : il plaît, et ne charme pas. C'est un logicien de ressource, mais froid, plutôt sagace que profond; un critique plus rusé qu'habile, moins incisif que piquant; il oublie trop, ce dépréciateur des anciens, que les Grecs, dans leur gymnase, faisaient de l'élégance un attribut de la force. Le mérite des paradoxes

qui ne sont pas des vérités est leur ressemblance avec elles : les siens ont toujours la mine de ce qu'ils sont, et ses vérités n'ont pas l'air d'être vraies.

Ce qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans les œuvres d'un homme qui avait fait des mandements et composé l'oraison funèbre de ce monarque qu'on appelle encore le grand roi, ce sont des chansons d'une liberté qui passe la permission, et des lettres familières adressées à la duchesse du Maine, où le badinage va jusqu'à la licence. Ces plaisanteries tant soit peu graveleuses, également indignes d'un écrivain qui se respecte, et d'une princesse qui devrait se respecter, ont fait suspecter la pureté des mœurs de Lamotte. C'est à tort. Le pauvre homme était forcément vertueux. A l'époque où il alignait ces déplorables fariboles, tristes échos des débauches du temps, il était sourd, aveugle, perclus de goutte, pouvait à peine se tenir debout, et, anachorète par ordre de la Faculté, ne vivait plus depuis vingt ans que de lait et de légumes. Il ne faut pas croire pour cela qu'il faisait du libertinage d'esprit pour se dédommager de n'en pouvoir pratiquer d'autre. Non, il ne voyait là qu'un exercice intellectuel. Il avait, avons-nous vu, la manie de l'universalité, et il voulait tâter de tout, même de la grossièreté. C'est peut-être pousser un peu trop loin l'ardeur d'accaparer.

On sent bien qu'un homme, aussi mal efficié que notre ambitieux, ne pouvait pas avoir une existence très romanesque. Il ne peut guère se rencontrer d'aventures dans une vie qui se traîne d'un lit de malade à un fauteuil d'impotent, et celle de Lamotte fut d'une cruelle régularité. Rien n'en rompit la monotonie, que la fabrication de ses ouvrages, et il est probable qu'il n'essaya de tant de genres différents que pour échapper, par la variété du travail, à l'uniformité de la douleur. Podagre comme il l'était, c'est peut-être, mérite à part, un miracle d'avoir pu les faire.

Un autre miracle, pour lequel il ne sera pourtant pas canonisé, c'est d'avoir pu vivre jusqu'à cinquante-neuf ans. C'est ce qu'il fit. Il n'avait pas de grands frais à faire pour mourir, et il s'éteignit tranquillement, c'est-à-dire chrétiennement, le 26 décembre 1731, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, laissant un grand vide dans le cœur de ses amis, et pas de lacune dans la littérature.

Tel est l'écrivain que l'abbé Trublet, dans son enthousiasme de médiocrité, ne craignit pas de comparer à Louis XIV, ce qui me paraît fort peu flatteur pour le vainqueur du Rhin, et une terrible punition de ses erreurs politiques et religieuses. Tel est l'écrivain qui, il n'y a guère plus d'un siècle, fut regardé comme un des ornements de son pays, comme un

homme d'un beau génie et d'un beau caractère. Le génie! on n'en parle pas, et il ne peut plus en être question. Quant au caractère, on devrait toujours se le rappeler, il fait honneur aux lettres, et elles ont bon besoin qu'on rappelle ce qui les honore.

« Il n'y a jamais eu, dit Fontenelle dans un style un peu suranné mais encore assez vert, qu'une voix à l'égard de ses mœurs, de sa probité, de sa droiture, de son attachement à ses devoirs. Sur tous ces points la louange a été sans restriction, peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importants, et n'y ont pas pris beaucoup d'intérêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avait les qualités de l'âme les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands héros des lettres. Ils sont sujets ou à une basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en voulant les trop élever. Lamotte approuvait, il louait avec une satisfaction si vraie, qu'il semblait se complaire dans le talent d'autrui. Il eût acquis par là le droit de se louer lui-même, si on pouvait l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échapassent (et comment l'auraient-ils pu?) Mais il n'était pas touché de la gloire facile, et pourtant si recherchée, de les découvrir, et encore moins de celle d'en publier la découverte. Sévère dans le particulier pour instruire, il était hors de là très

indulgent pour encourager. Il n'avait point établi dans sa tête son style pour règle de tous les autres styles; il savait que le beau et l'agréable sont rares, mais non pas uniques : ce qui était le moins selon ses idées particulières n'en avait pas moins le droit de le toucher; et il se présentait à tout, bien exempt de cette injustice du cœur qui borne et qui resserre l'esprit. Aussi, était-ce du fond de ses souvenirs qu'il se répandait sur ses principaux écrits une certaine odeur de vertu délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés. Qu'un auteur qui se rend aimable dans ses ouvrages est au-dessus de celui qui ne fait que s'y rendre admirable! »

Ce portrait si flatteur, et en même temps si flatté, est cependant juste sur bien des points. Lamotte est un de ces hommes rares, qui ont vécu de leur travail sans viser aux places et aux honneurs, ignorant de l'intrigue et de l'envie, prêchant ce qu'il croyait le bien, sans dénigrer ses adversaires; ne cherchant à s'élever au détriment de personne, arrivant à la fortune sans avoir rien fait pour elle, et, sinon par ses talents, méritant ses succès par sa probité et son désintéressement. A coup sûr un homme comme lui ne doit pas mourir complétement, et pourvu qu'il ne revienne pas tout entier de l'autre monde, pourvu qu'il ne re-

naisse qu'en abrégé, on doit souhaiter à cet honorable défunt un parrain qui le fasse revivre.

Puisque nous lui reconnaissons de si nobles qualités, on nous demandera sans doute pourquoi nous avons usé, envers un pauvre spectre inoffensif, d'une sévérité qui ressemble à la colère : et cela, tandis qu'il y a, tant qu'on en veut, de gros bonnets de trépassés, une foule de fantômes hargneux et très peu recommandables, qui se pavanent dans nos bibliothèques en suaires de moire ou de maroquin ? Que ne le laissiez-vous, dira-t-on, dans sa poussière, dormir du sommeil des bienheureux, oublieux comme nous de ses méfaits poétiques ? Est-ce la peine de ressusciter les gens pour leur appliquer le fouet ? Peut-être. D'abord cela ne leur fait pas grand mal : puis cette correction des morts peut profiter à des moribonds qui ne la reçoivent pas, mais qui la méritent.

Nous voyant traiter si rudement des infirmes qui n'existent plus, les infirmes qui vivent deviendront peut-être plus ménagers de leurs difformités. Il est bon de donner de temps en temps l'alarme à cet art contrefait qui boite orgueilleusement des deux jambes, et qui croit que c'est nouveau. On se trompe : cette manière de marcher est fort ancienne, fort laide, et vantée seulement par ceux qui ne vont pas droit. Si elle conduit quelquefois au succès, elle conduit encore plus

Universitas BIBLIOTHECA

sûrement à l'oubli. Lamotte, malgré ses vertus, n'a que trop abusé de cette façon laborieuse de se promener dans les domaines de l'esprit. Nous modelant sur sa politesse, nous aurions pu certainement l'attaquer avec plus de clémence et d'urbanité; mais ce seraient aujourd'hui des gentillesses perdues. On ne redresse pas les membres avec des caresses, et quand la littérature déviée menace de devenir bancale, c'est de la critique orthopédique qu'il faut faire.

Septembre 1852.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

M. le comte de Rivarol. 3
L'abbé Maury. 47
H. Delatouche. 109
Carloman de Rulhière. 179
Bernis. 237
L'abbé de Bernis. 238
M. le comte de Bernis. 255
Monseigneur le cardinal de Bernis. 276
Bailly. 299
Lamotte-Houdart. 357

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002042298b